

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	i
REMERCIEMENTS.....	ii
INTRODUCTION	5
PARTIE I TYPOLOGIE COMPARÉE DE L'ESSAI ET DE LA CHRONIQUE.....	16
CHAPITRE I ASSISES THÉORIQUES DE L'ESSAI.....	17
1.1 Cerner l'essai	17
1.2 Fondements théoriques de la typologie de l'essai	18
1.3 Caractéristiques de l'essai	18
1.4 L'essai familier et l'essai périodique.....	21
1.4.1 L'essai familier	22
1.4.2 L'essai périodique.....	22
1.5 La typologie de l'essai.....	24
CHAPITRE 2 DÉFINITION DE LA CHRONIQUE ET DIFFÉRENCIATION DES TYPES	26
2.1 Définition de la chronique	26
2.2 Différenciation de la chronique libre, d'opinion et spécialisée	28
2.3 La notoriété des chroniqueurs.....	31
2.4 La typologie de la chronique	32
CHAPITRE 3 ANALYSE DES CHRONIQUES ET MISE EN RÉSONANCE DES TYPOLOGIES.....	34
3.1 Analyse des chroniques	36
3.1.1 Chroniques de Josée Blanchette	36
3.1.2 Chroniques de Dany Laferrière	38
3.1.3 Chroniques de Pierre Foglia	40
3.2 Résultats d'analyse	42
3.2.1 Analyse des chroniques à partir de la typologie de l'essai	42
3.2.2 Mise en résonance des deux typologies.....	43
3.2.3 Tableau comparatif des typologies	44

PARTIE II CRÉATION.....	47
1. CHRONIQUES SPÉCIALISÉES.....	47
1.1 Kim Thúy, L'extraordinaire dans le regard.....	47
1.2 Albert Millaire : Quel personnage!.....	51
2. CHRONIQUES LIBRES.....	54
2.1 La liberté de choisir.....	54
2.2 Le vidéophone.....	58
2.3 Terminus.....	63
2.4 Beaucoup de bruit pour rien.....	73
2.5 Ici ou là-bas?.....	81
3. ESSAI.....	88
3.1 Sauf votre respect.....	88
CONCLUSION.....	104
BIBLIOGRAPHIE.....	107
ANNEXE TEXTES DES CHRONIQUEURS.....	114
1. CHRONIQUES DE JOSÉE BLANCHETTE.....	114
1.1 Confidences sur l'oreiller <i>La glaneuse de sommeils</i>	114
1.2 La roucoule <i>Ode aux chansons sentimentales</i>	120
1.3 Le legs du fond de tiroir <i>Lettre au papa de mon B.</i>	126
2. CHRONIQUES DE DANY LAFERRIÈRE.....	134
2.1 Un esclave dans le placard.....	134
2.2 Driss Chraïbi, l'aigle royal du Maroc.....	139
2.3 Le sillage lumineux de Jacques Roumain (1907-1944).....	144
3. CHRONIQUES DE PIERRE FOGLIA.....	149
3.1 La bonté.....	149
3.2 C'est pas pour me vanter.....	152
3.3 Le savoir-faire.....	156

INTRODUCTION

Le présent mémoire est le fruit d'une réflexion éminemment personnelle, qui prend sa source dans le métier que j'exerce depuis plus de trente ans, lequel m'a amenée à composer des centaines de chroniques pour différentes tribunes, en même temps que j'enseignais en *Art et Technologie des Médias*, au Cégep de Jonquière. Le projet s'est cristallisé à l'occasion d'un séminaire sur l'essai, suivi à l'Université du Québec à Chicoutimi, où il m'est apparu qu'il existait d'étranges correspondances entre la forme que je pratiquais et celle que je découvrais à travers son histoire et sa typologie. J'ai donc entrepris de creuser la question, d'abord pour mon propre compte et de manière plus formelle, en confrontant la théorie à la pratique dans ce mémoire de création en deux volets.

La première partie se veut un condensé des éléments théoriques les plus pertinents répertoriés parmi de nombreuses lectures portant sur l'essai et la chronique, depuis leur émergence respective jusqu'aux concepts actuels. Malgré l'abondance des documents consacrés tant à la chronique qu'à l'essai, les articles les rapprochant, ne serait-ce qu'implicitement, se faisant plutôt rares, cela a eu pour effet d'attiser davantage ma curiosité et mon intérêt de pousser encore plus loin mon investigation. Mes recherches ont été tardivement récompensées, car les ouvrages soulignant la parenté entre les deux genres sont plutôt récents. Aussi, histoire de bien m'imprégner de mon sujet, je me suis plongée dans la lecture de plusieurs essais et de nombreuses chroniques de natures diverses. Ce premier volet est donc consacré à l'analyse de chroniques choisies, non pas tellement pour

leur valeur représentative dans l'absolu que parce qu'elles constituent des références pour ma propre pratique et me serviront subséquemment de repères; je procéderai par la suite à la mise en résonance des typologies de l'essai et de la chronique. Le second volet vise à expérimenter, par la création, les limites de la forme de manière à établir les conditions minimales de réalisation du genre. Je n'ai aucune prétention ici à la démonstration scientifique : il s'agit simplement d'aller au bout d'une intuition et de tenter de résoudre, pour et par moi-même, la question suivante : *La chronique est-elle un avatar de l'essai?* en espérant que ma pratique y gagnera en cohérence. On me pardonnera, j'espère, la subjectivité de la démarche puisque mon objet d'étude l'invite tout naturellement.

Bref état présent de la question

S'il existe plusieurs théories tentant de rapprocher le texte essayistique d'autres genres comme l'autobiographie ou le roman, rares sont celles établissant une réelle correspondance entre l'essai et la chronique. Un des articles effleurant tout juste la question s'intitule *Genre littéraire ou paralittéraire? Les enjeux de la chronique au Portugal* d'Ana Filipa Prata, mais il n'associe la chronique à aucun genre littéraire spécifique.¹ De son côté, Philippe Blondeau affirme qu'elle possède un statut : « Que la chronique soit un genre littéraire à part entière – fut-il mineur – c'est une vérité que l'on peut tenir aujourd'hui pour admise. » (Blondeau, 2010, p.123) Il précise plus loin : « On sait du reste que, chez Pierre Mac Orlan, il n'y a pas de séparation nette entre la production journalistique et la création

¹ Voici son appréciation la chronique : « Vue sa nature marginale et hybride, la chronique surgit comme un questionnement des divisions établies entre ce qui est considéré comme de l'art, de ce qui est littérature ou paralittérature ou bien entre ce qui est la haute culture et la culture de masses. [...] Finalement, décider où peut se placer la chronique dans le système littéraire ne semble pas être un problème résolu. » (Filipa Prata, 2007, p. 7)

littéraire proprement dite. » (Blondeau, 2010, p.129) D'autres se questionnent sur la place qu'occupe la chronique alors qu'elle semble appartenir à deux domaines à la fois. Le journaliste Thomas Ferenczi lui donne ses lettres de noblesse sans cependant la classer dans un domaine ou l'autre, ni la rapprocher d'un genre en particulier:

La chronique apparaît souvent comme une consécration. Elle est rendue enviable, aux yeux de la profession, par son aura littéraire. Elle est sans doute l'un des genres où la parenté entre littérature et journalisme ressort le plus nettement, attirant sur le métier de journaliste la consécration dont il craint toujours de manquer. (Ferenczi, 1996, p.103)

Ce chevauchement émane sans doute de l'essence même de la chronique, soit de son hybridité², caractère semblant rallier une majorité de théoriciens, dont Isabelle López García qui souligne ici son ambivalence: «Le genre *chronique*, de son origine à nos jours, s'inscrit dans un genre multiple, hybride, aussi bien journalistique que littéraire, si tant est que nous puissions distinguer les deux puisque par exemple, pour Gabriel García Márquez, *el periodismo es un género literario*. » (López García, 2001, p.1) Ainsi, pour le célèbre romancier et journaliste, *le journalisme est un genre littéraire*, point de vue partagé au demeurant par Marc Lits, pour qui journalisme et littérature se retrouvent intimement liés :

Les rapports entre réel et fiction, entre littérature et journalisme, sont toujours ambigus. Si les deux métiers du journaliste et de l'écrivain relèvent de finalités sociales bien différenciées, s'ils reposent sur des usages très différents de la langue, ils présentent cependant de grandes similitudes. La confusion des genres est donc souvent possible. (Lits, 2008, p. 52)

² Marie-Ève Thérénty raconte que dès le XIX^e siècle, la chronique se caractérise déjà par son hybridité : «La fiction, l'écriture intime [...] le portrait, le modèle conversationnel vont être alternativement et durablement convoqués pour créer ou faire évoluer la chronique [...] puis plus tard le reportage et l'interview. » (Thérénty, 2003, p. 626)

Confusion, ambiguïté, similitudes sont autant de mots qui accompagnent invariablement les rares initiatives visant à mieux circonscrire l'objet de cette étude, en apparence fuyant et insaisissable. De fait, et en autant que j'ai pu en juger à travers mes investigations, les travaux sur le genre semblent inexistant dans le monde anglo-saxon, ce dernier distinguant peu ou prou les différents métiers d'écriture.³ Pour Prata, la chronique serait circonscrite à des régions géographiques bien spécifiques : « ... un genre qui n'a pas de formes similaires dans les pays anglophones ou même en dehors du territoire Latino américain et Ibérique ». (Prata, 2007, p.6-7) Au Québec, quelques théoriciens ont abordé le sujet, dont Yolaine Tremblay qui distingue, parmi les formes fixes de l'essai, l'éditorial, la critique, le reportage, le billet et la chronique, en précisant toutefois que ces textes ne répondent pas toujours à tous les critères de l'essayistique. Mais le seul article directement en lien avec l'objet de ma recherche s'intitule « *À propos du feuilleton idéal (La chronique comme pratique de l'essai)*, signé par René Audet dans le livre *Parcours de l'essai québécois 1980-2000*. » Il s'agit d'un survol rapide, certes, mais proposant des pistes de réflexions intéressantes, lesquelles me semblent compatibles avec les typologies que je me propose d'utiliser comme grille d'analyse des chroniques. Il s'agira de mettre en résonance les caractéristiques reconnues pour les deux formes, ce qui implique aussi la mise à profit de la perspective journalistique. Si René Audet multiplie les rapprochements entre la chronique et l'essai, il ne va pas jusqu'à les confondre, car, pour lui, il s'agit d'aspects analogues dont les frontières restent à préciser :

³ Comme le précise l'écrivain québécois François Jobin : « [...] je préfère l'attitude [...] des anglophones qui regroupent ceux qui font profession d'écrire sous le terme *writer*. Bien sûr, ils distinguent entre *novelist*, *poet*, *essayist*, *journalist* et que sais-je encore. Mais tous sont des *writers* ». (Jobin, 2012)

C'est dans cet éclatement des conventions qu'une forme connexe de l'essai, la chronique, prend un essor singulier. Elle occupe en effet une place assez importante dans la production essayistique québécoise contemporaine. [...] Perçue comme une des formes de l'essai contemporain, la chronique nous apparaît, au terme de ce rapide parcours, comme un genre tensif, à la fois confirmation et détournement de l'essai. La chronique pourrait se définir simplement par l'idée de prose périodique. (Audet, 2004, p.48-49)

De mon point de vue, la *prose périodique* évoque ici l'*essai périodique*⁴... À savoir, un texte se conformant à des limites définies par le lieu de publication et une écriture s'astreignant à un *cadre rigide* (nombre déterminé de colonnes). Concernant la délimitation thématique, Audet, donnant en exemple des chroniqueurs spécialisés, reconnaît que : «[...] ce cadre, aussi restreignant soit-il, est tout autant la source de libertés qui caractérisent la chronique ». (Audet, 2004, p.49) Par ailleurs, deux styles de chroniqueurs sont évoqués soit des auteurs de chroniques *libres* ou d'*humeur* tels Pierre Foglia et Serge Bouchard ou de chroniques *spécialisées* comme Jean Dion (sport) et Gilles Archambault (littérature). Ainsi, sans préciser la différence entre les deux genres de chroniques (*libre* et *spécialisée*)⁵, Audet les distingue de façon implicite. Par contre, la confusion demeure lorsqu'il aborde la teneur des sujets des articles : «L'auteur a les coudées franches : n'importe quel élément des manchettes, de la vie privée ou de l'*inactualité* peut être convoqué comme prétexte ou comme argument pour illustrer le propos avancé. » (Audet, 2004, p.49) Cela s'avère exact pour le style libre, mais non pour la chronique spécialisée. Par ailleurs, le recours au *je* non-métaphorique se veut un autre trait caractérisant la chronique : «[...] ce dont témoigne la réception critique qui associe d'emblée le recueil au genre de l'essai, donc qui voit derrière

⁴ Se référer au point 1.4.2 pour la définition de l'essai périodique.

⁵ Ces genres de chroniques seront explicités au point 2.2

le *je* l'auteur qui prend la parole ».⁶ (Audet, 2004, p.52) La mise à profit systématique de l'*exemplum* (procédé rhétorique indissociable du genre créé par Montaigne) est aussi abordée : « De ce point de vue, chacune des tranches de vie, chaque petite histoire constitue un *exemplum*, une mise en scène destinée à illustrer, à vérifier le propos qui paradoxalement jaillit au fil du récit. »⁷ (Audet, 2004, p.55) Encore une fois, cette définition correspond en tout point à celle de la chronique *libre* et non à la chronique *spécialisée* comme le prouve la description suivante :

Liberté des matériaux, possibilité de mettre ses idées à l'essai, mais aussi liberté du traitement; la chronique tolère fort bien une pluralité de tons et d'attitudes, allant du commentaire badin à la réflexion philosophique bien appuyée, sans négliger l'ironie cinglante et la conversation à bâtons rompus.⁸ (Audet, 2004, p.49)

Pour Audet, la chronique, par *sa variété de styles et d'intonations*, s'éloigne de l'esprit de l'essai, car il juge ce dernier *plus libre et plus spontané*, ajoutant qu'il possède plus de rigueur argumentative sinon mieux développée. Je m'inscris en faux contre cette position puisque j'estime que l'essai propose aussi une pluralité de styles ainsi que de tons et que la chronique bénéficie d'une grande liberté (en particulier, comme son nom l'indique, celle de style *libre*). Quant à la spontanéité d'un texte, il m'apparaît difficile d'en

⁶ Ivan Farron qui a analysé les chroniques de l'écrivain Jacques Chessex rapporte que : « La présence du *je* est, selon Chessex, inhérente à la nature même de la chronique. Le terme désigne pour l'auteur aussi bien ses récits autobiographiques que ses textes courts destinés aux journaux et aux revues. » (Farron, 2010, p. 221)

⁷ Audet précise : « Pratique portant sur des objets culturels, la chronique avance des propositions validées par des éléments du quotidien et par la fiction [...] le genre de la chronique semble exploiter cavalièrement les possibilités énonciatives et discursives en germe dans l'essai ». (Audet, 2004, p.60)

⁸ Dans un article consacré à Jean Giono, Denis Labouret analyse ainsi ses chroniques : « Loin d'apparaître comme un simple sous-genre journalistique qui réduirait les perspectives et n'imposerait que des contraintes, elle se présente ainsi comme un creuset générique, où l'auteur mêle et condense des formes de discours et de types textuels variés : récit et argumentation, histoire et fiction, dialogue et apologue, souvenirs et portraits... pour lier ces diverses composantes, il n'est pas d'autre logique que celle des *bâtons rompus*. » (Labouret, 2010, p. 95) Il poursuit plus loin : « [...] les chroniques de presse apparaissent donc bien en définitive comme un creuset où se mêlent très librement les styles et les tons ». (Labouret, 2010, p. 100)

juger, car l'écriture primesautière à première vue s'avère souvent des plus travaillées.⁹ Il me semble que l'indifférenciation entre la chronique *libre* et *spécialisée* vient ici fausser le discours. En référence à *Ô saisons, Ô châteaux*, un recueil de chroniques signées Jacques Brault, Audet résume ainsi son travail : «[...] une pensée universelle inspirée de la singularité du quotidien. C'est d'ailleurs sur ce modèle que se construit l'ensemble des textes de la chronique, avec des décalages plus ou moins grands entre le prétexte et la réflexion centrale... ». (Audet, 2004, p.51) Pour appuyer sa position, il cite Michel Lemaire qui, « dans l'article *Jacques Brault essayiste* », légitime l'appartenance des chroniques à l'essayistique en concluant que ces textes braultiens sont des *essais d'une forme originale, très vivante*. Lemaire poursuit en évoquant l'hybridité : « La chronique tolère bien l'irrigation du genre par l'intime, le fictionnel, l'épistolaire, de même que par la narrativité de façon générale [...] avec les confusions que cette intergénéricité peut cependant engendrer. » (Audet, 2004, p.60) Point de hasard qu'Audet choisisse une œuvre comme *Ô saisons, Ô châteaux* pour illustrer ses propos, car Jacques Brault¹⁰ ne semble nullement se soucier de l'amalgame des genres comme le confirme Jacques Paquin : « Brault n'a cure des exigences frontalières. » (Paquin, 2007, p.43) Dans *La chronique de presse selon Giono*, Denis Labouret démontre la parenté entre les deux genres : « La chronique partage d'ailleurs avec l'essai des traits génériques communs : expression directe de l'énonciateur, arguments étayés par l'expérience vécue, composition libre d'énoncés *doxologiques*

⁹ « C'est là un des paradoxes des essais. Ils donnent l'impression d'avoir été écrits rapidement, à cause de *l'actualité* des exemples utilisés. » (Pelletier, 2014, p.206) Jean-Jacques Pelletier est romancier et essayiste.

¹⁰ Le québécois Jacques Brault est reconnu comme poète, essayiste, chroniqueur et écrivain.

(d'opinion) et non épistémiques (de savoir). »¹¹ (Labouret, 2010, p.94) Par ailleurs, René Audet constate que l'hybridation de la chronique émane de l'auteur: «[...] le chroniqueur est assurément celui qui confond les genres, au profit de ses idées et de son écriture, au risque de constater que cet état de confusion est généralisé à tout son univers dont il prétend offrir une représentation ». (Audet, 2004, p.60) Au fil de mes lectures, j'ai pu en effet constater que la personnalité et le statut de l'auteur influent sur la nature du texte et que le mélange des genres survient en particulier lorsque le chroniqueur exerce un autre métier dédié à l'écriture, de là vient peut-être l'ambiguïté voire l'hybridité. Tout bien considéré, et quoique certains aspects abordés par Audet, comme la sérialisation, s'éloignent de mon objet d'étude, sa mise en résonance des deux genres servira de cadre de référence à la portion théorique de mon mémoire parce qu'elle représente la conceptualisation la plus actuelle et la plus achevée sur le propos.

Méthodologie et divisions

Il me faut désormais mettre cette conceptualisation à l'épreuve des textes. La première partie de ce mémoire étant consacrée à l'aspect théorique, je préciserai donc, dans le premier chapitre, les assises conceptuelles sur lesquelles repose la typologie de l'essai en me basant sur différentes approches. Au deuxième chapitre, à la lumière de diverses sources du domaine journalistique, je tenterai de délimiter les frontières de la chronique puis, j'établirai la distinction entre la chronique *libre*, *d'opinion* et *spécialisée*. Enfin, à

¹¹ Il ajoute ce commentaire concernant les chroniques de Giono : « Mais, dans leur ensemble, ces textes rappellent surtout les *Essais* de Montaigne, à la fois par leur liberté de composition cheminant à *bâtons rompus* [...] et l'omniprésence d'un *je* qui porte sur le monde et sur lui-même un regard informé par l'expérience et par les sens, par la culture et par l'humour. L'art de vivre, comme chez Montaigne, se nourrit de la connaissance de soi. » (Labouret, 2010, p. 99)

partir des données théoriques définissant la chronique et après en avoir déterminé les principales caractéristiques, j'élaborerai une typologie du genre afin de la comparer à celle de l'essai. Le troisième chapitre consistera, quant à lui, en une analyse de chroniques à partir de la typologie de l'essai de trois chroniqueurs renommés puis en la mise en résonance des deux typologies afin de déterminer les contextes de réalisation autorisant ou non les parallèles entre la chronique et l'essai. Le corpus à l'étude sera envisagé en synchronie et constitué d'un échantillonnage de textes choisis pendant l'année 2007 – en présumant que la chronique n'ait pas connu d'évolution marquée à si courte échelle de temps¹² des chroniqueurs Josée Blanchette du journal *Le Devoir*, Pierre Foglia et Dany Laferrière de *La Presse*. Inspirée d'un article¹³ de Judith Dubois, la méthodologie utilisée consiste à appliquer le principe de la *semaine construite* et d'*échantillonnage systématique* tels qu'utilisés par la professeure de l'UQAM dans sa recherche. Ainsi, les trois échantillons¹⁴ par chroniqueur ont été sélectionnés par intervalle de deux mois.¹⁵ Concernant les jours de la semaine, la chronique de Josée Blanchette paraît toujours le vendredi, celle de Dany Laferrière était publiée dans l'édition du dimanche et les textes de

¹² À propos de son recueil *Pas envie d'être arabe*, paru en 2014, Rima Elkouri constate : « La chronique est par essence éphémère, et je ne voyais pas en quoi un texte collé à l'actualité pouvait être intéressant cinq ou dix ans plus tard. [...] j'ai fait un reportage en 2000 sur le conflit israélo-palestinien et en le relisant, je me disais que, malheureusement, les mêmes textes auraient pu être écrits maintenant... » (Lapointe, 2014)

¹³ *L'information internationale dans le quotidien La Presse au tournant du XX^e siècle. Une progression marquée par l'attrait de la proximité* paru dans la revue *Communications* en juillet 2011.

¹⁴ Selon Alvaro Pires : « L'idée de considérer une petite quantité de quelque chose pour éclairer certains aspects généraux du problème : c'est étudier ceci pour appuyer un au-delà ; c'est l'idée d'extrapoler, de déplacer, de transcender, de mettre en rapport, ou encore de donner une *idée* ou un *éclaircissement* sur quelque chose d'autre à l'aide d'un ou de plusieurs éléments pouvant s'y rapporter. On peut donner un aperçu d'une société à une certaine époque par le biais d'un individu y ayant vécu... » (Pires, 1997, p. 19)

¹⁵ La première semaine de janvier les chroniqueurs ne publiant pas, j'ai privilégié la première semaine de février. L'échantillon suivant a été choisi dans la troisième semaine du mois d'avril, suivi d'un autre dans la deuxième semaine de juin, respectant ainsi le principe de l'échantillonnage systématique.

Pierre Foglia sortaient normalement les mardis, jeudis et/ou samedis.¹⁶ Je n'ai ni procédé à une lecture préalable, ni cherché à favoriser un thème particulier, car tout en respectant les balises déjà mentionnées, la collecte des textes a été effectuée de façon aléatoire. Le professeur Jean De Bonville explique ainsi l'aspect qualitatif du corpus empirique :

L'expérience accumulée par des centaines d'analystes permet de déterminer qu'un échantillon de quelques numéros d'un quotidien peut être suffisant pour obtenir un aperçu représentatif de certains caractères généraux de tout le journal (ex. proportion de publicité et de matière rédactionnelle, [...] etc.) parce que les méthodes de traitement de l'information répondent à des routines ou à des conventions. (De Bonville, 2000, p.115)

Suivant la logique du professeur de l'Université Laval, trois textes par chroniqueur suffisent donc pour les fins de cette recherche, puisque j'ai opté pour une analyse qualitative plutôt que quantitative. Si l'échantillonnage ne peut prétendre à l'exhaustivité, il m'apparaît convenable pour en dégager une ou deux dominantes pour chaque auteur. Dans un premier temps, je présenterai une étude pratique des textes à partir de la typologie de l'essai puis j'opposerai les typologies de l'essai et de la chronique *libre* afin d'obtenir un comparatif théorique. Enfin, au terme de cette exploration théorique des frontières du genre, j'entreprendrai, dans le volet création, l'écriture de chroniques *libres* et *spécialisées* ainsi que d'un essai visant à mieux circonscrire les paramètres génériques et à mettre en relief les caractéristiques des différents genres d'écriture explorés au cours de la recherche, afin de vérifier dans quelle mesure la chronique peut s'affranchir ou non de la matrice

¹⁶ Dans la mesure du possible, j'ai choisi la chronique du samedi si publiée, sinon celle du jeudi d'avant ou du mardi suivant selon les dates arrêtées pour les chroniques de Blanchette et Laferrière. Il m'a aussi fallu tenir compte de certaines périodes de congé des chroniqueurs et aussi du fait que Laferrière publiait son ultime chronique le 25 novembre 2007, d'où le choix de cette année-là pour l'échantillonnage qualitatif.

essayistique. La partie création servira à confirmer ou non l'hypothèse de départ ainsi qu'à décrire les contextes où les chroniques se rapprochent ou s'éloignent de l'essai, de manière à déterminer les rapports possibles et les probables divergences entre les deux genres.

«Je n'ay pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstanciel à son auteur.» (Montaigne, Essais, II, 18).

PARTIE I

TYPOLOGIE COMPARÉE DE L'ESSAI ET DE LA CHRONIQUE

CHAPITRE I

ASSISES THÉORIQUES DE L'ESSAI

1.1 CERNER L'ESSAI

Plusieurs critiques ont tenté de définir l'essai, du moins de le circonscrire, et malgré de multiples tentatives, aucune théorie dans sa globalité n'est arrivée à recueillir l'unanimité. Jean Marcel constate que l'équivoque règne dès la parution des fameux *Essais* : «Le mot semble avoir déjà et à jamais dévié de son acception d'origine.» (Marcel, 1992, p.315) Dans *Méditation et vision de l'essai*, Pascal Riendeau commence son introduction ainsi : «On se demande encore ce qu'est réellement l'essai. Vaste et complexe, son univers ne se laisse pas aisément délimiter. La raison principale en est simple : il n'existe pas de modèle de l'essai.» (Riendeau, 2012, p.9) Bien entendu, il cite les incontournables *Essais* de Montaigne *souvent décrits comme uniques et inimitables*, mais il n'en observe pas moins *qu'une ambiguïté persiste autour du statut de l'essai*. De fait, au cours des siècles, le terme *essai* est défini de moult façons pour rendre compte de ses diverses utilisations et modalités. J'en appelle dans ce chapitre aux théories contemporaines de l'essai pour tenter de le cerner. Cependant, compte tenu de ses nombreuses ramifications, je privilégierai, en fin de parcours, les formes et les genres empruntés par l'essayistique à une certaine époque, soit l'essai *familier* et l'essai *périodique*.

1.2 FONDEMENTS THÉORIQUES DE LA TYPOLOGIE DE L'ESSAI

La typologie de l'essai utilisée pour l'analyse comparée des genres reprend pour l'essentiel celle proposée lors du séminaire *Structures, histoire et poétique de l'essai*.¹⁷ Cette typologie est basée à la fois sur les *Essais* de Montaigne et étayée par les théories développées dans *Approches de l'essai*, recueil dirigé par François Dumont et regroupant différents articles, également sur *L'Essai* de Glaudes et Louette ainsi que sur *Méditation et vision de l'essai* de Pascal Riendeau. Par ailleurs, il va de soi que je tirerai parti de plusieurs autres livres et articles pour enrichir cette typologie.¹⁸

1.3 CARACTÉRISTIQUES DE L'ESSAI

S'il est un aspect du genre qui ne fait pas débat, c'est que l'essai est une forme ouverte, s'écrivant de manière libre, méditative, sans systématisation des idées. Pour Montaigne, il s'agit d'une forme ludique lui offrant toute la latitude pour donner libre cours à ses états d'âme et il l'avoue sans ambages : «Je suis moy-mesme la matière de mon livre.» (Montaigne, 1985, p.1)¹⁹ Pour qualifier la démarche d'un point de vue argumentatif, on dira qu'il s'agit d'un discours enthymématique, dans la mesure où l'essayiste avance par tâtonnement, à *bâtons rompus*, par induction plutôt que par déduction, son écriture s'élaborant au fil de la pensée... Laurent Mailhot résume bien le phénomène : «Les idées

¹⁷ LET7702 : *Structures, histoire et poétique de l'essai*, séminaire donné par le professeur Luc Vaillancourt à l'Université du Québec à Chicoutimi, à l'automne 2011.

¹⁸ Entre autres : *L'essai québécois depuis 1945* de Laurent Mailhot et *L'essai, unicité du genre, pluralité des textes* de Yolaine Tremblay, l'article *Un chantier ouvert : étudier l'essai au XIXe siècle* de Pierre Glaudes.

¹⁹ L'écrivain Naïm Kattan va dans le même sens : «Que mon écrit soit un discours critique, un essai qui chevauche l'abstraction ou un récit autobiographique, l'intention est toujours la même: qu'il colle le plus possible à moi, qu'il soit le plus proche de ce que je pense et de ce que je sens.» (Kattan, 1983, p.164)

s'entrechoquent [...] se fuient, se trahissent, se rencontrent de nouveau, se transforment. » (Mailhot, 1984, p.3) Depuis Montaigne, l'essayiste se garde bien d'imposer son point de vue même s'il prend position, donne son opinion sur le monde et sur moult sujets : antidogmatique, il n'enseigne point, mais il raconte, décrit, tente de répondre à des questions, les fondamentales étant : *Que sais-je?*, *Qui suis-je?* Plus d'interrogations que de réponses,²⁰ jamais définitives, son raisonnement se veut délibérément lacunaire : « L'essayiste interrompt sa réflexion plus qu'il ne l'achève. » (Glaudes/Louette, 2011, p.126) Fragmentaire, l'essai ne prétend point à l'exhaustivité. Le doute toujours à l'esprit, *et même quand j'affirme, j'interroge encore...* l'essayiste adopte différentes postures, un langage et un ton selon le sujet traité.²¹ L'essai emploie donc différents procédés comme le précise Pascal Riendeau : « En réalité, les stratégies déployées par l'essai pour faire entendre des auteurs sont nombreuses et variées; outre la citation et l'anecdote, on trouve notamment le dialogue, la lettre, le commentaire et la critique. »²² (Riendeau, 2012, p.43) Cette hybridité n'est pas sans rappeler celle caractérisant la chronique *libre*. Si Montaigne privilégie le ton de la conversation, l'essayiste emprunte aussi des tonalités variées,²³ saute parfois d'un niveau de langue à un autre, de la prose à la poésie et son texte comporte

²⁰ Dans une de ses chroniques, Jean Dion écrit : « [...] en ne donnant comme toujours aucune réponse, mais en posant des questions massue ». (Dion, 2000, p. A3)

²¹ Robert Vigneault propose quant à lui cette formule : « [...] discours argumenté d'un SUJET énonciateur qui interroge et s'approprie le vécu par et dans le langage ». (Vigneault, 1994, p. 21)

²² Voici de quelle façon Pascal Riendeau considère l'anecdote et la citation dans l'essai : « La citation – déjà très abondante chez Montaigne – et l'anecdote sont les deux procédés littéraires principaux à partir desquels le discours essayistique établit généralement une stratégie argumentative. [...] L'anecdote apparaît comme un moyen idéal pour lancer l'essai dans un dialogue avec autrui ou plus simplement pour amorcer une réflexion sur un phénomène culturel. Par ses dimensions brève, incisive, et souvent humoristique, l'anecdote réussit généralement à mettre en place d'une manière juste et efficace les propos que cherche à tenir l'essayiste. » (Riendeau, 2012, p. 41).

²³ « Sous certaines plumes, comme celle de Stendhal ou de Barbey d'Aurevilly, il [l'essai] s'approche de la polémique, voire de la satire ou du pamphlet. » (Glaudes, 2014, p. 10) Le *ton* employé semble souvent dépendre de l'auteur de l'essai. Robert Vigneault distingue quatre registres de l'essai : polémique, introspectif, cognitif et absolu. (Vigneault, 2003, p.236)

divers procédés littéraires. Une des caractéristiques fondamentales de l'essai est la réflexivité. Le célèbre bordelais n'était-il pas lui-même premier critique de son œuvre? « Je m'étudie moy-mesme plus qu'autre subject, c'est ma métaphysique, c'est ma physique. » (Montaigne, 1985, p.605) L'écriture pourrait ainsi s'avérer un *révélateur* en rendant visible à l'auteur, une image latente de lui-même comme le suggère Yolaine Tremblay : « L'essai est un texte de forme très variable, fondé sur la subjectivité, où un *je* assimilable à l'auteur examine un sujet à partir de ce qu'il sait et de ce qu'il découvrira par et dans l'écriture. »²⁴ (Tremblay, 1994, p.5) Dans cette définition, il me semble que le mot *chronique* pourrait très bien se substituer au terme *essai*. Par ailleurs, le *je pensant, qui médite sur lui-même* se veut l'élément fondateur structurant le discours de l'essayiste, le *je* comme générateur d'une réflexion caractérise donc la forme essayistique. J'abonde dans le même sens que Pascal Riendeau qui définit la *fiction de soi* comme suit : « Sujet écrivant (un personnage, un énonciateur) fictif à l'intérieur d'un texte qui ne l'est pas [...] un espace de création ludique entre le sujet fictif du texte et l'auteur. » (Riendeau, 2005, p.94) À certains égards, cette posture aléatoire de l'essayiste se rapproche de celle du chroniqueur qui utilise souvent le *je* sans que le lecteur puisse avoir la certitude quant à l'identité réelle de ce *je*.²⁵ Si Montaigne

²⁴ Jean Marcel reformule la définition à sa façon : « L'essai résulte de la combinaison, en texte, de quatre éléments formels constituant son code : un *je* non métaphorique, générateur d'un discours enthymématique, de nature lyrique, ayant pour objet un corpus culturel. » (Marcel, 1992, p.341) Même s'il avoue qu'elle *a été probablement l'une des plus largement acceptées*, Riendeau critique cette définition : « La nature lyrique représente l'aspect le plus surprenant, mais aussi le plus discuté de la définition de Jean Marcel. L'essai ne paraît-il pas être, à bien des égards, anti-lyrique? Discours d'idées et lyrisme peuvent-ils aisément coexister dans un texte? » (Riendeau, 2012, p. 30).

²⁵ Riendeau aborde l'aspect du personnage que l'auteur met de l'avant parfois en utilisant le *je* : « En étudiant les modalités d'inscription du sujet dans le texte (les subjectivèmes), on peut mieux saisir la place dévolue à l'auteur et à ses avatars (personnage, double fictif, *alter ego*) dans l'essai. L'essayiste travaille son matériau d'un point de vue intellectuel, mais avec une inéluctable subjectivité. Lorsqu'il lui arrive de se représenter, il ouvre la voie à des interprétations souvent fascinantes du rôle qu'un auteur peut jouer dans son propre texte et du rapport qui s'établit entre le sujet qui écrit et celui (sujet et objet) qui est écrit. » (Riendeau, 2012, p.12) J'ai observé que certains chroniqueurs ont souvent tendance à emprunter la voix d'un personnage, parfois récurrent, qui est soit fictif, soit un dédoublement de l'auteur.

se soucie du lecteur en définissant son cercle de destinataires, l'essayiste interpelle parfois l'interlocuteur à sa façon comme le précise Kenneth Landry:

Cette forme individualisée du discours littéraire se lit de plus en plus comme un dialogue avec un lecteur imaginaire. [...] Personne n'est dupe des procédés employés par les essayistes pour convaincre leur auditoire, car l'auteur n'a d'autre but que de stimuler l'intelligence du lecteur. [...] En prenant en considération toutes ces variables (la forme, le ton, le *je*), le lecteur pourrait déterminer les différentes catégories de l'essai. (Landry, 1984, p.35)

Si comme l'affirme Landry, il s'agit de considérer la *forme*, le *ton* et le *je*, pour déterminer la catégorie d'un essai, en analysant une chronique *libre* à partir de ces variables, pourrait-on en arriver à la conclusion qu'elle se veut un dérivé de l'essai, voire carrément un essai?

1.4 L'ESSAI FAMILIER ET L'ESSAI PÉRIODIQUE

La parenté entre la chronique et l'essai remonte au moment où, de longueur appréciable, l'essai publié dans les journaux et les revues a vu son espace²⁶ peu à peu réduit, pour d'abord devenir un essai *familier* puis *périodique*, se confondant facilement avec la chronique. Suivant cette évolution, peut-on alors supposer que la chronique *libre* soit la descendante directe de l'essai *périodique*?

²⁶ Je tiens à préciser que sur d'autres supports, la longueur de l'essai n'a pas de véritables limites. Le texte peut varier de quelques paragraphes à un nombre considérable de pages.

1.4.1 L'essai familial

En Angleterre, les publications de Francis Bacon donnent naissance à deux tendances essayistiques (scientifique et philosophique) engendrant ainsi des genres dissemblables, à savoir l'essai d'*enquête* et l'essai *familier*. Au début du XX^e siècle, les auteurs Bryan et Crane définissent ainsi les essais *familiers* :

Ceux-ci se caractérisent par un ton de confiance personnelle que prennent les auteurs envers leur sujet et leurs lecteurs, par un style simple, familial, et par l'intérêt qu'ils portent aux mœurs de tous les jours ou aux émotions et aux expériences de chacun plutôt qu'aux affaires publiques ou à un matériau propre à nourrir une étude systématique. (Bryan-Crane, 1916, p.3)

Ces caractéristiques ne sont pas sans rappeler celles de la chronique. D'ailleurs, Glaudes et Louette vont dans le même sens : « Ce type de texte, qui peut avoir la dimension resserré d'un article ou d'une chronique, se distingue d'ouvrages plus ambitieux [...] ». (Glaudes et Louette, 2011, P.74) C'est d'ailleurs avec le décuplement des journaux au XVIII^e siècle que l'essai *familier* se présentera désormais sous forme d'essai *périodique*.

1.4.2 L'essai périodique

C'est encore une fois, en Angleterre, que l'essai glisse vers une nouvelle tangente soit celle de la périodicité. Le magazine *The Spectator* offre une place de choix à l'essai *périodique* qui bénéficie d'une grande liberté de tons, de sujets, d'opinions, tout en introduisant d'autres formes de contenu comme la lettre et le dialogue, confirmant ainsi l'hybridité observée dans les textes. En général, les frontières séparant les genres littéraires sont plutôt instables et poreuses. L'essai *périodique* ne semble donc pas échapper à

l'hybridation. Afin de décrire ces *essais quotidiens* publiés dans les journaux *qui se réfèrent souvent à Montaigne*, Glaudes et Louette ont compulsé une encyclopédie de l'époque :

En 1728, la notice qui est consacrée à ce genre d'essai dans la *Cyclopaedia* d'Éphraïm Chambers le définit comme «des réflexions spontanées ou erratiques qui doivent être écrites au rythme où, et de la façon dont un homme pense». Cette définition convient à l'évidence à l'écriture journalistique de l'essai, proche à bien des égards de la chronique. (Glaudes et Louette, 2011, p.92-93)

À la suite de la dernière phrase, il aurait été souhaitable que les auteurs précisent la nature des éléments qui, selon eux, justifient ce rapprochement entre l'écriture journalistique de l'essai et la chronique. Par ailleurs, prenant l'exemple de Stendhal, les auteurs de *L'Essai* confirment que ses textes correspondent aux essais de cette période:

Ses chroniques sont des essais dans la tradition d'Addison et Steele: l'écrivain journaliste puise dans l'actualité la matière d'une anecdote, d'un fait divers, d'un écho mondain pour brosser au public anglais, touche après touche, un tableau politique, moral et littéraire de la France de la Restauration. (Glaudes et Louette, 2011, p.154)

De plus, dans un article publié dans la revue *Romantisme* en 2014, Glaudes cite Pierre Larousse qui, dans son dictionnaire de l'époque, définit l'essai en le situant très près de l'écriture journalistique.²⁷ Si le lexicographe affirme que les essayistes profitent de la

²⁷ « Rapide, en prise sur l'actualité, celui-ci, sous sa forme familière, n'est pas sans affinités avec l'écriture journalistique : même agilité d'esprit, même variété de style, même vivacité d'exposition, même souci de lisibilité, même goût des aperçus... Il est vrai qu'à un moment où la presse connaît un essor sans précédent et touche un public toujours plus vaste, les essayistes, désireux de s'adresser à l'opinion, confient volontiers leur production aux journaux et aux revues. Ils les adaptent aux exigences de ces médias, qui impliquent différentes formes d'écriture. » (Glaudes, 2014, p. 9)

popularité de la presse pour se voir publier, les écrivains²⁸, même célèbres, qu'ils soient déjà journalistes ou pas, se lanceront aussi dans cette nouvelle aventure...

1.5 LA TYPOLOGIE DE L'ESSAI

À la lumière de ces considérations, voici la liste des dix caractéristiques de la typologie de l'essai qui serviront dans un premier temps à l'analyse des chroniques et qui par la suite seront mises en résonance avec celles de la chronique :

- 1- L'essayiste n'enseigne point. Il adopte différentes postures.
- 2- Le texte possède des formes très variables.
- 3- Son écriture s'élabore au fil de la pensée, à bâtons rompus. Antidogmatique, fondée sur la subjectivité.
- 4- Le texte accueille en lui d'autres genres : dialogues, lettres, critiques, commentaires, etc. Hybridité. Entre prose et poésie. Plusieurs tropes et citations.
- 5- L'essayiste décrit, raconte, témoigne, commente, etc. Histoires, scènes *fictionnalisées*, anecdotes, conversation, etc.
- 6- Une grande variété de sujets. Fragmentaire, évite la totalité, son raisonnement se voulant non-systématique et inachevé.
- 7- Le texte exploite un *je* non-métaphorique. Autoréflexivité.
- 8- Une pluralité de tons et de registres : humour, satire, polémique.
- 9- L'essayiste donne libre cours à ses états d'âme du moment.
- 10- L'essayiste n'a aucune limite de temps ou d'espace.

²⁸ Le spécialiste en sociologie du journalisme Marc-François Bernier n'hésite pas à établir un rapprochement des deux métiers d'écriture : « En journalisme, rien n'est plus proche de l'écrivain que le chroniqueur. Plusieurs grands romanciers sont issus du journalisme, d'Honoré de Balzac à Truman Capote, en passant par Émile Zola et Tom Wolfe. Historiquement, le chroniqueur est héritier de la littérature. » (Bernier, 2015, p. 11)

Avant même de tenter d'élucider, si possible, cette *confusion des genres* et de vérifier l'hypothèse sous-tendant ce mémoire, il m'apparaît essentiel, au chapitre suivant, de définir la chronique et ses déclinaisons afin d'établir une typologie de la chronique libre.

CHAPITRE 2

DÉFINITION DE LA CHRONIQUE ET DIFFÉRENCIATION DES TYPES

À l’instar de l’essai, la chronique suit un parcours sinueux depuis sa naissance, et jusqu’au début du XX^e siècle, les deux genres se coudoient dans les colonnes des journaux. Déjà, à cette époque, on assiste à la dissolution de la frontière entre l’essai et le journalisme selon l’analyse d’Alexia Kalantzis de l’œuvre de Rémy Gourmont : « Depuis les années 1890, [...] le style de ses *essais* est hybride : l’écrivain passe sans cesse du style journalistique au style plus dense et moins vivant de la démonstration. » Toujours en référence aux articles de Gourmont, elle précise plus loin : « On retrouve ici l’idée de tentative et d’inabouti qui semble caractériser l’essai au cours du siècle. », (Kalantzis, 2014, p.81), ajoutant que Gourmont lui-même établissait un rapprochement entre l’essai et la chronique.²⁹ Aujourd’hui, il suffit de feuilleter les journaux pour constater que la chronique se taille une place appréciable dans la presse écrite.

2.1 DÉFINITION DE LA CHRONIQUE

Ouvrir un journal amène à découvrir différents genres de textes comme l’éditorial, la critique et bien sûr, la chronique. En pratique, ces genres journalistiques paraissent simples à différencier, mais en théorie, c’est une toute autre histoire... L’essayiste et

²⁹ « Parmi les tâches de l’homme de lettres, la chronique, qui semble, au premier abord la plus facile de toutes, est l’une des plus ardues pour ceux qui visent toujours à la perfection du genre. Il faut, pour ainsi dire, porter son attention sur tous les sujets à la fois, sur toutes les manifestations de la vie et de l’intelligence, choisir avec promptitude la manière qu’il importe le plus de mettre en œuvre, et quand on est décidé à traiter complètement et légèrement à la fois son thème en quelques deux cents lignes et cela dans un style improvisé, mais qui doit avoir cependant des qualités certaines de clarté, de précision, de souplesse et d’esprit. » (Kalantzis, 2014, p. 82) En référence à Foglia, Marc-François Bernier reconnaît que : « Ses écrits constituent une œuvre aussi bien journalistique que littéraire dont l’exceptionnelle richesse est déjà reconnue au Québec, et ailleurs dans la Francophonie internationale. » (Bernier, 2015, p. 12)

chroniqueuse à *La Presse*, Nathalie Collard, a cru bon de remettre les pendules à l'heure dans un texte intitulé *Confusion des genres*,³⁰ prenant tout l'espace requis pour définir les différents types de journalistes entre autres : « Le chroniqueur, ou *columnist*, jouit d'une grande liberté. Il signe des chroniques où il peut exprimer son opinion personnelle, mais il peut aussi réaliser des entrevues ou des reportages qu'il pourra écrire à la première personne. » (Collard, 2014) Les théoriciens s'entendent sur le fait qu'il existe deux grands genres de journalisme, celui de l'information et celui du commentaire. Pour Line Ross, il existe trois catégories de journalisme d'information : *rapportée*, *expliquée*, *commentée*. (Ross, 2005, p.6) Si elle classe *certain types de chroniques* dans deux catégories différentes (sans toutefois les préciser), Marc Raboy, lui, différencie les chroniques en deux genres distincts: la chronique *spécialisée* (information expliquée) et celle d'*opinion* (information commentée). (Raboy, 1992, p. 174) Force est de constater l'hétérogénéité de la catégorisation de ce genre journalistique, les spécialistes ne distinguant pas toujours les chroniques *spécialisée*, d'*humeur*, d'*opinion* et *libre*. Si le Conseil de presse du Québec décrit bien les genres rédactionnels d'opinion,³¹ la chronique est encore une fois ici considérée de façon globale, la distinction de ses deux branches, d'*opinion* et *spécialisée*, semble donc impérative.

³⁰ « Plusieurs ignorent en effet la différence entre journaliste, chroniqueur et éditorialiste. Il existe plusieurs catégories de journalistes dans la presse quotidienne. Si on se concentre sur ceux qui signent les textes, on en retrouve quatre: le reporter, le critique, le chroniqueur (ou *columnist*) et l'éditorialiste. » (Collard, 2014)

³¹ « La chronique, le billet et la critique sont des genres journalistiques qui laissent à leurs auteurs une grande latitude dans le traitement d'un sujet d'information. Ils permettent aux journalistes qui le pratiquent d'adopter un ton polémiste pour prendre parti et exprimer leurs critiques, dans le style qui leur est propre, même par le biais de l'humour et de la satire. Ces genres accordent en général une grande place à la personnalité de leurs auteurs. C'est leur lecture personnelle de l'actualité, des réalités et des questions qu'ils choisissent de traiter qui est surtout mise en perspective. » (CPQ, 2003)

2.2 DIFFÉRENCIATION DE LA CHRONIQUE LIBRE, D'OPINION ET SPÉCIALISÉE

Si, à la base, les types possèdent les mêmes caractéristiques, la distinction fondamentale repose sur la liberté du champ d'action, car si la *chronique spécialisée* est confinée à un seul domaine comme le sport, le cinéma, etc., la *chronique d'opinion, libre, d'humeur* ou *de société* dispose, elle, du choix des thèmes traités, variant d'un papier à l'autre, et parfois, à l'intérieur d'un même texte. J'apporterais ici une nuance concernant la dénomination de la chronique, qui pour moi, s'avère fondamentale dans le cadre de cette recherche. Si dans les ouvrages consultés les termes *libre* et *d'opinion* semblent synonymes, je me permets ici de les différencier, car selon mon analyse, la chronique *d'opinion* s'avère plus courte³² et porte presque toujours sur l'actualité (contrairement à la chronique *libre*)³³, le style est très peu littéraire, le ton, le plus souvent impérieux et le point de vue, catégorique. Je pense par exemple à Richard Martineau ou à Denise Bombardier du *Journal de Montréal*. En contrepartie, la chronique *libre* bénéficie de plus d'espace, porte majoritairement sur l'inactualité sinon elle traite l'actualité d'un angle personnel, varie souvent les tons et les procédés, se rapproche du style littéraire, et ce, même si l'on sent la recherche journalistique en filigrane. De son côté, Pierre Foglia lui-même donnait une très brève définition de la chronique dans un de ses textes en 1995: «Comme je le dis souvent

³² Dans le *Journal de Montréal*, les chroniques des journalistes cités comprennent en moyenne 500 mots. Dans cette recherche, la moyenne des chroniques est de mille mots pour Foglia, 1550 mots pour Laferrière et 1900 mots pour Blanchette.

³³ Dans sa chronique intitulée *Courrier*, Foglia écrit : « Qu'est-ce que je disais? Ah oui, que je n'aborde presque jamais les sujets qui font l'actualité... » (Foglia, 2013) Dans son livre *Foglia, l'Insolent*, Marc-François Bernier confirme les propos du chroniqueur : « Il s'est par ailleurs donné pour règle de ne rein dire de l'actualité s'il ne peut ajouter à ce qui a déjà été raconté. » (Bernier, 2015, p.94) Il précise plus loin : « Il se décrit comme un spécialiste de la communication plutôt que de l'information. [...] Foglia est un génie de la sublimation du quotidien. (Bernier, 2015, p.96)

aux étudiantes en communication qui viennent m'interviewer: une chronique est une tranche de vie. Mais qu'est-ce que la vie? Ah ça, mesdemoiselles. La vie c'est... c'est la vie, mon vieux.» (Bernier, 2015, p.87)³⁴ Une des définitions de la chronique souvent donnée en référence est celle du journaliste Pierre Sormany.³⁵ Pour sa part, Benoît Grévisse considère l'importance de l'aspect *stylistique* de la chronique: «Elle cultive l'opinion, comme l'éditorial le fait, mais sous un mode où la créativité, l'élégance de la forme sont la règle.» (Grévisse, 2008, p.161) Pour Line Ross, la chronique présente des traits spécifiques la rendant aisément reconnaissable, car toujours au même *emplacement*, c'est le *même auteur* qui signe la chronique *chronique*, sa *périodicité* étant fixe. Quant au *style*, il se veut en général *personnel, vivant, voire piquant*. Toujours pour Ross, la chronique est lue tant pour la forme que pour le fond, *le style, c'est le chroniqueur!* Pour elle, la personnalité de l'auteur est déterminante: «C'est *la chronique à chose*, à Foglia, Bombardier, [...] On la lit pour savoir ce que Chose pense de tout et de rien, comment il en parle, à qui il donne des coups de griffes, à qui il envoie des fleurs». (Ross, 2005, p. 22) Marc-François Bernier suggère que Foglia se dévoile malgré lui: «Mais parlant des autres, il a beaucoup révélé sur lui-même. Ses passions et indignations, ses espoirs et désenchantements, ses coups de cœur

³⁴ Marc-François Bernier propose sa définition de la chronique: « La chronique est un genre journalistique subjectif qui se distingue du compte rendu factuel, de l'analyse, de l'éditorial, du reportage, de la critique, etc. C'est avant tout un mode de narration, une façon de raconter les choses et, dans le cas de la chronique d'humeur, de se raconter en même temps. Pas étonnant que le «je» y soit omniprésent.» (Bernier, 2015, p. 11)

³⁵ « La chronique (ou *colum*, en anglais) constitue sans doute le genre journalistique le plus libre, le plus diversifié. C'est un texte-amalgame où peuvent se retrouver des informations nouvelles, de l'analyse, du commentaire ou même du reportage, au fil d'une lecture personnelle qu'en fait le ou la journaliste [...] » (Sormany, 2000, p. 120)

et coups de gueule, ses millions de mots ne sont pas lâchés au hasard. Ils l'expriment dans toute sa complexité, ses contradictions et sa continuité. » (Bernier, 2015, p. 379)³⁶

Jean-Claude Picard s'est intéressé à ce phénomène dans un article intitulé *La chronique dans les quotidiens québécois: un genre journalistique de plus en plus populaire* l'obligeant ainsi à la définir :

La chronique est un genre journalistique dont il est périlleux de proposer une définition tellement elle apparaît comme une sorte de fourre-tout qui, peu importe le sujet traité, se déploie au gré des humeurs et des opinions de son auteur. D'une chronique à l'autre et d'un chroniqueur à l'autre, il est bien difficile de dégager des éléments communs... si ce n'est la totale liberté d'expression dont jouit son auteur. Une liberté qui s'exprime autant dans le choix des sujets et la teneur des propos que dans le style d'écriture. (Picard, 1999, p. 38)

Je suis tout à fait en accord avec cette définition de la chronique *libre*, car c'est bien de ce genre dont il est question ici selon moi. Suivant la logique, ce genre peut se réduire à un seul mot: liberté.³⁷ Liberté dans le choix du ton, du style, du ou des sujets et des genres à exploiter. Parfois, la chronique emprunte la forme épistolaire³⁸ ou encore utilise des extraits de poèmes, des dialogues,³⁹ etc. En fin de chroniques, apparaissent parfois de courts textes, en rapport ou non avec le thème principal. Dans certains cas, il s'agit de *suggestions*

³⁶ De Foglia, Bernier écrit : « Il chronique sans arrêt sur le temps qui passe, qu'il veut épingler en fragments, en « petites miettes de rien du tout. » (Bernier, 2015, p. 93) Il précise plus loin que : « La réflexivité est souvent présente dans son œuvre. Il partage avec ses lecteurs ses grandes et petites angoisses de chroniqueur, qui ne sont pas très éloignées, au demeurant, de celles de tout écrivain. » (Bernier, 2015, p. 102)

³⁷ Chroniqueur au *Devoir*, Louis Cornellier, décrit la chronique de cette façon : « Cette liberté de ton et de propos que procure la chronique est comprise par plusieurs des praticiens du genre comme une permission pour y aller de ses humeurs au fil de la plume, sans plus de considération pour le souci de rigueur argumentative. » (Cornellier, 2009, p. 1)

³⁸ Dans le Progrès-Dimanche, Joël Martel utilise souvent la lettre comme genre. Dans *Chums de bécik*, il commence par « Salut à toi cher ami ou chère amie qui a une moto qui fait du bruit. » (Martel, 2014, p. 23)

³⁹ Plusieurs chroniqueurs font appel au dialogue parfois fictif pour étoffer leurs anecdotes. Et cela remonte aux débuts de la chronique, car Thérénty rappelle que : « Outre son contenu, Delphine de Girardin définit surtout le style de la chronique, un style mosaïque reposant sur une prédilection pour l'anecdote *fictionnalisée*, et davantage encore pour la conversation, le dialogue. » (Thérénty, 2007, p. 242)

diverses proposées par l'auteur comme Josée Blanchette qui ajoute toujours des *propositions* en lien avec sa thématique. Par courriel, je lui ai demandé de quelle façon elle les désigne : « On les appelle des *cossins* entre nous et Les Zestes dans le journal. » À ma connaissance, Blanchette semble avoir été la première à les utiliser.

2.3 LA NOTORIÉTÉ DES CHRONIQUEURS

Les chroniqueurs appartiennent le plus souvent à la rédaction du journal et pour Jean-Claude Picard : « Ces chroniqueurs, autant essayistes que journalistes, sont en général plus lus et plus appréciés par les lecteurs. » (Picard, 1999, p.39)⁴⁰ Certains chroniqueurs valent leur pesant d'or et cela ne date pas d'hier, car il y a plus de vingt, dans un article de *L'Actualité*, Louise Gendron rapportait les propos de feu l'éditeur-adjoint à *La Presse*: « Claude Masson admet que Foglia est le seul journaliste dont le départ pourrait faire chuter le tirage. » (Gendron, 1993).⁴¹ Le professeur de communication Marc-François Bernier confirme l'impact pécuniaire de certains chroniqueurs : « Foglia, au même titre que Réjean Tremblay [...] Jacques Beauchamp ou André Rufiange [...] ont été ou demeurent des producteurs de contenus, pour reprendre l'expression des gestionnaires de médias, au poids économique indéniable. » (Bernier, 2015, p. 90) Pour plusieurs journaux, la popularité des chroniqueurs devient un *argument de vente*. Pierre Sormany souligne l'ascendant de l'auteur :

⁴⁰ La chronique peut aussi se voir confiée à un collaborateur extérieur, dans la grande majorité des cas, à une personnalité : ex-politicien, animateur de radio, etc. Pour Martin-Lagardette, il s'agit de *prises de position et avis très personnels*. Ainsi, il précise : « La chronique peut être confiée à une personnalité extérieure au journal : un écrivain, un philosophe, un scientifique, voire un chanteur ou une star du cinéma. » (Martin-Lagardette, 2009, p. 102)

⁴¹ Le chroniqueur et auteur d'essais François Cardinal de *La Presse* déclarait à l'émission *Plus on est de fous, plus on lit* à ICI Radio-Canada Première le 9 avril 2015 : « C'est vrai que le chroniqueur fait vendre. Mais, surtout, il fait des liens entre les événements, il offre une mise en contexte supplémentaire, un regard oblique. » (Cardinal, 2015)

La chronique repose non pas sur la transmission de l'essentiel (la nouvelle) ni sur sa remise en contexte (l'analyse), mais sur la personnalité de celui à qui on la confie. C'est *sa* lecture de l'actualité et *sa* façon de la raconter. [...] Parce que le genre repose sur une vision subjective de la réalité, sur une lecture strictement personnelle, la qualité d'une chronique dépend de la profondeur et du talent du journaliste qui en a la responsabilité, de sa régularité, et de la fidélité qu'il créera chez ses lecteurs. (Sormany, 2000, p. 120)

Philippe Blondeau affirme sans équivoque : « [...] il n'y a pas de chronique sans la présence forte d'un auteur qui, en un sens, la légitime ». (Blondeau, 2010, p.123) Quant au rédacteur en chef de l'époque, Gilbert Lavoie avouait concernant le journal *Le Soleil* : « Dans les sondages d'opinion, on demande aux lecteurs d'identifier spontanément des journalistes du *Soleil* et ce sont toujours les chroniqueurs qui sont mentionnés en premier lieu. » (Picard, 1999, p.41) Cela confirme sinon leur notoriété, du moins leur popularité...

2.4 LA TYPOLOGIE DE LA CHRONIQUE

À partir des traits dégagés des diverses définitions de la chronique découlant des points de vue des théoriciens du journalisme, je propose la typologie suivante :

- 1- La qualité d'une chronique dépend de la personnalité, de la profondeur et du talent du journaliste. Le style, c'est le chroniqueur. Présence forte d'un auteur.
- 2- Une grande latitude dans le traitement du sujet, prises de position et avis très personnels.
- 3- Le texte reflète l'opinion de l'auteur, c'est *sa* lecture, *sa* façon de raconter ses humeurs au fil de la plume, au fil du récit.
- 4- Le texte-amalgame combine : reportage, entrevue, analyse, critique, information nouvelle, témoignage, dialogue, lettre, poésie, etc.
- 5- Le journaliste raconte, interprète, rapporte, explique, commente, etc. Il ajoute parfois : des anecdotes *fictionnalisées*, conversation, histoires, etc.

- 6- Le thème varie d'une chronique à l'autre, au gré de l'actualité ou non. Possibilité de plusieurs sujets dans un même texte.
- 7- Le texte est écrit à la première personne. Utilisation du *je* non-métaphorique.
- 8- La pluralité de registres et de tons règne: polémique, humour, satire, ironie, etc.
- 9- Une grande variété des attitudes : coups de griffes, envoie des fleurs, etc.
- 10- Une périodicité fixe, même emplacement, même page, espace limité. Heure de tombée.

Cet échantillonnage ne saurait être représentatif, mais constitue en quelque sorte un « banc d'essai » pour éprouver ma problématique. Il s'agit maintenant de voir si, en théorie et/ou en pratique, la typologie de l'essai peut être mise à l'épreuve auprès du genre journalistique qu'est la chronique. Ainsi, dans le prochain chapitre, je procéderai à l'analyse des textes de Josée Blanchette, Dany Laferrière et Pierre Foglia⁴² afin de tenter de répondre à l'hypothèse sous-tendant cette recherche, à savoir si la chronique est, oui ou non, un avatar de l'essai.

⁴² Le fait de choisir une femme et deux hommes me semblait représentatif du milieu médiatique.

CHAPITRE 3

ANALYSE DES CHRONIQUES ET MISE EN RÉSONANCE DES TYPOLOGIES

À la lumière de la typologie de l'essai, telle qu'élaborée en amont, je vais maintenant tenter de vérifier si, en considération de la pratique du genre, je peux trouver réponse à mon hypothèse de départ. Concernant l'approche méthodologique, je tiens à préciser que la démarche choisie repose sur deux aspects fondamentaux. D'abord, il ne s'agit pas d'une démonstration à prétention exhaustive, mais bien d'un survol de la question visant à enrichir le volet création. Par ailleurs, l'échantillonnage pourra sembler aussi arbitraire que lacunaire, mais d'un point de vue rhétorique, et si l'on se rapporte à Hermogène, il suffit de distinguer quelques dominantes stylistiques afin de dégager ce qui confère au genre une individualité précise. Ainsi dans *L'Art rhétorique*, Michel Patillon cite le théoricien grec : «Selon Hermogène : On peut aisément caractériser n'importe quel auteur, moderne ou ancien, poète, logographe ou orateur, si on a étudié les espèces stylistiques génériques du discours et les éléments en quelque sorte de chaque catégorie stylistique.» (Patillon, 1997, p.421) Comme elle rend compte à la fois de l'expression et du contenu, cette méthode peut s'appliquer à une panoplie de discours.

Les trois chroniqueurs sélectionnés se retrouvent parmi les meilleures plumes du Québec. À la radio, critiquant le recueil de chroniques *Sans ménagement* de Josée Blanchette, René Homier-Roy tient ces propos sur l'auteure : «Elle a une écriture très personnelle, mais très chatoyante aussi, très juste, très belle, très imagée, très colorée, pas

flyée quoi qu'elle n'est pas à l'épreuve de ça. » (Homier-Roy, 2013) L'animateur livre aussi ses préférences: « Parmi les très bons ici, bien sûr Foglia, qui est unique en son genre, il a un talent qui le met littéralement à part des autres et il y a aussi Josée Blanchette [...] Josée Blanchette et Pierre Foglia, sont les mémorialistes de notre temps. » (Homier-Roy, 2013) À noter que Blanchette et Foglia⁴³ sont tous deux lauréats du prix Jules-Fournier.⁴⁴ Plusieurs articles ont été publiés sur Foglia.⁴⁵ Souvent cité en référence, il est le sujet de plusieurs analyses et même d'un livre.⁴⁶ Quant à Dany Laferrière, (intronisé à *L'Académie française* en mai 2015), j'ai toujours apprécié ses romans et les textes qu'il a signés pendant cinq ans à *La Presse*. Comme il porte les chapeaux de chroniqueur et de romancier, il me semblait à propos d'analyser les chroniques d'un écrivain de carrière.⁴⁷ Au point suivant, je tenterai de dégager le ou les traits prédominants ressortant de l'analyse des chroniques, et ce, pour chaque auteur, puis j'évaluerai ces caractéristiques en les confrontant à la typologie de l'essai.

⁴³ Après 38 ans comme chroniqueur à *La Presse*, Pierre Foglia a annoncé sa retraite dans sa chronique du samedi 28 février 2015, ajoutant qu'il continuerait de participer sporadiquement à des articles littéraires dans ce journal.

⁴⁴ Le prix *Jules-Fournier* est une distinction décernée à un journaliste de la presse écrite québécoise en reconnaissance de la qualité de la langue de ses écrits journalistiques. Blanchette (1999) et Foglia (2013).

⁴⁵ Dans *Images du récit*, Philippe Sohet affirme que : « Dans le domaine du journalisme, comme ailleurs, il est de pratiques et des personnes dont l'impact sur l'imaginaire de leur collectivité est tel qu'elles constituent en soi une véritable institution. Dans le panorama médiatique québécois, Pierre Foglia occupe sans conteste pareille position. » (Sohet, 2007, p. 223) Louis Cornellier va plus loin : « Le chroniqueur Pierre Foglia incarne, au Québec et probablement dans le monde, la quintessence de cette approche. D'un genre littéraire, il a fait un art littéraire de haut vol. » (Cornellier, 2011, p. 1)

⁴⁶ En septembre 2015, Marc-François Bernier publie *Foglia, l'Insolent*. Il propose dans cet essai biographique, une synthèse de l'œuvre de Foglia et de l'homme qu'il est, révélant *le portrait d'un être complexe aux identités plurielles*.

⁴⁷ Sous le Haut patronage de l'Académie française, un colloque international est consacré à Dany Laferrière. Pour la première fois, de nombreux spécialistes se penchent sur les poétiques de ce nouvel académicien dont l'œuvre littéraire est l'une des plus importantes au début de notre XXI^e siècle. Du 16 au 17 octobre 2015 à l'Université Paris-Sorbonne.

3.1 ANALYSE DES CHRONIQUES

3.1.1 Chroniques de Josée Blanchette

Les chroniques de Josée Blanchette paraissent depuis plus de vingt ans à la dernière page du *Cahier B* du journal *Le Devoir* chaque vendredi sous la rubrique *Zeitgeist* (déjà nommée *Plaisirs* et *C'est la vie*). Voici, à partir de la typologie de l'essai, l'analyse de trois chroniques sélectionnées selon la méthodologie.

Confidences sur l'oreiller *La glaneuse de sommeils* (2 février 2007)

« À quelle heure tu viens te coucher demain matin? m'écrit Eva Van Den Bulcke. »

Cette première phrase, plutôt accrocheuse, est suivie d'une *explication* et d'un *commentaire* intime⁴⁸ dans un langage affectif, usuel chez la chroniqueuse qui se projette beaucoup dans ses propos écrits au *je*, elle se limite à ce qu'elle a vu, lu, vécu, etc., car tout émane de son expérience personnelle. À certains moments, le discours semblant s'écrire au fil de la pensée, Blanchette utilise différents tons et procédés stylistiques, trempant même parfois sa plume dans l'encre poétique. Elle emploie une isotopie du thème principal et multiplie les citations. La journaliste emprunte au genre *reportage* lorsqu'elle se rend à l'exposition de la photographie qu'elle *interviewe* et elle verse dans la *critique* lorsqu'elle traite de culture.

La roucoule *Ode aux chansons sentimentales* (20 avril 2007)

Le titre, *La roucoule* (emprunté à une chanson) donne le *ton* et le sous-titre, *Ode aux chansons sentimentales* annonce le sujet. Blanchette utilise les jeux de mots pour étayer et

⁴⁸ La chroniqueuse se révèle en parlant de l'invitation : « Si elle ne venait pas d'une jeune photographe qui a déjà fait un court séjour de nature professionnelle dans mon plumard, j'aurais pu facilement prendre mes fantasmes en dormance pour des réalités. » Parler de ses fantasmes relève d'un aspect très intime de la vie...

faire *résonner* son texte en multipliant les tropes. Dans ce contexte très *français*, l'argot occupe une place de choix. Blanchette écrit au *je* des propos égotiques, mais non narcissiques. Encore une fois, la chroniqueuse *joue* avec le thème principal qui se reflète dans le vocabulaire. Des fragments de chansons composent la majorité du texte principal et deux extraits se retrouvent en exergue.

Le legs du fond de tiroir *Lettre au papa de mon B.* (15 juin 2007)

D'emblée, le titre annonce la forme épistolaire et le sujet est, cette fois, en lien avec l'actualité, la Fête des pères ayant lieu deux jours plus tard. Quoi de plus intime qu'une lettre autoréflexive, au ton pathétique qui, de surcroît, traite de ses dernières volontés? En plus de deux citations, les *Zestes*⁴⁹ proposent des sujets sur la mort et sur le père.

Caractéristiques dominantes du style des chroniques

Josée Blanchette utilise souvent le langage affectif et une grande variation de tons dont celui de la conversation; elle verse aussi parfois dans l'introspection. L'auteure emploie le *je* de façon explicite donnant cours à une large projection de soi empreinte d'autoréflexivité. Une totale subjectivité règne dans ses états d'âme et ses nombreux coups de cœur. Blanchette propose des fragments, des *Zestes*, soit diverses propositions en complément au thème principal, tout en invitant le lecteur à se rendre sur son blogue. Comme ses propos y sont encore plus personnels et, considérant que le lien de *Joblog*

⁴⁹ Les *Zestes* sont des sous-divisions respectant le thème et variant de quelques lignes à quelques paragraphes. Selon le cas, elles sont titrées: *Vu, Acheté, Noté, Aimé*, etc.

conduit à des informations supplémentaires, pourrait-on de le comparer à un *allongail*⁵⁰ *virtuel*? La chroniqueuse *raconte, rapporte, décrit et commente ses expériences personnelles*. Les textes sont teintés de touches poétiques et comportent moult tropes et anecdotes. Au final, c'est la dimension syncrétique qui ressort de façon prépondérante des chroniques de Josée Blanchette avec ses emprunts à différents genres, tant du domaine journalistique que littéraire.

3.1.2 Chroniques de Dany Laferrière

Les chroniques de Dany Laferrière soumises à cette analyse reposent, de façon fortuite, sur deux thématiques principales : l'histoire et la littérature.

Un esclave dans le placard (11 février 2007)

La première partie s'intitule *Notre histoire*. D'entrée de jeu, Laferrière prévient le lecteur.⁵¹ Dès la deuxième phrase, il annonce le sujet avec une intention didactique avouée : « Mais il faut bien que les jeunes l'apprennent, d'une manière ou d'une autre : il y a eu des esclaves au Québec. » L'auteur se lance dans ce pan de l'histoire du Québec, qu'il truffe de : *commentaires, réflexions, critiques, propos rapportés*, etc. Par ailleurs, il utilise plusieurs analogies et métaphores. Dans la seconde partie *Discrimination positive*, l'écrivain s'attarde à *analyser* cette expression en toute subjectivité. Dans cette chronique,

⁵⁰ Montaigne nomme « allongails » ses nombreux ajouts, suppressions et corrections, présents aussi bien dans les marges que dans le corps du texte, mais ce sont surtout les développements – rédigés entre l'été 1588 et le 13 septembre 1592 (date de sa mort) – qui envahissent littéralement l'espace libre des feuillets, démontrant ainsi la façon dont Montaigne travaillait à ses *Essais*.

⁵¹ « Je ne veux pas jeter de l'huile sur le feu, et ce n'est surtout pas le moment. » (En référence à l'actualité : la controverse sur les accommodements raisonnables). Cette introduction n'est pas sans rappeler, à bien moindre échelle cependant, l'*Avis au lecteur* de Montaigne.

usant du *je* ou du *nous* selon le sujet, l'écrivain pose plusieurs questions auxquelles il s'empresse de répondre pour justifier sa position comme s'il conversait avec le lecteur.

Driss Chraïbi, l'aigle royal du Maroc (22 avril 2007)

Cette chronique commence par une anecdote de voyage. À l'aéroport de Casablanca, Laferrière apprend la mort de l'écrivain marocain Driss Chraïbi, prétexte pour *commenter* son œuvre, donnant à son discours une saveur de *critique* littéraire. Puis, il révèle un fait personnel : « À Agadir, je fêtai mon anniversaire chez un riche marchand. »⁵² La seconde partie est consacrée à *La fête du livre*, qui a lieu au Québec, le lendemain. Changement de continent, mais le lien demeure la littérature. Laferrière, évoquant *sa relation très physique avec le livre*, en profite pour déployer une isotopie des sens. À quelques reprises, Laferrière apostrophe le lecteur par une question en y répondant aussitôt... Encore une fois, une écriture poétique, utilisant plusieurs procédés littéraires.

Le sillage lumineux de Jacques Roumain (17 juin 2007)

Laferrière dresse ici le parcours de l'écrivain haïtien Roumain. Il *commente* l'aspect politique, *analyse* les faits historiques et utilise plusieurs *citations*. Le dernier segment est consacré à une *lettre* reçue d'une lectrice ayant écrit un livre et dont Laferrière formule une brève *critique*. Il termine son papier en ajoutant, comme pour une lettre, un post-scriptum adressé à ses lecteurs.⁵³

⁵² À noter que si la chronique débute au temps présent, il emploie à quelques reprises le passé simple, révélateur d'un texte à saveur littéraire. L'alternance des deux temporalités dynamise le récit.

⁵³ « J'en profite pour vous souhaiter un bon été. On se revoit à la rentrée... »

Caractéristiques dominantes des chroniques

Si la littérature occupe une grande place dans ces chroniques, on y retrouve aussi plusieurs données historiques, des éléments biographiques ainsi que des descriptions de lieux et d'atmosphères, souvent à la façon d'un *reporter*. Le chroniqueur formule plusieurs *commentaires* et *critiques*, propose l'extrait d'une *lettre*, use de *citations*. Il utilise un niveau de langue soutenu, souvent poétique et émaillé de très nombreux tropes, avec un ton se voulant le plus souvent sérieux, mais assaisonné de pointes d'humour. Si le style est littéraire, Laferrière s'avère, d'abord et avant tout, un délicieux *raconteur*.

3.1.3 Chroniques de Pierre Foglia

Avec 4 300 chroniques publiées dans *La Presse* de 1978 à 2015⁵⁴, Pierre Foglia est reconnu comme LE chroniqueur du Québec. Au cours de l'analyse de cet échantillonnage, je tenterai de dégager une ou deux tangentes émanant de ses textes.

La bonté (8 février 2007)

Cette chronique se présente sous forme de *reportage*. Foglia *rapporte* quelques bribes de *dialogues* qu'il *commente* à l'occasion. Une visite à un centre de pédiatrie sociale du Dr Julien l'amène à aborder un sujet grave, qu'il tente de dédramatiser avec quelques touches d'humour. Il *raconte* son histoire de manière *anecdotique*, comme à un proche, avec des *descriptions* imagées, des *mises en scène* filmiques, des observations et des *propos autoréflexifs*. Utilisant un registre familier parfois vulgaire, l'auteur adopte le *ton de la*

⁵⁴ Chiffres tirés de *Foglia, l'Insolent* de Marc-François Bernier publié chez Édito en 2015

conversation, sauf à un moment où, sous forme de soliloque, il sermonne le Dr Julien puis s'emporte.⁵⁵ Foglia vacille entre divers sentiments, ce qui amène souvent un débordement de ton. Si, à un moment, il se laisse attendrir, il rebondit avec sarcasme.⁵⁶ Le chroniqueur interpelle le lecteur avec un *tu* personnel ou indéfini. Si ses sentences arborent souvent un sourire en coin, l'autodérision vient vite désamorcer ses petites bombes narcissiques!

C'est pas pour me vanter (24 avril 2007)

Le titre constitue aussi la première phrase et reviendra, tel un leitmotiv, à quelques reprises dans la chronique, divisée en cinq parties qui s'enchaînent d'une *anecdote* à l'autre comme *au fil d'une conversation*. Chacune se termine sur une chute humoristique, passant du clin d'œil à l'ironie, de l'exagération à la moquerie. Les tropes abondent dans ce texte, plus particulièrement l'énumération et la répétition.⁵⁷ Parmi les procédés utilisés, un *dialogue* fictionnalisé avec ses lecteurs en référant parfois à des textes antérieurs.⁵⁸ Il *rapporte* aussi des paroles au cours de ses anecdotes. Dans ce texte, reviennent les sujets de prédilection de Foglia: le vélo, la littérature et des personnages récurrents comme *sa fiancée* (la *continuité de l'univers* dirait Audet). Tout comme la subjectivité, le *je* est omniprésent.

Le savoir-faire (14 juin 2007)

Cette fois, Foglia *critique* la position de certains sur la réforme de l'éducation tout en livrant un *compte-rendu* sur l'état de la situation, il *rapporte* une information publiée par

⁵⁵ « T'es un saint, tabarnak. Peuvent bien te baiser les pieds. » Puis : « Te rends-tu compte que TU FAIS LEUR PUTAIN DE JOB! » l'utilisation des lettres majuscules traduisent ici sa colère.

⁵⁶ « Des fois, [...] tu l'embrasserais, mais je ne l'ai pas fait, il avait plein de bobos. »

⁵⁷ « Arôme de quoi? Arôme d'arôme, mon vieux. Odeur d'odeur. Effluve d'effluve. Parfum de parfum. »

⁵⁸ « J'ai écrit récemment deux chroniques pour dénoncer le placement de produits et que m'avez-vous dit? »

une consœur, *informe* le lecteur sur certains détails, les gratifiant au passage de *réflexions*, d'*observations* et d'*opinions* pour finalement en arriver à un jugement de valeur sur l'éducation. Puis, Foglia s'adresse directement à son lecteur, en utilisant le langage familier oralisé, renforçant ainsi l'impression du *ton conversationnel*. Le texte est aussi bien parsemé de mots populaires et vulgaires que de termes du niveau soutenu.

Caractéristiques dominantes des chroniques

Si Foglia utilise différents genres comme le *reportage* ou la *critique*, la domination du *je*, l'oralité et l'omniprésence des dialogues confèrent à son écriture une familiarité unique en son genre dont la caractéristique la plus apparente est sans contredit son style singulier, son ton, soit LE ton *fogliesque*.⁵⁹

3.2 RÉSULTATS D'ANALYSE

3.2.1 Analyse des chroniques à partir de la typologie de l'essai

Les résultats de l'analyse des chroniques à partir de la typologie de l'essai révèlent que les trois chroniqueurs adoptent différentes postures et registres, que leurs textes, truffés de nombreux effets stylistiques, revêtent une forme libre, variable et parfois méditative. L'hybridité règne, car les auteurs empruntent différents genres tant du domaine journalistique (critique, interview, commentaire, potin, reportage) que littéraire (lettre,

⁵⁹ À la suite de l'annonce de sa retraite, Marie-Claude Ducas du *Journal de Montréal* a rendu hommage au célèbre chroniqueur : « La partie la plus visible, celle qui attirait davantage l'attention, c'était son style très personnel, sa façon d'employer le *je*, sa façon d'émailler ses textes d'expressions bien à lui. [...] Il a développé une voix très personnelle, et il est arrivé à l'imposer. Il a développé un public qui y adhérerait. Et "adhérer", ici, ne veut pas forcément dire toujours être d'accord... Mais il arrivait à nous faire partager les événements, et l'actualité, à travers son regard à lui. Il interpellait directement ses lecteurs, et interagissait avec eux ». (Ducas, 2015)

dialogue, citation). L'expérience personnelle effleurant au passage l'autobiographie voire l'autofiction, l'omniprésence du *je* dans cette *écriture du soi* semble à la source de leurs textes ou du moins le laisse deviner. Avec une approche toujours subjective, chacun donne libre cours à ses états d'âme et a recours à des scènes *fictionnalisées* pour illustrer ses propos. En résumé, les chroniques remplissent neuf caractéristiques sur dix de la typologie de l'essai. Seul l'aspect spatio-temporel (périodicité fixe, même emplacement, même page, espace limité) s'avère discordant.

3.2.2 Mise en résonance des deux typologies

À partir des typologies de l'essai et de la chronique *libre* (voir le tableau ci-après), il est possible de relever encore une fois ici plusieurs similitudes entre les deux *genres*, car ils présentent plusieurs points en commun soit : une forme libre, hybride et variable, des propos fondés sur la subjectivité, une écriture qui s'élabore au fil de la plume, l'utilisation de plusieurs procédés stylistiques et différents genres (littéraires et journalistiques), l'omniprésence de la poésie, une variété de sujets, l'utilisation du *je* non-métaphorique et enfin, la pluralité de tons et de registres. Par contre, deux aspects distinguent l'essai de la chronique *libre*. Il s'agit, premièrement, de l'ascendant même de l'auteur. Si la personnalité et le style semblent jouer un rôle fondamental pour la chronique, cela ne semble pas affecter l'essai, du moins selon les données recueillies.⁶⁰ Deuxièmement, si l'essai ne

⁶⁰ La seule *description* de l'essayiste trouvée est celle de Mathieu-Robert Sauvé : « Il y a un portrait type de l'essayiste québécois : c'est un homme; il a les cheveux blancs; il enseigne les lettres à l'université le plus souvent l'UQAM ou l'Université de Montréal et il publie ses livres chez Boréal. » (Sauvé, 2003) Plus sérieusement, André Belleau certifie que l'écriture essayistique commande une expérience certaine : « La formation d'un essayiste exige beaucoup plus de temps que celle d'un poète ou d'un romancier. Je le dis sans ironie. A dix-huit ans, on peut être Rimbaud, on ne peut pas être un essayiste. » (Belleau, 1983, p. 10) S'il existe si peu de documentation concernant l'essayiste, c'est peut-être comme

souffre d'aucune limite de temps et d'espace, la chronique libre elle, doit se conformer à une périodicité fixe et à une aire délimitée, tout en respectant une date de tombée. Donc, à la lumière de cette confrontation des typologies, j'en conclus que l'essai et la chronique *libre* partagent une majorité de points communs, à l'exception notable des enjeux relatifs à la notoriété de l'auteur et des contraintes professionnelles qui déterminent la publication.

3.2.3 Tableau comparatif des typologies

Typologie de l'essai	Typologie de la chronique libre
L'essayiste n'enseigne point. Il adopte différentes postures.	La qualité d'une chronique dépend de la personnalité, de la profondeur et du talent du journaliste. Le style, c'est le chroniqueur. Présence forte d'un auteur.
Le texte possède des formes très variables.	Une grande latitude dans le traitement du sujet, prises de position et avis très personnels.
Son écriture s'élabore au fil de la pensée, à bâtons rompus. Antidogmatique, fondée sur la subjectivité.	Le texte reflète l'opinion de l'auteur, c'est <i>sa</i> lecture, <i>sa</i> façon de raconter ses humeurs au fil de la plume, au fil du récit.
Le texte accueille en lui d'autres genres : dialogues, lettres, critiques, commentaires, etc. Hybridité. Entre prose et poésie. Plusieurs tropes et citations.	Le texte-amalgame combine : reportage, entrevue, analyse, critique, information, lettre, nouvelle, témoignage, dialogue, poésie, etc.
L'essayiste décrit, raconte, témoigne, commente, etc. Histoires, scènes <i>fictionnalisées</i> , anecdotes, conversations, etc.	Le journaliste raconte, interprète, rapporte, explique, commente, etc. Ajoute : anecdotes, scènes <i>fictionnalisées</i> , conversations, etc.
Une grande variété de sujets. Fragmentaire, évite la totalité, son raisonnement se voulant non-systématique et inachevé.	Le thème varie d'une chronique à l'autre, au gré de l'actualité ou non. Possibilité de plusieurs sujets dans un même texte.
Le texte exploite un <i>je</i> non-métaphorique. Autoréflexivité.	Le texte est écrit à la première personne. Utilisation du <i>je</i> non-métaphorique.
Une pluralité de tons et de registres : humour, satire, polémique.	Une pluralité de registres et de tons règne: polémique, humour, satire, ironie, etc.
L'essayiste donne libre cours à ses états d'âme du moment.	Une variété des attitudes : coups de griffes, envoie des fleurs, etc.
L'essayiste n'a aucune limite de temps ou d'espace.	La périodicité est fixe, même emplacement, même page, espace limité. Heure de tombée.

l'explique Ricard : « Qu'il n'existe pas de véritable tradition essayistique, un autre fait tout simple le confirme : l'absence – ou l'extrême rareté – des "purs essayistes", dans le passé comme aujourd'hui. » (Ricard, 2007, p. 77)

La comparaison entre les deux typologies semble arriver aux mêmes résultats que l'étude des chroniques à partir de la typologie de l'essai ou encore une fois, la seule discordance à part l'espace de publication, s'avère la personnalité du chroniqueur. Ainsi, le Conseil de Presse du Québec reconnaît l'importance de la notoriété des chroniqueurs : « Ces genres accordent en général une grande place à la personnalité de leurs auteurs. C'est leur lecture personnelle de l'actualité, des réalités et des questions qu'ils choisissent de traiter qui est surtout mise en perspective. » (CPQ, 2003) La notoriété, mais encore plus, selon moi, le style du chroniqueur, jouerait un rôle primordial dans la détermination du genre de texte.

Par ailleurs, par sa vocation même, la chronique se voit imposer une contrainte d'espace, l'incidence du support matériel intervenant forcément sur la nature du texte. Un essai porte habituellement sur un seul sujet, à moins qu'il ne rassemble divers textes tel que le recueil de chroniques, considéré alors comme un essai, car, selon René Audet, c'est *par la valorisation qu'apporte la publication en livre* que la chronique peut accéder à l'essayistique: « [...] la mise en recueil sanctionne généralement la littérarité des chroniques, de même que leur publication dans une collection comme *Papiers collés* reconnaît leur appartenance au genre de l'essai ». (Audet, 2004, p.59) D'autres, comme Marie Gil, démontre que non seulement le recueil de chroniques, mais aussi la chronique unique relèvent de l'essayistique:

La réunion des chroniques en recueil est pensée par Proust dès 1909. [...] Le contenu est *un peu disparate* [...] et l'unité de l'ensemble ne peut résider dans le fait que les articles appartiennent à la même période. Il ne s'agit pas non plus d'un recueil de chroniques fondé sur l'unité de la source. L'unité réside dans le genre qui émerge de la réunion de ces articles appartenant à des chroniques diverses : l'essai. [...] Le principe des *mélanges* convertit cette écriture de chroniqueur en écriture de l'essai. [...] La mise en recueil est déplacement vers l'essai. [...] Indépendamment du recueil, la phénoménologie poussait déjà les articles isolés du côté de l'essai. (Gil, 2010, p.26-27)

Par contre, pour Laurent Mailhot, le support importerait peu : « Une des conséquences de l'implantation de l'essai dans l'institution littéraire est l'omniprésence d'un de ses avatars, la chronique, dans la grande presse puis dans les recueils. » (Mailhot, 2005, p.54). Quant à Michel Lemaire, il considère *légitime l'appartenance des chroniques à l'essayistique* et il rappelle qu'une œuvre *est d'abord le sang d'un homme, son auteur* : « Cette implication se manifeste dans le texte de Brault par la présence d'un *je* qui est beaucoup plus qu'une simple figure de style. Car ce *je* n'est pas uniquement *textuel* : au-delà de cette présence dans son texte de celui qui vit l'écriture, il rassemble en effet toute la personnalité de l'auteur. » (Lemaire, 1987, p. 225)

Je crois qu'en général, la chronique *libre* peut s'avérer un avatar de l'essai. Cependant, selon l'analyse des chroniques et compte tenu de la quintessence de leur plume, j'estime que dans le cas des Blanchette, Foglia et Laferrière, la chronique *libre* peut être considérée comme un *véritable* essai.

PARTIE II

CRÉATION

Afin de bien distinguer la chronique spécialisée de la chronique libre, je propose, en premier lieu, deux exemples de textes consacrés au domaine littéraire, suivront des chroniques libres rédigées tout au long de cette recherche, au gré de mes humeurs ou encore de l'air du temps. Pour terminer ce projet, j'ai trempé ma plume dans l'encre essayistique...

1. CHRONIQUES SPÉCIALISÉES

1.1 KIM THUY, L'EXTRAORDINAIRE DANS LE REGARD

Une des auteures les plus médiatiques du Québec, Kim Thúy, présente ce printemps son plus récent roman intitulé *Vi*, le dernier tome d'une trilogie amorcée en 2009 avec *Ru*. Dès l'incipit de ce premier cru, l'on goûte la raison de son immense succès, car tout au long de son récit, Kim Thúy sollicite nos sens, tous. Elle arrive à toucher le lecteur avec des émotions qui s'avancent sur la pointe des pieds. On voit s'épanouir la fleur de lotus, on hume la coriandre, on sent la chaleur du bol de riz fumant au creux de la main, on goûte la mangue, mais on entend aussi le cri des âmes...

Ru a remporté de nombreuses récompenses en 2010 dont le *Prix du Gouverneur Général* et ceux des Salon du livre de Montréal et de Paris ainsi que le *Grand Prix RTL-Lire* en France. Une auteure était née... Pourtant, cette hyperactive a longtemps cherché sa

véritable voie en ne travaillant, chaque fois, que cinq ans, dans un même domaine qu'il s'agisse du droit, de la traduction, de la linguistique ou de la restauration. Après plus de huit ans passés devant son écran, il semble que cette fois, Kim Thúy ait perdu la notion du temps. La romancière raconte de quelle façon elle a plongé dans le monde de l'écriture :

«À ma première visite chez les parents de mon mari, à Roberval, avant même de saluer son fils, mon beau-père, Ghislain Harvey, m'a embrassée tout en me souhaitant la bienvenue. Cela m'a à la fois étonnée et touchée. Nous avons développé une grande complicité. Comme il trouvait mon histoire fascinante, il m'a encouragée à l'écrire. Je l'ai fait pour mes fils, sans jamais penser la publier. J'aurais voulu qu'il écrive la sienne, aussi pour mes garçons. Pour l'encourager, je lui ai acheté le livre *Écrivez vos mémoires...* Comme il est mort subitement, je n'ai jamais pu lui donner. C'est mon plus grand regret... »

Dès le début de sa conception, il était prévu que *Ru* constituerait le premier d'une série de trois livres. Cependant, l'écriture du second tome, *Mãn*, a été brusquement interrompue. «Soudain, j'ai eu une idée superbe! Un vrai coup de foudre! J'ai mis de côté la suite de *Ru* pour me consacrer à l'écriture de ce livre, au grand dam de mon éditeur. Quand ça sort, c'est plus fort que moi, je suis comme un geyser, un volcan, les idées coulent à flot, mes doigts ne sont pas assez rapides... Moi, les dates de tombée, être publiée ou non, vendre ou pas, aucun intérêt. Ce qui compte, c'est le plaisir d'écrire tout ce que j'ai envie de dire. Ma récompense, je l'ai déjà eue! La rédaction du livre *À Toi* a été orgasmique!» Paru en 2011, ce recueil de correspondance *À Toi* résulte d'un coup de foudre à la fois littéraire et amical entre la québécoise et l'écrivain franco-suisse Pascal Janovjak. Par la suite, au grand soulagement de sa maison d'édition *Libre expression*, Kim

Thúy profite des longues heures passées dans les avions et les chambres d'hôtel pour la promotion de *Ru* pour en écrire la suite. Enfin, pour le plaisir des lecteurs, *Mãn* sort en librairie en 2013.

Et voilà qu'avec le printemps s'annonce le dernier tome de cette trilogie autobiographique: *Vi*. Il s'agit du prénom de l'héroïne de ce roman qui signifie *immensément petit*. Cette contradiction reflète bien, encore une fois, le dilemme que vivent les personnages de la trilogie qui oscillent entre le respect des valeurs traditionnelles vietnamiennes et la liberté qu'offrent les mœurs québécoises. Voici de quelle façon l'auteure présente son personnage principal à la page 30: «Mon prénom, Bào Vi, illustre l'intention de mes parents de *protéger la plus petite*. Si l'on traduit littéralement, je suis *précieuse minuscule microscopique*. Comme dans la plupart des cas au Vietnam, je n'ai pas su être à l'image de mon nom. Souvent, les filles qui s'appellent *Blanche* ou *Neige* ont le teint très foncé, et les garçons nommés *Puissance* ou *Fort* craignent les grandes épreuves. Quant à moi, je grandissais sans cesse, dépassant de loin la moyenne et, du même élan, me projetant en dehors des normes.» Dans *Vi* comme dans toute l'œuvre de Kim Thúy, l'exil est omniprésent...

Le plus important pour l'auteure, c'est d'arriver à créer l'équilibre entre le style et l'histoire. «Il ne faut pas que les mots fassent ombre au récit et vice versa. Quand j'arrive à marcher sur ce fil ténu sans tomber, j'atteins un grand moment de félicité.» La vietnamienne d'origine s'étonne: «Je n'ai jamais compris l'expression du verre à moitié vide et à moitié plein.» Pour elle, le verre semble toujours déborder! Kim Thúy ne voit que

le merveilleux de la vie, que l'extraordinaire chez les autres. Si elle est devant vous, elle y est toute entière. «Comme mes lecteurs ont consacré des heures à me lire, c'est la moindre des choses de prendre tout le temps nécessaire pour les écouter.» Pas étonnant que les files s'allongent devant son stand lors de séances de dédicaces. «J'ai hérité du gène du bonheur de mon père. Que ce soit comme ministre ou livreur, je l'ai toujours vu arborer le même sourire. Qu'importe son emploi, pour lui, c'est toujours le plus beau métier du monde! »

À savoir si, après avoir été couturière, avocate, restauratrice, elle vit encore, comme auteure, même après quatre publications, le syndrome de l'imposteur : «Je suis l'imposture avec un grand I!» lance-t-elle dans un long rire. «Il y a quelqu'un en haut qui s'est mêlé dans ses cartes. Je pratique des métiers sans jamais y avoir été préparée. Et cela me donne toujours l'occasion de rencontrer des personnes extraordinaires.» Et des personnes, elle en croisé des centaines depuis les sept dernières années puisque pour la promotion de ses livres, elle a voyagé du Danemark à la Chine, de l'Écosse à la Nouvelle-Zélande, de l'Inde à la Colombie et bien entendu, à travers le Canada, en tout elle a visité 22 pays. Rien de surprenant quand on sait que ses livres sont traduits dans 25 langues! Après quelques 500 000 exemplaires vendus à travers la planète, son roman *Vi* sortira bientôt en France et dès l'automne en Suède ainsi qu'en Allemagne début 2017...

VI, Libre expression, 144 p.

1.2 ALBERT MILLAIRE : QUEL PERSONNAGE!

D'Iberville? Lui-même, en personne! Se retrouver devant un personnage ayant habité l'imaginaire de notre enfance procure une impression onirique. Toujours le même port altier, dans toute la noblesse du terme, et aucun cheveu blanc ne venant trahir ses 80 printemps... Albert Millaire nous propose cette fois de remonter les *rivières théâtrales* de sa vie en... remontant sur les planches avec son spectacle solo *Mes Amours de personnages!* Eh oui, à l'instar de Fabrice Luchini qui revisite les grands auteurs, Millaire redonne vie aux nombreux personnages qu'il a eu l'occasion d'incarner pendant sa longue carrière. Ainsi, il joue la comédie ou la tragédie, improvise, livre quelques anecdotes, récite des poèmes, soliloque et raconte... Seul sur scène pendant 90 minutes, avec quelques notes et un verre d'eau, l'acteur s'anime grâce aux mots de Corneille, Molière, Jean de Lafontaine, Shakespeare, Racine en passant par beaucoup d'autres dramaturges, particulièrement du 17^{ème} siècle.

Si vous n'avez pas encore eu l'occasion d'assister à son spectacle *Mes Amours de personnages*, vous pouvez toujours, histoire de patienter, vous plonger dans son récit du même titre, qui se veut un résumé complet de sa carrière d'acteur. Ce livre contient moult photos, une mine d'informations, d'anecdotes et de moments marquants de l'histoire du Québec que, selon son âge, l'on trouve plaisir à se remémorer ou à découvrir...

Voici comment Millaire décrit sa déterminante *rencontre* avec le théâtre : «J'avais huit ans quand, pour la première fois, je fus exposé au merveilleux phénomène du théâtre. Les très catholiques enseignants de mon école autorisèrent les élèves à assister à une pièce

dont ils approuvaient le titre et le sujet: *Le secret de la confession*. Ce fut la première pièce de théâtre que je vis. Debout dans notre salle de récréation, mes confrères étudiants et moi avons assisté à la mise à mort d'un courageux prêtre qui refusait de dévoiler ce qu'il avait entendu en confession. »

Tout jeune, le petit Albert adorait monter des *séances*. Puis, tant au collège qu'au Conservatoire, Millaire décrochait déjà les premiers rôles. Il avoue, candide: «Je n'ai jamais pensé à un autre métier que celui de comédien.» En plus de six décennies, il s'est glissé dans la peau de tant de personnages: Sir Wilfrid Laurier, Tartuffe, le détective Edgar Allen, Louis Riel, Iago, sans oublier Monsieur L'Acteur et sa célèbre bicyclette ou le succulent chef Pierre Lapierre des *Contes d'Avonlea*...

Si ses différents rôles servent de prétexte pour raconter son parcours professionnel, sa vie personnelle est très peu évoquée dans *Mes Amours de personnages* sauf si cela influe sur son art. En fait, c'est tout un pan de l'histoire du Québec que l'on découvre page après page. La vie artistique du Montréal des années tranquilles – et moins tranquilles – l'impact de la télévision, l'Expo 67, les théâtres d'été et quoi encore! Il raconte par exemple, qu'à une époque, passée une certaine heure, les restaurants ne pouvant servir d'alcool sans que les clients ne commandent un repas, on retrouvait sur les tables des sandwiches... en plastique!

Parfaitement bilingue, le comédien adore jouer Molière ou Shakespeare tant en anglais qu'en français. Pour lui, l'immense différence entre les deux langues se fait surtout sentir lorsqu'il éprouve un trou de mémoire. En français, il exécute une pirouette verbale ou

deux pour rendre la même idée, ce pourquoi, dans le milieu, on le surnomme *Monsieur Synonyme*. «Le principe, c'est de continuer.» Par contre, il l'avoue: «En anglais, un trou de mémoire devient effrayant, voire paniquant... Alors que je jouais le Player King dans *Hamlet*, j'ai eu un trou... Tu as juste le goût de rentrer chez toi et de ne plus jamais en ressortir!» Heureusement, sa mémoire phénoménale lui fait rarement faux bond.

Malgré toute son expérience, le comédien travaille toujours autant les personnages qu'il doit incarner au théâtre ainsi qu'au petit ou grand écran. Il explique sa façon d'appréhender un rôle: «Il faut aller vers un personnage, pas le ramener à soi-même, mais puiser en soi afin de se mettre à son service...»

Avec un sourire entendu, il décrit le moment qu'il préfère entre tous: «L'instant béni du métier, c'est juste avant d'entrer sur scène. Je me retrouve alors en coulisses, dans le noir, seul comme une femme qui accouche!» Il s'esclaffe...

Avec ses nombreux grands rôles, ses diverses réalisations et toutes les célébrités qu'il a côtoyées au cours de sa carrière, Millaire aurait facilement pu jeter de la poudre aux yeux à ses lecteurs. Nenni. Même que le comédien n'hésite pas à relater, avec une sincère humilité, des anecdotes plutôt embarrassantes surtout... pour lui. Pour ce grand comédien, la vie semble une fascinante pièce de théâtre dans laquelle il ne se lasse de jouer....

À défaut de pouvoir aller bientôt l'applaudir, je vous recommande *Mes Amours de personnages*, aux Éditions de l'Homme.

2. CHRONIQUES LIBRES

2.1 LA LIBERTÉ DE CHOISIR...

Écrire liberté sur le bord d'une plage, c'est déjà avoir la liberté de l'écrire. Même si la mer efface ce mot : la liberté demeure.
Jean-Michel Wyl

Quand ma filleule vient passer des vacances dans la région, je me fais un devoir d'organiser quelques activités avec elle, «juste nous deux»... Mais quoi proposer à une préadolescente comme sortie *cool*... de surcroît, au Saguenay-Lac St-Jean? Elle aime lire, mais, quand elle a passé une heure dans une librairie assise par terre à feuilleter des livres sans savoir lequel choisir... Magasiner? Comme elle habite aux États-Unis, la *Place du Royaume* ne l'impressionne plus depuis belle lurette! Les jeux d'eau? Nous sommes allées l'an dernier... Le petit *Zoo de Falardeau*? Ils sont allés en famille. Le *Fjord en arbres* ou encore la *Via Ferrata* à Cap-Jaseux l'intéresseraient peut-être, mais sa tatie ne veut pas lui faire honte, la forme n'étant pas à son meilleur... un effort est quand même à considérer si c'est la seule activité qui l'allume... Le théâtre? Rien pour son âge ces temps-ci... Même chose pour la musique... *Arthur l'Aventurier* ne l'intéresse plus alors... Et si je lui demandais ce qu'elle aimerait faire...

«Aller cueillir des framboises!» La jeune de 10 ans veut aller aux framboises!!! D'où lui vient cette idée? Même sa mère ne le sait pas... Par un début d'après-midi, sous un ciel incertain, nous dévalons la route sinueuse du rang St-Joseph (Max: 70 Km/h... comment espérer rouler plus vite sur un asphalte si amoiché?) Les panneaux indicateurs nous mènent à bon port... Derrière une jolie maison, une petite cabane où une souriante

dame nous remet des casseaux à remplir. Dans son enthousiasme, ma filleule en prend deux... Pour partager son optimisme, j'en prends une *couple* aussi. «Allez au fond là-bas, dans les dernières rangées, c'est là qu'il y en a le plus... » nous indique la commis avec un sourire complice. De grands yeux et un large rictus coquin, voilà ma filleule ravie! Chacune de notre côté, nous arpentons une allée donnant accès au rang de grands framboisiers. À cette hauteur, c'est moins exigeant que les fraises... Comme nous sommes en début de saison, la plupart des petits fruits ne sont pas encore vraiment mûrs... J'entends à travers les branches une petite voix fredonnant la joie... Le soleil me chauffe le dos, je me laisse tenter par une grosse framboise presque cramoisie, le goût explose dans ma bouche. Moment de bonheur... Nous remplissons chacune notre carton vert. Comme nous n'avons pas encore atteint la pleine satisfaction, et pour en avoir assez pour tout le monde à notre retour, nous remplissons, à nous deux, un troisième casseau. Confiture, tarte, muffins, *pavlova*, mousse, *smoothie*, coulis, il y a tant de délices à concocter avec des framboises! Je me souviens que ma grand-mère maternelle nous préparait toujours sa fameuse charlotte aux framboises... cueillies de sa main dans la cour arrière. (Tiens, le plaisir de récolter des framboises se transmettrait-il par atavisme?) Je pensais que grand-maman avait un don particulier pour réussir un dessert aussi aérien! Pourtant, il est si facile à exécuter! Monter deux blancs d'œufs fermes, ajouter une pincée de sel, 1½ tasse de framboises, une cuillère à thé de sucre et le tour est joué! Miam! Juste à y penser...

Après cette fructueuse cueillette, nous méritons bien un petit rafraîchissement, non? Quoi de mieux qu'une crème glacée... aux framboises? Peut-être. Cap sur La Baie. La route nous offre un décor champêtre vert tendre, des chevaux blonds qui s'embrassent, des

bruns qui trottent, des vaches noires et blanches broutant avec nonchalance, avec un peu d'imagination, on se croirait en Suisse! Ma filleule adore les champs jaunes à l'infini.

- Wow, c'est trop beau tatie!

- Ce sont des fleurs de colza. Avec les graines, on fait de l'huile de canola.

On se retrouve bientôt face à la *Maison O'Gelato et cacao*. Devant le comptoir réfrigéré de 24 saveurs de *gelato* différentes, nous demeurons dubitatives. Quel parfum choisir? Heureusement, on peut harmoniser des saveurs. Chocolat et mangue pour elle, caramel au sel de mer et cassis pour moi. Typiquement italienne, la *gelato* étant constituée que de fruits, de sucre et d'eau avec seulement un pour cent de matière grasse, la récompense, moins culpabilisante, n'en est que plus savoureuse! Miam! Pour déguster notre glace artisanale, nous optons pour un banc face à la baie... derrière une baie vitrée nous protégeant tant bien que mal du souffle d'Éole. Ce vent à décorner les bœufs réjouit les amateurs de *kite surf* qui sillonnent le fjord à une vitesse fulgurante! «Tatie, est-ce que l'eau est froide?» Nous voilà sur la grève... Après avoir mis la main dans une vague agonisante, elle enlève ses chaussures et s'avance dans l'eau jusqu'aux genoux. Brrr!! Je n'y tremperais même pas le petit orteil! Ah, les enfants! L'eau, même glaciale, ne les arrête pas! Après avoir déniché un grand verre de plastique je ne sais où, ma filleule entreprend la construction d'un château de sable. Assise sur une grosse roche, je la regarde s'amuser avec presque rien... du sable et de l'eau... Son œuvre architecturale terminée, elle écrit des mots dans le sable que la vague a bientôt effacés... Puis, elle part à la recherche de trésors: coquillages, roches aux couleurs variées, même le verre poli arrivera à la séduire... Le

verre de plastique lui sert de «coffre aux trésors» moderne pour rapporter ses trouvailles. J'en suis la gardienne, le temps qu'elle escalade les immenses roches consolidant la promenade. La marée monte. Lentement. Sûrement. Le vent continue à nous fouetter le visage avec autant d'intensité. Après son escalade, elle revient vérifier sa *fortune*. Elle regarde l'eau qui atteint maintenant les douves de son château. «Ça monte vite!» La marée s'attaque maintenant à la muraille. Quelques vagues plus tard, les remparts tombent... Elle rigole. La tour s'effondre! Il y avait un château. Il y avait un après-midi... «On reviendra demain en faire un autre!» me crie-t-elle dans le vent assourdissant. Les enfants ont tout le temps devant eux pour construire des châteaux... Elle reprend précieusement son trésor, la jupe lourde d'eau salée, les jambes ensablées, elle affiche le sourire de la liberté... Les vacances, c'est la liberté... À quoi sert de se creuser les méninges pour trouver une activité *cool* ? Il n'y a qu'à offrir aux enfants la liberté de choisir...

2.2 LE VIDÉOPHONE

L'Expo 67 de Montréal célébrera ses 50 ans l'année prochaine. Vous en souvenez-vous ? Non? Moi, si. Cela a même changé ma vie...

Un jour, un jour quand tu viendras... J'avais tellement hâte d'aller à l'Expo! Surtout que l'invitation venait de mon idole, LE chanteur pop de l'époque, Donald Lautrec. Il m'a fallu patienter jusqu'en octobre! Heureusement, mes parents et moi avons eu la chance de passer notre séjour en plein été indien. Même après tant d'années, je conserve toujours mon passeport, car comme l'Expo 67 a changé ma vision, à la fois du monde et du futur, il symbolise encore pour moi ce laissez-passer pour l'avenir...

Pour la fillette du Lac St-Jean que j'étais, *La Ronde* s'est avérée LE VÉRITABLE *Pays des merveilles!* *La Pitoune*, quel manège rafraîchissant! J'aurais voulu y remonter mille fois... Et le *Gyrotron!!!* Dans mon esprit, ce mot rime encore avec *frissons*. Quelle obscurité! Quel vertige... Au début, on a l'impression de voyager dans une fusée. Tout ce que je connaissais alors de cet engin me venait de mon ami Tintin! Soudain, la nacelle plongeait jusqu'au centre de la terre... lave ardente, flammes, fumée intense...comme dans une aventure de Jules Verne! Quel bonheur, enfin, de retrouver à la sortie, l'air pur et la brillance du soleil. Mais le tour dans la Grande roue demeure un souvenir impérissable...

Mon père et moi montons dans le manège étonnamment peu achalandé. Même ma mère avait décliné l'invitation. Le ciel d'un anthracite menaçant freinait-il les ardeurs? Après à peine quelques tours, l'orage éclate! Au passage, mon père crie au préposé d'arrêter le mécanisme pour nous laisser descendre, mais comme la pluie s'intensifie, avant

d'aller se mettre à couvert, l'homme arrête l'engin juste au moment où nous arrivons... tout au faite! Tout en bas, ma mère, à l'abri sous une tente de jeu, nous regarde avec un immense sourire! La douche dure juste assez longtemps pour nous tremper. Vivement l'éclaircie! Le préposé ouvre la barrière avec un rictus plus moqueur que gêné... La chaleur aura vite fait de nous sécher.

Surplomber l'Expo en *minirail* permettait d'embrasser toute cette effervescence, tous ces manèges, tous ces immenses pavillons. Le petit train pénétrait même dans celui des États-Unis où l'on pouvait admirer toute la fierté américaine, de l'immense Marilyn à la capsule *Gemini* carbonisée. À côté de cette boule géodésique gigantesque, les visiteurs ressemblaient à des fourmis bigarrées grouillant partout à la fois ou agglutinées en file, parfois pendant des heures, devant un manège ou un pavillon. Sur cette fameuse *Terre des hommes*, je me sentais comme le Petit Prince voyageant de planète en planète, chaque pavillon me permettant de découvrir un monde nouveau. Cela me donnait l'impression de franchir la barrière du temps et de pénétrer dans le futur. Tout cet environnement incarnait l'avenir, tant par le design des bancs que par le style élancé des réverbères (sans allumeur). Les cabines téléphoniques, avec leurs dômes transparents, avaient l'air de sculptures futuristes.

Au pavillon de la Suisse, j'aurais pu être impressionnée par l'horloge atomique, qui, selon ce que mon père nous avait lu sur l'affiche, était exposée en public pour la toute première fois. Nenni! Car moi, pour la toute première fois, à l'aide d'une fourchette au long manche, j'ai trempé – et surtout perdu – des morceaux de pain dans du fromage fondu! Et

moi qui croyais qu'il n'existait que du fromage jaune orange! De retour à la maison, j'ai bien tenté de reproduire l'expérience avec des bouts de toast dans le pot de *Cheez Whiz*, peine (et pain) perdue... Par ailleurs, je possède encore la matriochka achetée en souvenir au pavillon russe. Imaginez, des poupées de bois toutes différentes et magnifiquement colorées s'imbriquant l'une dans l'autre!

Mais le moment marquant de ma visite, ayant carrément changé mon appréhension du monde, a eu lieu au pavillon du Téléphone. D'abord, le Cinéma 360. Une invention de Monsieur Disney nous offrant un tout nouveau *Monde Merveilleux*. En partant, un endroit inhabituel: une salle circulaire, ceinturée d'écrans concaves. Debout au milieu de ce site avant-gardiste, je me sens à mille années-lumière du Théâtre Diana! La seule image m'étant restée en tête est celle, angoissante et fascinante à la fois, de me trouver en plein centre du carrousel de la Gendarmerie Royale! Les agents de la *Police montée* galopaient à gauche puis à droite, trottaient tantôt devant, tantôt derrière moi. Dans mon souvenir, ces dizaines de chevaux arboraient tous une robe d'un brun éclatant. Aucune comparaison avec le cheval que je montais parfois chez des amis, dont la robe persillée rappelant un vieux roquefort lui valait le nom de... *Moisi*. Après cette expérience étourdissante, les portes du cinéma s'ouvraient sur une immense salle d'exposition remplie de promesses révolutionnaires. La téléphonie de l'avenir nous appelait...

J'y ai appris qu'il existerait bientôt des téléphones, non plus avec un cadran, mais dotés de boutons qui produiraient des sons au toucher, la présentatrice appelait ça «la touche tonne» du moins, cela résonnait comme ça dans mes jeunes oreilles de franco-

phone. Plus loin, l'on pouvait demander à un ordinateur de deviner notre âge... Je n'en croyais pas mes yeux de voir apparaître le chiffre sept à l'écran. Une machine magique ce truc! Dans la Forêt Enchantée, les jeunes pouvaient communiquer avec différents héros de dessins animés comme Blanche-Neige, Donald ou Mickey Mouse grâce à de nombreux récepteurs fixés tout autour d'une longue table. Il suffisait de décrocher, de composer le numéro du personnage de Disney pour entendre sa voix et même lui parler. Cela semblait une occasion unique pour une fille de sept ans... Parler à Pinocchio pour qu'il me raconte des mensonges? Non, merci! En plus, c'était une activité de bébés! Moi qui, la veille, étais devenue une *Grande*! J'avais assisté au spectacle de Nanette et de Tony Roman au Jardin des étoiles...

De tout mon séjour, l'activité m'ayant le plus impressionnée se déroulait dans une salle avec des postes d'écoute, genre d'hybride entre un écran de télévision et un téléphone : le révolutionnaire Vidéophone. Je revois ma mère, souriante, assise devant un écran, patiente, comme toujours. Papa m'invite à m'asseoir à mon tour devant un écran à quelques pieds de distance de maman. En bon père de famille de l'époque, comme pour un nouveau jeu de société, il donnait les instructions.

– Tu vois le numéro au-dessus de l'écran de ta mère? Alors décroche le téléphone à côté de toi et compose-le.

Aussitôt, le téléphone de ma mère sonne. Quand elle décroche, un miracle se produit! Non seulement j'entends sa voix dans le récepteur, mais je l'aperçois à l'écran! Maman était loin de moi, mais je la voyais tout juste là! J'étais abasourdie, enchantée presque euphorique!

- Papa! C’est ça que je veux pour Noël!
- Mais ça n’existe pas encore...
- Mais si, ça existe... Regarde...
- Oui, mais ce n’est pas encore dans les magasins.

Voyant ma déception, ma mère m’encourage :

- Tu peux toujours demander au père Noël...
- Non. Je suis certaine qu’ils vont en avoir au Continental...

Ma mère plus sérieuse :

- Tu sais, ici, c’est comme un laboratoire... C’est juste une expérience, on ne peut pas en avoir à la maison. Du moins, pas tout de suite.

Déçue, je me tourne vers mon père. Pour prolonger cette expérience unique, je lui demande de prendre la place de ma mère. Papa joue le jeu. Il me pose toutes sortes de questions pour étirer le plaisir de cet échange surréaliste. Puis, je lui demande, le plus sérieusement du monde:

- Papa, penses-tu qu’un jour, on pourra en avoir un comme ça à la maison?

Il me répond, le plus sérieusement du monde :

- Un jour, peut-être...

Mon père n’a jamais connu la technologie *Imax* ni l’Internet... Si seulement il voyait la facilité avec laquelle on communique maintenant grâce entre autres à *Skype* ou à *Face Time*! Aujourd’hui, pour une enfant, parler à son père à l’autre bout du monde tout en le voyant à l’écran, quelle banalité! Pour moi, cela relève encore du miracle... À quand le vidéophone pour communiquer avec l’au-delà? Un jour, peut-être... *Un jour, un jour...*

2.3 TERMINUS

Chers amis,

Un bonjour ensoleillé! Je vous prends à témoin pour ma grande première : une chronique voyage! C'est aussi la première fois que je mets les pieds à Atlanta. Jamais deux sans trois? Hélas non, je n'y suis pas venue en première classe! Voilà que je tape à l'ordinateur, dehors, sur une terrasse avec ... attendez... 25 degrés Celsius! Oups, plutôt 83 degrés Fahrenheit. Un petit rosé avec ça? Non, vous avez bien raison! Je n'en ai point besoin pour raconter des histoires... voilà pour la mise en contexte. Petite bourgade baptisée d'abord «Terminus» par une compagnie ferroviaire (devinez pourquoi?) puis «Marthasville», Atlanta adoptera définitivement son nom en 1845. Neuf ans plus tard, pendant la guerre civile, assiégée par les Nordistes, elle est incendiée. Complètement rasée! Des 4000 maisons, seules 400 sont épargnées! Atlanta est reconstruite sur ses cendres en 1887, tel le phœnix qu'elle adoptera d'ailleurs comme symbole. Si, au début du vingtième siècle, elle compte 90,000 habitants, la municipalité dénombre aujourd'hui plus de 400,000 personnes et son aire urbaine, cinq millions. Son agglomération a augmenté de 24 % entre l'an 2000 et 2010. La population d'Atlanta est composée de 54 % de noirs ou afro-américains et de 38 % de blancs. Une ville jeune, dynamique, en expansion constante. Voilà pour la mise en contexte historico-démographique! Avis aux amateurs de plein-air et aux golfeurs, la capitale de la Géorgie propose 54 parcs et 57 terrains de golf! Surnommée la «City of tree», Atlanta compte paradoxalement plusieurs boqueteaux de gratte-ciels. Des plus hideux aux plus miroitants. Les plus fascinants à mon avis sont *The King* et *The Queen*, surnommés ainsi pour leurs toits en forme de couronnes! À quand le château? Ces

nombreuses tours abritent, entre autres, les sièges sociaux d'environ 400 des 500 plus grandes entreprises américaines, parmi ceux-ci: *Ford, CNN, UPS, BellSouth, Delta Airlines* et bien entendu *Coca-Cola*! L'origine de la célèbre boisson demeure cependant nébuleuse... La légende veut qu'un ingénieur pharmacien, le docteur John Pemberton, invente un élixir qu'il affirme être le «remède miracle» contre les plus douloureux maux de tête. Un jour, un client entre en trombe dans sa pharmacie, en quête du fameux médicament en poudre. Sa migraine est si violente qu'il demande au préposé d'y ajouter un peu d'eau gazeuse pour qu'il puisse l'ingurgiter sur le champ. Ce client exigea toujours par la suite, la «version liquide du médicament». L'anecdote s'est ensuite répandue comme une traînée de... poudre! L'histoire ne dit pas si la migraine s'était effectivement envolée, mais le miracle avait eu lieu. La poudre s'était transformée en or... noir. Ainsi, depuis plus d'un siècle, le monde entier peut se rafraîchir grâce à cette «potion magique». Aujourd'hui, le nectar est servi environ 600 millions de fois par jour dans près de 200 pays... J'ai bien appris ma leçon, n'est-ce pas? Eh oui, j'ai visité *World of Coca-Cola*. Bouteilles, publicités anciennes et modernes, d'ici et d'ailleurs, produits dérivés, bref, toute la petite et la grande histoire du produit depuis sa création. Fascinante à regarder opérer, une machine qui lance de longs jets de soda qui viennent remplir des verres situés à quelques dizaines de pieds. Cela défie la loi de la gravité de façon impressionnante! En fin de visite: le *punch*? Dégustation de boissons *cocacolesques* d'à travers le monde! Boissons gazeuses à saveur de gingembre, litchi, tutti-frutti, ananas, etc. En tout, plus de 40 saveurs plus exotiques les unes que les autres. Nous sommes à des milliers de kilomètres du Saguenay Dry! Mais, États-Unis obligeant, le capsulage final? Une boutique où on peut acheter tout objet digne de

ce nom, en rouge et blanc, avec ou sans le symbole mondial. Une file «longue comme ça» à la caisse, vous dis-je, et j'en suis, souvenir oblige... Visons le côté pratique de la bébelle promotionnelle : une boîte à lunch rouge avec un tout petit logo. Je vois des sourires. Je défie quiconque de traverser cette boutique sans se laisser tenter. En passant, la lucrative recette du Coca-Cola est jalousement gardée dans un coffre-fort du dernier étage de la banque *Trust company of Georgia*! Pas très loin de là, sur Pemberton Place, l'*Aquarium de Géorgie*, le plus grand au monde avec plus de 120 000 animaux de 500 espèces aquatiques de la planète. Ouvert en 2005, l'aquarium de 250 millions de dollars a été offert à la ville par le fondateur de *Home Depot*, Bernard Marcus natif d'Atlanta. D'ailleurs le siège social de *Home Depot* s'y trouve toujours.

Ça sent vraiment le Sud dans l'état de l'arachide (et non l'inverse). C'est un enchaînement continu de «belles journées d'été» comme on dit chez nous; on le dit, mais on le vit rarement. Les gens d'ici sont colorés dans tous les sens du mot. Ainsi va le langage multiethnique:« sois-cool-man-donc-pas-pressé-man-no-problema-man-se-habla-espagnol-sympathiques-souriants-yo »! Quand on marche dans la rue, on a l'impression que les klaxons sont exclus du modèle de base des voitures. Idem pour les clignotants cependant... Ce que l'on gagne en silence, on le perd en sécurité. Rien n'est parfait!

Y a-t-il bien longtemps que vous avez vu le long film (3h58) *Autant en emporte le vent* dont la première a eu lieu à Atlanta en 1939? Vous souvenez-vous de l'architecture des maisons? De somptueuses et magnifiques demeures témoignant à leur façon de la riche et insouciantes époque d'avant-guerre. Ce *décor* et la guerre de Sécession (1861-1865) auront

inspiré à Margaret Mitchell son célèbre roman. Quelques musées sont consacrés au fameux film. J'ai visité le plus récent. Intéressant avec ses affiches, ses costumes, ses vieilles éditions du livre et coupures de journaux d'époque, mais ça ne valait quand même pas les douze dollars américains d'admission. Il est aussi possible de visiter la maison de son auteure sise au centre-ville. Native d'Atlanta, Margaret Mitchell a reçu le Pulitzer en 1937 pour son unique roman dont on vend encore chaque année 600 000 exemplaires dans 37 pays. Quelques chiffres, ça fait toujours plus crédible, non? Je mérite bien un petit rosé maintenant.

Revenons à nos... papillons. Non, à peine une lampée vous dis-je... Ici, le monarque, l'abeille, la tortue, l'oignon, la baleine, le quartz... bref, il existe un symbole pour chaque espèce, catégorie, famille, genre, groupe, ordre, série, etc. Mais le symbole le plus utilisé et le plus représentatif s'avère? Devinez... La pêche. Non, pas le sport, le fruit velouté qui colore, entre autres, les plaques d'immatriculation. Ça saute... aux yeux et parfois au nez, en entrant dans les boutiques de souvenirs. Encore dans une boutique de souvenirs? Non, aucune nostalgie... ce genre de commerce s'avère toujours très révélateur du coin de pays visité. Par expérience. Parfois déprimant, mais révélateur. La pêche elle-même s'avère plutôt décevante avec un goût plutôt fade... Mes attentes étaient-elles trop élevées? Par contre, les bonbons à saveur de pêche, miam!

Maintenant, place aux fruits... du souvenir. Voici quelques personnalités qui ont « poussé » en Géorgie. D'abord, l'ex-président Jimmy Carter. Il existe d'ailleurs un musée

et une bibliothèque construits en son honneur et pas pour des *peanuts* disent les mauvaises langues. On fait de même pour la plupart des ex-présidents dans leur état d'origine.

Le dirigeant des droits civils et récipiendaire du prix Nobel de la Paix en 1964, Martin Luther King, a vu le jour en Géorgie, tout comme la cantatrice Jessye Norman, les chanteurs Kanye West, Little Richard, Usher et Ray Charles, l'actrice Julia Roberts, l'écrivain Pat Conroy, le réalisateur Spike Lee, les joueurs de baseball Jackie Robinson et Ty Cobb, le footballeur Indian Joe et deux groupes populaires dans les années 80 et 90, les *B'52* et *R.E.M.* Sans oublier le créateur de *CNN*, le richissime Ted Turner. En 1980, l'ex-mari de Jane Fonda... *fonda* la première chaîne d'information continue au monde : *Cable News Network*. Le tour de ses studios s'avère des plus intéressants. Un guide explique le fonctionnement des différentes salles des nouvelles : *CNN International*, *Espagnol*, *Sport*, *Headlines*, etc. À travers des baies vitrées, on peut même voir les journalistes s'affairer à la préparation des bulletins de nouvelles télévisés. J'aurais aimé discuter avec eux, mais attention, les dispositifs de sécurité sont plus imposants que ceux d'un aéroport! Mince consolation, la visite des coulisses de production des effets spéciaux. Des trucs? Désolée, il faut vivre, « The story behind news », comme le veut leur slogan...

Quelques heures encore de cette chaleur torride de juin et je serai de retour juste à temps pour arroser le petit Jean-Baptiste, façon de parler! Évidemment, on ne célèbre pas la St-Jean ici. Heureusement, parce qu'en ce dimanche, les imprévoyants auraient eu la gorge sèche. Car, comme au bon vieux temps des *Commissions des liqueurs*, la vente d'alcool est interdite le jour du Seigneur. Et comme dans le bon vieux temps, les églises débordent le

dimanche matin, toutes religions confondues-dues-dues, et vlan! pour les sceptiques! Le dimanche, vous entrez chez *Publix*, vous repérez des tablettes mieux garnies encore que celles de la *SAQ* et vous apercevez des cordons de sécurité ceinturant tout le rayon! Il ne manque qu'une pancarte «T'avais juste à y penser avant! » *For sure*. D'autant plus frustrant que les prix sont dérisoires par rapport à ceux du Québec. Un petit rosé *Beringer* ou *Glenn Ellen* se vend environ cinq dollars soit deux à trois fois moins cher que chez-nous, et ce, même si le taux de change se veut parfois désavantageux. Mais attention, quand vous arrivez à la caisse avec des bouteilles d'alcool –sauf le dimanche– on vous demande une carte d'identité, et ce, peu importe l'âge du client, la loi, c'est la loi! Notre permis de conduire semble relever du mystère pour eux puisque la date de naissance apparaît d'une autre façon, en plus, les informations sont écrites dans une langue étrangement... étrangère... Compétition oblige, de nombreux *liquors stores* rivalisent d'ingéniosité et de décors parfois impressionnants pour attirer la clientèle : des fontaines, des cascades, des répliques de temples grecs, etc.

Parce qu'il faut aussi parfois manger, dans certaines épiceries comme *Kroger*, en ouvrant la porte pour attraper une pinte de lait (oubliez le litre, ici on en est encore au Fahrenheit et au *mile*) donc, en ouvrant le réfrigérateur, un MEUUUUHHHH tonitruant vous surprend! Au comptoir des œufs? Une poule, juste au-dessus du présentoir, rappelle avec force et conviction que c'est elle qui est venue avant l'œuf... Ou l'inverse? L'accent d'ici s'avère parfois difficile à décoder... Et dans le rayon des légumes... Qui vient de dire «le cri de la carotte»? Je vous entends, chers lecteurs... Ici, nul caquètement ou meuglement... Insouciante, j'avance la main pour attraper un concombre,

Bbbraaaaouuumm, l'orage éclate! Surprise! Les brumisateurs s'actionnent, pas le temps de réagir, je retire ma main humide! *No comment*.

Après avoir trop bien bu et mangé, où se retrouve-t-on? Au cimetière, *of course!* Ce qui attire le regard en croisant certains cimetières, c'est leur originalité. Plutôt que de froides pierres tombales, de multicolores gerbes de fleurs sont alignées sur des dizaines de rangées. Ainsi, chaque plaque au sol est surmontée d'un superbe bouquet parfois même de l'*US Flag*. Patriote un jour...

J'ai aussi visité le *Capitol of Georgia in Atlanta* soit le parlement. Centenaire et majestueux. Il a été construit de matériaux provenant uniquement de l'état... Son dôme, de soixante-quinze pieds de circonférence, en or 24 carats, ma chère, vaut plus de 35 000 dollars américains. Oui, avant même la Californie, les premières pépites d'or ont été découvertes ici! Trônant au sommet du dôme: *Miss Freedom*. À l'instar de mademoiselle Liberty, elle tient bien haute, une torche et dans l'autre main, une épée représentant la liberté et la commémoration des victimes de guerre. Le parlement renferme sans grande surprise la chambre des représentants, le Sénat, le bureau du gouverneur, du secrétaire d'État et un ... musée! Un long corridor de murs vitrés rappelle la culture, l'histoire et les événements politiques de la Géorgie. Des présentoirs regroupent tous les symboles officiels. Du fossile de la dent de requin au chêne, en passant par l'azalée et la perche, empaillée, s'entend! Les murs de la rotonde sont ornés de tableaux représentant diverses personnalités ayant marqué l'histoire de l'état. Entre autres portraits, celui de Georges Washington. Cette toile serait unique puisque l'histoire veut que Washington, qui cachait

toujours ses mains qu'il avait, semble-t-il énormes, voulait prouver sa bonne volonté et son *friendship*, en tendant une main vers deux autres toiles soit celle représentant le marquis de Lafayette et l'autre, Benjamin Franklin. Vous voyez le tableau? Également, le portrait d'un certain Thomas Jefferson qui a eu la succulente idée de rapporter des vieux pays la recette de la crème glacée. La première saveur? Ni fraise, ni vanille, ni chocolat. Essayez encore. Pêche? Bien pensé. Je vous le donne dans le mille : tomate! Bizarre? D'aucuns ignorent encore que la tomate est un fruit?

Histoire de laisser réfléchir certains... Ici, les facteurs sont beaucoup moins en forme que les nôtres, du moins, ceux qui restent... Ils ne marchent pas! Ils conduisent des voitures et s'arrêtent, comme en campagne, à la boîte aux lettres devant chaque maison. Ils y déposent le courrier, sans même avoir besoin de sortir du véhicule, le volant étant situé à droite. Si vous avez pris soin de lever le petit drapeau sur le côté de la boîte, le facteur recueillera les lettres que vous voulez expédier. Simple comme une lettre à la poste!

En plein centre-ville, avec sa façade de style victorien, l'ancienne gare souterraine convertie en centre commercial, l'*Underground*. On y trouve plusieurs boutiques ainsi que l'*Old Alabama Eatery*, une aire de restauration impressionnante permettant un tour du monde gustatif. On y prend aussi le MARTHA, abréviation officielle de *Metropolitan Area Rapidly Transport Authority*, mais dans le langage de la rue, ces lettres signifient plutôt *Moving African Rapidly Through Atlanta!* En deux syllabes : mé-tro. L'*Underground* s'avère également la station idéale pour se rendre encourager les *Braves* au *Turner Field*. À quelques pâtés de maison, face à *CNN*, le *Centennial Olympic Park*, vestige des Jeux

olympiques de 1996. Vous souvenez-vous de la soirée d'ouverture du 19 juillet? Pendant que notre Céline s'époumonait avec *The Power of the dream*, le cauchemardesque déluge commençait au Saguenay. Il n'y a pas que les athlètes qui ont pris une douche! Revenons à ce « témoin » des *cocacolympiques*. Riche verdure, bancs invitants, fleurs enivrantes de couleurs et d'odeurs, un endroit des plus paisibles au cœur même de la ville. Une grande place où les enfants se donnent un plaisir fou à courir à travers des jets d'eau montants et surtout... intermittents! Pour financer les Jeux olympiques, monsieur et madame tout le monde pouvaient acheter, moyennant une trentaine de dollars, dans tous les *Home Depot*, l'inscription de leur nom sur une des centaines de plaques formant de longs trottoirs ceinturant le parc. Quelle ne fut pas ma surprise d'y trouver des Alain Tremblay (d'Alma, évidemment), Pierre Gagnon de Jonquière, d'autres noms de Québec, Montréal, etc. Comme le monde est petit... Première ville aux États-Unis pour le nombre de congrès, troisième communauté gaie du pays, une des villes les plus visitées par les américains, Atlanta reçoit en tout plus de 16 millions de touristes par année. La métropole du Vieux Sud offre, certes, beaucoup d'autres attraits dont j'aurais pu vous parler!

Mes magasins préférés : *Target's* (rien à voir avec ceux du Québec), *TJ Max & more*, *Cost plus*, sans oublier une quinzaine de gigantesques centres commerciaux. Vous pensez que j'ai trop magasiné? Que c'est pour cela que je n'ai pas eu le temps de visiter le fameux zoo avec ses pandas, le *Cyclorama*, les différents champs de bataille et monuments de guerre, les jardins botaniques, le Fox Theater, etc. Vous n'avez pas tout à fait tort. Mais c'était sans compter *Peachtree street*! C'est l'artère traversant la ville du Nord au Sud. Jusque-là, pas de problème. Sauf que des *Peachtree*, il en existerait 40! En comptant les

avenue, court, road, way, etc., certains avancent même la centaine! Le plus paradoxal? Aucun pêcher ne borde ces rues. La méprise viendrait de la traduction du mot *cherokee*, à l'origine du nom signifiant *pin* plutôt que *pêche*! Parlant pêche, pour les sportifs, la plus grande salle des héros du sport d'Amérique se trouve ici, il s'agit de la *Georgia Sports Hall of Fame* sans oublier les *Braves* (baseball), les *Falcons* (football), et les *Hawks* (basketball). Non. Ni visite, ni match. J'ai bien écrit : pour les sportifs...

Je prends l'avion très tôt demain. Je ne serai sans doute pas seule. L'aéroport international Hartsfield-Jackson est le plus grand aéroport des États-Unis et du monde par son trafic, accueillant 50 millions de passagers par année! Je prendrai donc un des 1500 vols quotidiens... Un décollage chaque 40 secondes entre 9 heures et minuit! Clink! (L'écran est résistant!) À la bonne vôtre! Bonne St-Jean! Fêtez modérément... Tout le monde... «décent»... *Terminus!*

Votre Scarlett O'Hara, en direct ou presque, d'Atlanta

Georgia,
Georgia,
No peace, no peace I find,
Juste this old, sweet song,
Keeps Georgia on my mind

P.S. Désormais, quand j'entendrai *Georgia on my mind*,* une foule d'images défileront dans ma tête... et vous?

*Hymne officiel de la Géorgie depuis 1979, interprété lors de l'ouverture des Jeux olympiques de 1996.

2.4 BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN...

*On reconnaît le bonheur
au bruit qu'il fait quand il s'en va.*
Renaud

Par un doux matin, après de longs jours pluvieux, je m'installe enfin sur la terrasse pour savourer un grand café fumant. Une vraie première journée d'été s'annonce! À travers le joyeux chant des oiseaux, s'immisce un clapotis doux et constant, flip-flap flip-flap ... Une cascade? En pleine ville? Ah, c'est vrai... Le voisin a installé une fontaine décorative la semaine dernière... Bon, disons que cela suggère une atmosphère campagnarde. Quel calme! Ahhh!!! Je n'ai pas fini de m'extasier sur la sérénité ambiante, que vroom! Vroom! Une tondeuse endiablée, en manque de gazon frais, s'élance à deux cours d'ici. Bon! Normal, après autant de jours de pluie... Patience... Tiens, le voisin d'en face a décidé de scier du bois, dziii dziii, rénovation oblige... Je prends quelques gorgées de café afin de me calmer. Voilà! Je le savais bien... c'est toujours comme ça! Quand un a fini de tondre sa pelouse, un autre commence!!! Vroom! Vroom! Ils ne pourraient pas tous se coordonner? Se donner le mot pour que tout le monde passe la tondeuse en même temps, le même jour, à la même heure et hop, terminé pour la semaine! Mais non... Évidemment, celui qui avait tout juste fini la tonte sort le coupe-herbe pour une finition impeccable... SCHlak Schlak SchlAK Vous pensez qu'après ça, c'est terminé? Oh que non! Il brandira un énorme souffleur pour évacuer jusqu'à la toute dernière brindille d'herbe de sa belle entrée en asphalte. FHOU-OU-OU-OU... Mon voisin de gauche est militaire. Je n'ai rien contre les soldats. Cependant, je me demande si c'est à cause de sa formation qu'il faut toujours que ça bouge chez-lui et que surtout, ça fasse du bruit. Il est peut-être simplement hyperactif... Comme Gi-Joe s'est forcément tenu tranquille au cours des derniers jours, il va sans doute

se déchaîner au cours des prochaines heures... Profitons du calme... celui d'avant la tempête. Optimiste, j'ouvre le livre de Laferrière, *L'art presque perdu de ne rien faire* et je lis, page 25, *L'art de rester immobile*: «J'ai, un jour, demandé à ma grand-mère si le fait pour elle de rester assise sur la galerie à boire du café toute la sainte journée était une preuve de sagesse. Elle me répond, avec un léger sourire, qu'une bonne part de cette sagesse vient de son arthrite qui la fait tant souffrir.» J'esquisse un sourire à mon tour... Soudain, sans savoir d'où elle sort, une nuée de petites voix cristallines m'arrive aux oreilles. Les fillettes du quartier prennent d'assaut le trampoline, que le militaire a installé pour sa cadette, le plus loin possible de sa terrasse, en conséquence, trop proche de la mienne! Non pas que le plaisir de sa fille et de ses copines me dérange, mais après la pluie, le gros joujou se plaint douloureusement à chaque saut comme un vieux matelas à ressorts rouillés... Bzoing! Bzoing! Comme elles ne s'entraînent pas pour les Olympiques, la séance de sautillage ne s'éternise jamais. Concentration, je reprends ma lecture... Au bout d'une minute de Boing! AH! AH! Bjoinnng, HI! HI! Je décide d'entrer me préparer un petit-déjeuner...

Sous le parasol, devant une croustillante baguette, du beurre frais et de la confiture de figues, je m'appête à déguster... Splach! Splach! Les deux petits voisins derrière chez-moi, que je surnomme affectueusement les *grenouilles*, viennent de sauter dans la piscine! Non pas que leurs cris joyeux me dérangent... C'est toujours par la suite que cela se gâche : Le plus vieux tente de noyer le petit... glouglou, qui finit toujours (Dieu merci!) par

émerger en lançant un grand OUAH de la mort! Leur pie-grièche de mère accourt en les menaçant de privation de toutes sortes, le préado proteste avec sa charmante voix en pleine mue, donc succession de notes graves et aigrettes, enlevant toute crédibilité à l'argumentation, et qui, de surcroît, amuse le puîné qui se retrouve aussitôt avec une claque bien sentie du grand frère. Baf! Nouveau OUAH! Le coassement de la mégère monte de deux tons: «Sortez de la piscine tout de suite! Plus de baignade de la journée!». Grognements sourds des *grenouilles* qui se dirigent vers la maison, non sans frapper tout ce qui se trouve à leur portée. Bing! Bang! Et claque la porte! La réclusion ne dure jamais longtemps, mieux vaut pour elle que ses rejetons s'amuse dehors plutôt qu'à l'intérieur...

Allez! Je tartine mon pain au son bref, mais intense du vromBISSEment de deux chasseurs F-18 de la Base de Bagotville. Après le passage de ce vol de routine, un silence assourdissant s'impose jusqu'à ce que je perçoive, au gré du va-et-vient du vent, une musique country suivie d'une voix nasillarde. Puis une flopée vive de mots inaudibles sur fond musical: pause publicitaire. J'adore la radio, mais pas celle que m'impose les autres. Le volume est somme toute tolérable... Tiens, tiens, le commandant en chef du bruit se dirige vers son garage, cela n'augure rien de bon... En effet, il déroule le tuyau d'arrosage... Bienvenue au Festival du lavage! Avec un débit de 600 litres à l'heure et une puissance de 3000 Watts, pouvez-vous imaginer le boucan sortant d'un nettoyeur haute pression Kärcher K7 Premium Ecologic Car and home? Et s'il ne lavait que son *char*... Et non, la voiture de Madame et la bagnole de sa princesse de fille y passent aussi! Quand il en aura fini avec les automobiles, le ser(déter)gent se devra de bien nettoyer sa belle entrée en asphalte. Non, on ne peut lui reprocher son manque de propreté! De plus, comme sa

roulotte est stationnée devant chez-lui depuis une semaine, l'envie de lui offrir une douche et un tendre polissage doit lui démanger... Eh oui, avant chaque sortie au terrain de camping, il chouchoute sa belle *Cougar* blanche. Trente pieds, c'est long longtemps à laver et à cirer! Il est sûrement abonné au site monamouresthetiqueauto.com qui donne des conseils et des techniques pour un bolide toujours rutilant! Aussi bien entrer, avant de faire moi-même de la haute pression!

Déjà midi! Le temps splendide invite à dîner dehors... À peine installée devant une appétissante salade grecque, BANG! Les *grenouilles* sont de retour! Cette fois, avec chacun un ballon de soccer, qu'ils s'amuse à expédier à grande vitesse BANG! sur la clôture de bois mitoyenne. BANG! Chaque été, ils cassent quelques planches que leur mollusque de père répare sans mot dire (sans maudire?) sous la supervision de sa chipie d'épouse! BANG! Je sursaute chaque fois! BANG! Heureusement, comme ils n'ont pas l'ambition de devenir ni un Pelé ni un Zidane, l'entraînement s'essouffle au bout de quelques minutes... Retour au calme. Le ciel s'obscurcit. Les *sauterelles* s'offrent un deuxième tour de trampoline. Retour au calme. Vroom! Ça y est, le bruiteur en tenue de camouflage se lance maintenant dans le ménage de sa très grande maison... Je l'ai dit, on ne peut lui reprocher son manque de propreté! Le problème réside dans le fait que le moteur de son aspirateur central soit placé au fond de son garage... soit à quelques pieds de ma terrasse... Vroom! C'est ma patience qu'il est en train d'aspirer avec ce bruit constant et assourdissant... BOMBADABOUM! Le tonnerre! Il ne manquait plus qu'un orage... Vite, fermer le parasol! C'était, en fait, une fausse première journée d'été! J'entre dans la maison... Ah!!! Enfin le silence. Vous devez penser que je suis la plus intolérante des voisines? Non,

seulement hypersensible, à tout, particulièrement aux bruits. Je ne suis pas la seule, car une personne sur cinq naîtrait avec une sensibilité exacerbée... Tout compte fait, même si je le déteste, j'ai (presque) hâte à l'hiver! Car l'été, il y a beaucoup trop de bruits pour rien...

Hypersensibilité

Oui, je l'avoue, je suis hypersensible... comme Josée Blanchette! Cette dernière avouait sa condition d'hypersensible au micro de Catherine Perrin lors d'une émission de Médium Large à Ici Radio-Canada Première en mars dernier. Je ne peux qu'être d'accord avec son constat: «C'est un sale temps pour les hypersensibles. Il y a beaucoup de stimulation extérieure, la société va plus vite, c'est plus bruyant.» La chroniqueuse suggère d'ailleurs un livre d'Elaine N. Aron *Ces gens qui ont peur d'avoir peur. Mieux comprendre l'hypersensibilité* (Éditions de l'Homme) dont j'ai beaucoup apprécié la lecture. Aron y propose un questionnaire permettant de déterminer si, l'on est, oui ou non, hypersensible. Parmi les questions, certaines plutôt prévisibles: *je suis très sensible à la douleur, le bruit me dérange, je sursaute facilement.* D'autres interrogations plus étonnantes comme: *je suis une personne consciencieuse ou la faim provoque chez-moi une forte réaction, perturbe ma concentration et mon humeur.* La lecture de ce livre se veut rassurante. Comme d'ailleurs, la déclaration du professeur de psychologie à l'UQAM, Ghassan El Baalbaki, invité à la même table, à propos de l'hypersensibilité: «Ce n'est pas un trouble psychologique ni une maladie, ça n'a pas besoin d'être traité. C'est un trait de personnalité inné». Ouf!

Misophonie

J'aime le calme et le silence... Mais non, je ne suis pas atteinte de misophonie, du moins, je ne crois pas, bien qu'un robinet qui fuit, pour moi, c'est le supplice de la goutte... qui fait déborder ma patience! La misophonie, cette «haine des sons», a été découverte en l'an 2000 par le Professeur Jastreboff de l'université Emery d'Atlanta. Pour une personne souffrant de misophonie, un tintement d'ustensile, un éternuement ou le simple bruit d'une pomme que l'on croque, équivaut à un crissement d'ongles sur un tableau. Dans la majorité des cas, il s'agit d'un bruit spécifique, par exemple, pour une personne ce peut être que le claquement des talons d'une voisine de bureau.

La Semaine Du Son

Saviez-vous qu'il existe une semaine consacrée au son? En effet, chaque année depuis 2004, l'association *La Semaine du Son* organise à Paris une huitaine de manifestations autour des problématiques liées au son. Cette semaine vise à sensibiliser le public et tous les acteurs de la société à l'importance des sons et de la qualité de notre environnement sonore. La 13ème édition de *La Semaine du Son* se tiendra du lundi 18 au dimanche 24 janvier 2016 à Paris et la semaine suivante partout en France. Pour en connaître plus: <http://www.lasemaineduson.org>

Trop de décibels pour Saint-Lambert

De nombreux citoyens de Saint-Lambert, banlieue de la Rive-Sud de Montréal, se disent victimes de la pollution sonore lors des spectacles présentés sur l'île Notre-Dame

tout au cours de l'été, les empêchant ainsi de profiter du calme de leur jardin ou de leur terrasse. L'été dernier, les niveaux de bruit enregistrés dans les quartiers sis aux abords du fleuve variaient entre 57 et 68 dB selon un rapport commandé à SNC-Lavalin par la ville de Saint-Lambert. Cette dernière demandait à la Cour supérieure de limiter à 95 décibels le son des spectacles extérieurs, particulièrement ceux des différents festivals du promoteur *Evenko* en l'occurrence *Osheaga*, *Heavy Montréal* et *Île Soniq*, afin que le son de l'autre côté du fleuve soit réduit à 60 dB. Même si Saint-Lambert a déjà englouti près de 200 000 dollars en dépenses juridiques et qu'elle souhaiterait une entente hors cour, la Ville maintient sa demande d'injonction permanente qui devrait être entendue sur le fond, au printemps 2016, par la Cour supérieure. En passant, si vous voulez mesurer les décibels de votre environnement et du voisinage, il est possible de télécharger des applications *sonométriques* sur votre téléphone intelligent.

Partout pareil... même dans la Capitale nationale

Au Canada, lorsque des résidants déposent des plaintes concernant des bruits troublant leur quiétude, les municipalités sont souvent dans l'obligation d'intervenir. Par exemple, entre le 1^{er} janvier et le 11 août 2015, la Ville d'Ottawa a reçu 6152 plaintes pour le bruit. La musique trop forte était le motif d'un peu moins de la moitié des plaintes tandis que 1500 avaient pour cause des ... hurlements!

Des ours et des drones

Des chercheurs de l'Université du Minnesota affirment que le bruit des drones stresse les ours noirs. Ces derniers voyaient leur battement de cœur augmenter jusqu'à

400% lors de survols de drones (particulièrement une femelle accompagnant ses deux petits) selon les données recueillies par les scientifiques grâce au collier GPS et au moniteur de fréquence cardiaque dont étaient munis les ours observés. Toujours selon l'article de la revue *Current Biology*, le rythme cardiaque des ours augmentent à la venue d'un drone même pendant l'hibernation. Selon les chercheurs, si le stress permet aux animaux de se protéger en cas d'urgence, il peut engendrer des maladies si l'état d'inquiétude perdure.

Attali et les bruits

«Le savoir occidental tente, depuis vingt-cinq siècles, de voir le monde. Il n'a pas compris que le monde ne se regarde pas, il s'entend. Il ne se lit pas, il s'écoute. Notre science a toujours voulu surveiller, compter, abstraire et castrer les sens, en oubliant que la vie est bruyante et que seule la mort est silencieuse : bruits du travail, bruits des hommes et bruits des bêtes. Bruits achetés, vendus ou interdits. Rien ne se passe d'essentiel où le bruit ne soit présent. Aujourd'hui, le regard a fait faillite, qui ne voit plus notre avenir, qui a construit un présent fait d'abstraction, de non-sens et de silence. Alors, il faut apprendre à juger une société sur ses bruits, sur son art et sur sa fête plus que sur ses statistiques. À entendre les bruits, on pourra mieux comprendre où nous entraîne la folie des hommes et des comptes, et quelles espérances sont encore possibles ». Jacques Attali, *Bruits: essai sur l'économie politique de la musique*, 1977

2.5 ICI OU LÀ-BAS?

Au cours des dernières décennies, à la suite des compressions budgétaires imposées par les gouvernements fédéraux successifs, la direction de CBC/Radio-Canada a décidé de réduire ses effectifs tant matériels qu'en ressources humaines. En fait, les crédits parlementaires alloués à la société publique aujourd'hui n'atteindraient que 60 % de leur valeur d'il y a vingt-cinq ans selon les données compilées par le groupe *Amis de la radiodiffusion canadienne* sur son site. De 2012 à 2014, les coupes ont totalisé 115 millions de dollars et des compressions supplémentaires de 100 millions et la suppression de 800 emplois, d'ici 2020, sont prévues. Que le spectre de la récession rôdant autour de l'économie canadienne, depuis quelques années, oblige tout le monde à se serrer un peu plus la ceinture, l'on peut comprendre... Que la direction de la société publique ait décidé de restreindre son personnel – 392 mises à pied en octobre 2014 et 318 en avril 2015 – c'est son choix, mais elle aurait pu décider, selon moi, de couper autrement... Afin d'illustrer mes commentaires, je puiserai mes exemples seulement à la radio et non à la télévision (bien qu'elle ait largement écopé lors des dernières restrictions, pensons seulement au costumier...). Pourquoi seulement à *ICI Radio-Canada Première*? D'abord, parce que c'est une station que j'écoute beaucoup et assidûment, donc, je la connais bien. Deuxièmement, parce qu'il y a énormément à dire uniquement pour la radio alors... Je ne parlerai que de ce que j'*entends* et non de tout le personnel, touché par les compressions, qui s'affaire à la préparation et à la mise en ondes de la programmation radiophonique comme les documentalistes, les recherchistes, les services techniques (prise de son, mixage sonore, montage...), le personnel pour l'archivage des émissions, etc. Tout d'abord, certains postes

pourraient être coupés sans enlever d'information ; on y perdrait certes une voix, mais comme dans les équipes du matin, plusieurs collaborateurs s'affairent déjà autour de la table, cette perte passerait probablement inaperçue. Un exemple?

Pendant le *morning* soit l'émission du matin de 6 à 9 heures, à Montréal et dans les régions du Québec, les prévisions de la météo sont livrées par la suave voix de Martine Rouzier. N'ayant rien de personnel contre la Dame Météo en question, je me demande si, cependant, cette participation est vraiment cruciale. (Au moins, si le temps annoncé était plus clément...) Même le grand Paul Arcand annonce lui-même la météo dans son émission *Puisqu'il faut se lever* au 98,5, beau temps, mauvais temps! Ainsi, chaque animateur pourrait lui-même donner l'humeur du temps...

Bien dans son assiette

Au printemps 2014, plus de 300 travailleurs dont des animateurs et des journalistes d'*ICI Radio-Canada Première* ont été congédiés. À l'été, pour remplacer l'animatrice Sophie-Andrée Blondin à la barre de l'émission *Bien dans son assiette*, l'on choisit Jean Soulard! Je ne remets point en doute les compétences du chef ayant passé 20 ans derrière les fourneaux du Château Frontenac, mais le fait de connaître la cuisine donne-t-il le talent pour devenir animateur d'une émission sur l'alimentation? Est-ce que le Château ou tout autre grand restaurant engagerait André Arthur parce qu'il *cuisine* ses invités depuis des décennies? Comme si le fait de savoir parler et de connaître la gastronomie faisait automatiquement de vous un animateur idéal! D'ailleurs, je ne sens pas le chef toujours très à l'aise derrière le micro malgré toutes ses connaissances. Souvent ses interventions

tombent à plat, ses liens entre les collaborateurs ou les invités s'avèrent souvent hésitants... On ne passe pas la parole à quelqu'un comme on passe un plat à un serveur. On sent le manque de technique en animation et en entrevue. Désolée, mais la sauce ne prend pas. De plus, je ne peux croire que parmi tout le personnel remercié, à Québec, et même dans tout le réseau, que personne possédant une certaine expérience en animation ou en journalisme et un intérêt pour la cuisine, ne pouvait prendre les commandes de l'émission! Une nouvelle saison amène souvent des changements à la programmation et à ses émissions. *Bien dans son assiette* profite maintenant de l'occasion pour s'offrir un thème musical différent et un animateur tout neuf : Francis Reddy! À la barre *Des kiwis et des hommes* pendant sept ans à la télévision, je me suis dit que le fameux Pete de *Chambre en ville* détenant des kilos de connaissance en alimentation et en cuisine ainsi qu'une formidable expérience en animation donnerait une toute nouvelle saveur à cette émission. Malheureusement, bien que la voix soit sympathique, elle manque de piment d'Espelette en cordes... vocales! On est loin de la verve pétillante et dynamique de Sophie-Andrée Blondin qui allume maintenant *Les éclaireurs*. Après quelques mois, j'espère que le gâteau finira tout de même par lever! Quant à certains reporters de l'émission comme Hélène Raymond et Claude Brunet, ils s'avèrent des plus compétents. Cependant, est-il nécessaire qu'ils passent une semaine, l'une au Vermont et l'autre aux Iles-de-la-Madeleine, afin de fournir des comptes rendus? Peut-être que oui, car cela nous donne l'occasion de découvrir des tas de sujets intéressants, mais le coût de ces voyages en vaut-il la peine? Car il faut penser à tous les frais qu'occasionnent ces déplacements non seulement pour le reporter, mais aussi pour le technicien du son qui l'accompagne et possiblement un réalisateur. N'y a-t-il pas des

journalistes, des spécialistes, des collaborateurs indépendants sur place qui pourraient témoigner à moindre coût? Bon, d'accord, d'accord, Raymond et Brunet sont des spécialistes dans leur domaine... Cependant, dans le cadre d'autres émissions, nul besoin de connaissances spécifiques pour effectuer la tâche, il suffit d'être un bon journaliste. Je prends pour exemple Myriam Fimbry (ex-collaboratrice à *Bien dans son assiette*) qui présentait à une des éditions de *Desautels le dimanche*, un reportage sur Jonquière-Médecin. Elle s'est donc déplacée dans la région, comme si au Saguenay aucun journaliste n'était disponible et/ou qualifié, pour préparer un reportage sur l'organisme de soin médical à domicile... Pourtant, la station régionale venait de mettre à pied du personnel plus que compétent... Est-ce besoin de se demander si *ICI Radio-Canada Première* exploite adéquatement ses ressources?

Départs...

La radio de Radio-Canada a perdu plusieurs de ses *icônes* depuis l'an dernier. Dont deux plus tristes que les autres. D'abord, l'excellent animateur Jacques Bertrand, qui après 32 ans de très *joyeux* services, s'est vu montré la porte dans la foulée des compressions. Il a fait sourire, et le plus souvent, rire ses fidèles auditeurs des émissions *Bonsoir l'ambiance*, *Macadam Tribus* (pendant 12 ans) puis à partir de 2009, *La Tête ailleurs*, jusqu'à la fin de son contrat en juin 2014. Bertrand n'a pas supporté son renvoi et est parti, définitivement, à l'âge de 61 ans, quelques mois plus tard. Il laisse un grand *blanc* à la radio... Un autre Jacques, que j'ai suivi depuis l'adolescence (même si à cette époque je ne comprenais pas toujours le propos) et dont l'intelligente voix et le rire légendaire me manquent.

Le temps d'antenne local

Les compressions ont peu à peu grugé le temps de diffusion régionale. *ICI Musique* ne propose désormais que des émissions provenant de Montréal. Même chose à *ICI Première* qui n'offre plus aucune portion régionale le week-end, sauf pour certains bulletins d'information. La radio qui, auparavant, provenait de la région, se *montréalise* de plus en plus, en semaine, il ne reste que l'émission matinale et celle du retour à la maison. Mais pour combien de temps encore? Faudra-t-il éventuellement changer de nom pour *LÀ-BAS* Radio-Canada?

Ici était Radio-Canada

Alain Saulnier a travaillé pendant 28 ans à Radio-Canada, d'abord comme journaliste puis comme grand patron de l'information jusqu'à son congédiement en 2012. C'est donc une vue de l'intérieur qu'il nous propose dans son livre, au titre provocateur, *Ici était Radio-Canada* : « Dans ce livre, j'ai fait un survol de la relation particulière de Radio-Canada avec le pouvoir politique au cours des ans, des changements de gouvernement et de direction. » En effet, les noms de politiciens comme Trudeau, Chrétien, Masse, de présidents tels Robert Rabinovitch, Pierre Juneau et bien entendu, le président actuel Hubert T. Lacroix. Alain Saulnier raconte avec détails tous les jeux de coulisses, les tractations, les interventions gouvernementales, qui se jouent dans les hautes sphères de la société d'état. On sent la rigueur journalistique tout au long de la lecture qui offre moult sources venant appuyer et illustrer ses propos. Ce livre ne s'adresse certes pas à Monsieur, Madame Tout-le-monde, mais pour qui s'intéresse aux médias, il s'agit d'un point de vue

fort éclairant sur ce qui se passe dans la grande tour. Dans sa conclusion, on peut lire : « Certes, le service public n'est pas sans faille. Sa programmation n'a pas toujours été exemplaire. Par contre, elle a contribué à l'enrichissement de notre démocratie et de notre culture. Ce n'est pas le passé de Radio-Canada qu'il faut conserver, c'est l'avenir qu'il faut protéger et bâtir dans une société et un monde devenus de plus en plus complexes et difficiles à décoder. Je ne peux me résoudre à vivre dans une société où l'information et la culture ne sont que des produits de consommation. [...] Pour éviter cela, il est nécessaire de préserver des institutions démocratiques qui ne sont pas seulement en quête de profit, mais aussi de sens. » Saulnier, ex-président de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, est à l'origine du Guide de déontologie de la FPJQ. Le travail et la probité d'Alain Saulnier étaient très respectés et appréciés par les journalistes en général, et en particulier par ceux de la salle de nouvelles qu'il dirigeait. À preuve, lors de l'annonce de son départ, les 200 journalistes du Centre de l'information se sont levés, la larme à l'œil, pour applaudir leur patron, et ce, en direct à RDI. L'événement marque à la fois l'histoire du journalisme et celle de la société d'état. *Ici était Radio-Canada* d'Alain Saulnier aux éditions Boréal.

3. ESSAI

3.1 SAUF VOTRE RESPECT...

Au cours des dernières décennies, la société a changé... Beaucoup... Évidemment, la révolution technologique a joué un rôle fondamental tant dans les changements de mœurs que dans les rapports sociaux. La plupart des gens semblent avoir balayé du revers de la main les principes de base de la vie en société, notions élémentaires de civilité ne datant pourtant pas d'une époque si lointaine, mais semblant déjà révolue! Pour le mieux? Laissez-moi en douter... Les bonnes manières, la galanterie, le savoir-vivre, la politesse, la considération, bref, toutes les marques témoignant du respect que l'on accorde aux êtres et aux institutions, sont devenues plutôt rares, voire inexistantes dans certaines circonstances, et ce, dans la vie de tous les jours.

La voiture

Essayez de traverser la rue, même à un passage pour piétons, un seul souhait : « Bonne chance! »... Plusieurs voitures vous passeront sous le nez avant qu'un chauffeur, plus attentionné que les autres, ne s'arrête enfin pour vous laisser passer. Si quelqu'un daigne le faire, évidemment. Est-ce seulement au Québec qu'il est périlleux de traverser la rue? Dans mon souvenir, il règne à Londres, ville reconnue pour une dense circulation en son centre, une courtoisie peu commune envers les piétons. Il s'agit de démontrer une quelconque intention de traverser la rue, d'avancer le bout du petit orteil pour que, non seulement l'automobile de notre côté de rue s'immobilise aussitôt, mais celle en sens inverse aussi! Est-ce les bonnes manières anglaises ou le simple respect d'autrui? Je ne

peux oublier la fois où, coin St-Hubert et Ontario à Montréal, un jeune homme s'étant engagé sur la chaussée au moment où le feu passait au jaune et n'ayant pas eu le temps de remonter sur le trottoir, s'est fait rouler sur le pied par une voiture tournant sur sa droite! Pas une semaine ne passe sans qu'un marcheur ou un cycliste ne soit blessé ou pire, tué, en plein centre-ville! Au Québec, il faudrait presque une traverse à niveau avec feux clignotants et sifflement de train pour que, dans un premier temps, les automobilistes aperçoivent les piétons et deuxièmement, comprennent qu'ils doivent s'arrêter.

Seulement en janvier 2016, quatre personnes ont perdu la vie en traversant la rue dans la métropole. Selon les données compilées par la Société de l'assurance automobile du Québec (SAAQ) à partir de rapports du Service de police de Montréal (SPVM), entre 2011 et 2014, 4825 piétons ont été blessés. Si neuf sur dix ont subi des blessures légères, 428 ont été gravement blessés et 59 ont perdu la vie des suites de l'accident.

Par contre, il faut admettre que certaines personnes forcent parfois, à pied ou à vélo, les feux jaunes, mais est-ce une raison de les télescoper? Y a-t-il un manque de respect des uns envers les autres? Au Canada, Montréal demeure, et de loin, la reine des contraventions distribuées aux piétons. En 2015, le SPVM a remis plus de 22 000 constats d'infraction à ceux et celles qui avaient contrevenu à la loi soit en ne traversant pas aux endroits spécifiquement indiqués ou en traversant sans attendre leur feu de circulation. C'est deux fois plus qu'à Toronto, qui a distribué environ 9000 contraventions. À Vancouver? Moins de cent... Est-ce une fois de plus une question de mentalité? Dans une entrevue accordée à *TVA Nouvelles* en décembre 2015, le commandant du SPVM (Service de Police de la Ville

de Montréal), Ian Lafrenière déclarait que : «La façon de se comporter des piétons est très différente à Montréal que dans d'autres villes canadiennes. Si vous avez déjà fait un petit tour chez nos voisins de l'Ouest, si vous allez en Ontario, vous arrivez dans une traverse pour piétons, le seul fait d'embarquer dans la traverse pour piétons, les véhicules vont s'immobiliser». Est-ce le zèle des policiers ou la «délinquance» des piétons? Est-ce qu'il s'agit d'un simple manque de respect des lois ou est-ce dû au comportement irrespectueux des usagers de la route les uns envers les autres?

Qu'en est-il de l'emportierage? C'est-à-dire lorsque la portière d'une automobile à l'arrêt s'ouvre intempestivement sur la trajectoire d'un cycliste, c'est souvent synonyme de danger de mort pour les adeptes du vélo. À Montréal, en 2015, on a rapporté 137 cas d'emportierage, mais on en compte probablement plus dans les faits...

Même comme automobiliste, qui voudra bien vous laisser la chance de vous engager dans la dense circulation de l'heure de pointe? Vous pouvez poireauter longtemps à une intersection avant qu'un bon samaritain vous offre l'occasion de vous faufiler dans la queue des pare-chocs à pare-chocs. Vous voilà enfin dans la file! Soudain, une odeur de cigarette vient vous chatouiller le nez. Vous apercevez la fumée sortir de la voiture qui vous précède, puis vous voyez le conducteur catapulte son mégot par la fenêtre! «Hé monsieur! Un peu de respect pour l'environnement» avez-vous envie de lui lancer! Vous vous retenez... Que faire? Klaxonner? Pourquoi? Pour obtenir comme seul résultat de se faire montrer un doigt – habituellement le majeur – monté vers le ciel accompagné de quelques insultes bien senties, parsemées de blasphèmes? Apercevant dans la vitre arrière une petite

affiche «Bébé à bord», vous espérez qu'il n'y ait point de tout-petits sur la banquette arrière de ce *cendrier ambulante*! Même si la loi stipule qu'il est interdit de fumer en présence d'enfants dans une voiture, cela n'empêchera pas certains de continuer de le faire, car il n'existe pas de loi contre les imbéciles...

Le cellulaire ou le c-hell-ulaire

Quel merveilleux appareil que le cellulaire... lorsqu'il est utilisé à bon escient. Et s'il ne servait qu'à téléphoner. Eh bien non... Depuis que le téléphone est passé de fixe à mobile, la technologie a évolué de façon fulgurante. Les premiers appareils n'avaient de portables que le nom! Puis, il s'est mis à rapetisser. Plus le cellulaire diminue de taille, plus il multiplie ses fonctions. D'ailleurs, son utilité première – téléphoner –, semble être passée au dernier rang des fonctionnalités. Identifier une chanson qui joue à la radio, prendre une photo, rechercher une pharmacie ou une SAQ encore ouverte à une heure tardive, retrouver son chemin, etc., le cellulaire rend bien des services... Quelle invention géniale, mais quelle plaie sociale! Au restaurant, quatre personnes attendent leur repas. Ils discutent? Non, ils *textent*! Chacun s'enferme dans son petit monde virtuel. Pourquoi ne sont-ils pas tout simplement restés dans le confort de leur foyer à se *texter* entre eux! À la table d'à côté, un couple. Une bouteille de vin trône au milieu de la table... On peut imaginer un tête-à-tête amoureux... Eh non, Monsieur parle au téléphone pendant que Madame manipule son appareil... S'ils s'offrent ce souper pour solidifier leur union qui bat de l'aile, c'est raté! Et pour les autres clients de ce haut-lieu de la gastronomie, quel intérêt d'entendre M^{onsieur} planifier son prochain tournoi de golf... Oui, on entend tout, parce que

ce genre de malpoli se croit seul au monde! Aucun respect pour l'entourage! Pourquoi aurait-il du respect pour les autres alors qu'il ignore Madame... Les plats arrivent... enfin! On se dit qu'ils vont discuter, échanger... oui, mais pas sans jeter un coup d'œil, pas toujours subtil, à leur téléphone respectif déposé juste à côté de leur assiette! Cette situation me rappelle un passage de *Mouvement* le plus récent roman de Philippe Sollers : «Pendant ce temps-là, les *textos* affluent par millions sur les téléphones portables, au point que des *textomanes*, mâles et femelles, échangent jusqu'à 30 ou 50 déclarations d'amour, de jour comme de nuit. Les harceleurs n'ont rien à envier aux harceleuses. Regardez cette femme mariée qui s'isole toutes les vingt minutes aux toilettes, pour communiquer avec son amant : textos. Elle ne dort pas si elle n'a pas reçu son texto. Elle invente brusquement un rendez-vous professionnel important : texto. On dirait que son ADN la convoque, elle est prête à tout sacrifier pour un virtuose du texto. Elle ne lit plus rien d'autre que ses messages, les livres sont trop longs et trop difficiles, ils se brouillent devant ses yeux. La télé, la radio, le téléphone vocal sont des déserts d'ennui. Aussi convaincant que la coke : le flash texto.» Sollers a bien raison, il existe bel et bien des *textomanes*... Ainsi, l'autre jour, une dame me confiait que lorsqu'elle invite des amis à souper, elle leur demande de déposer leurs cellulaires dans un grand bol au milieu de la table afin que tous participent à la conversation! Le premier à reprendre son portable reçoit une punition, par exemple assumer seul la corvée de vaisselle! Il ne s'agit pas d'enfants ici, mais bien d'adultes! Tellement intoxiqués, qu'il faut éloigner la tentation! Qu'ont-ils si peur de manquer? L'ingrédient secret de Ricardo enfin dévoilé? La nouvelle coiffure de Beyoncé? Et la récente coupe de Julie? Oui, oui, Julie, votre bonne amie assise tout juste devant vous,

Monsieur, Julie qui vient de raser sa longue tignasse pour une bonne cause (ah, vous ne l'aviez pas remarqué?), n'est-ce pas plus essentiel, que de savoir que Carey Price s'est cassé l'ongle du petit doigt? Pourquoi toujours rester accroché à son téléphone quand on est bien entouré? Réunion de famille, voyage ou lors d'un événement spécial comme le 5 à 7 soulignant le départ d'un collègue. Certains, prétextant une urgence, s'éloignent carrément du groupe pour aller vérifier leurs messages, d'autres envoient des *textos* soi-disant pour régler un problème, eh oui, encore, avec leur *ex* ... Subtil ou hypocrite? Qu'importe, aucune raison ne justifie cette dépendance antisociale, inconvenante et dérangeante, au cellulaire. Quoi de plus frustrant que de parler avec quelqu'un qui met soudain la main dans sa poche pour saisir l'importun: «Pardonne-moi, c'est important, il faut absolument que je le prenne...» Avec le sourire, vous faites un signe d'approbation de la tête, l'interlocuteur, déjà ailleurs, vous tourne le dos et s'éloigne. Fin de la conversation. Donner plus d'importance au cellulaire qu'à la personne devant soi devient une triste déconsidération de l'autre sauf, bien entendu, dans des situations particulières comme un enfant à la garderie, un parent à l'hôpital, etc.

Par ailleurs, pour certains, l'addiction au cellulaire devient une véritable maladie à ce point tel que la peur excessive d'être séparé de son téléphone mobile porte désormais un nom: la *nomophobie* (contraction de l'expression anglaise *no mobile phobia*). J'ai déjà entendu un jeune, début vingtaine, avouer à sa copine: «Moi, si je perds mon téléphone, je perds ma vie!»

Une étude publiée en janvier 2015 intitulée: «L'Impact de la séparation d'avec son mobile sur la cognition, l'émotion et la physiologie» arrive à deux conclusions. Premier constat, le téléphone portable est devenu une *extension de nous-mêmes*, à la manière du sonar chez certains animaux si bien qu'on peut parler d'*ISelf*, c'est-à-dire de *soi connecté*. La seconde constatation veut que, privée de son mobile, la personne souffrant de *nomophobie* a l'impression d'avoir perdu une part d'elle-même, et cela *peut avoir un impact négatif sur ses performances mentales...*

Autour d'une table, si toutes les personnes consentent à jouer avec leur téléphone intelligent au détriment de la conversation, ça les regarde. À l'école, ça se transforme en fléau! En plein milieu d'un cours, quand le thème musical tonitruant d'une série de télévision ou des chansons *heavy metal* explosent cela ne peut que déranger... et ce, malgré l'avertissement répété, répété, répété d'éteindre les portables. «S'cusez, j'ai oublié de couper le son...» Et encore, s'il n'y avait que les sonneries! Les réseaux sociaux, quelle calamité! Les étudiants se cachent derrière d'immenses étuis à crayons ou enfouissent leur téléphone entre leurs cuisses pour *texter*, dérouler leur fil *Facebook* ou plus sûrement consulter *Snapchat* (comme le font 100 millions d'utilisateurs chaque jour, dont 71 % ont moins de 25 ans, l'âge moyen étant de 16 ans et demi). Comme si l'*imbécile* en train de s'égosiller devant la classe ne voyait rien des mouvements saccadés des bras indiquant une intense activité de deux pouces enfonçant vivement des touches sur un mini clavier. Et s'il ne s'agissait que du plus désobéissant du groupe, eh non, même les plus timorés ne savent résister à la tentation de répondre à l'*appel* sur leur *c-hell-lulaire* du *Lucifer virtuel*! Et ce sont ces mêmes élèves qui poseront des questions parce qu'ils ne comprennent pas la

matière venant tout juste d'être expliquée... Lire ou écrire un message en écoutant un cours, impossible! Quel irrespect pour le professeur et les camarades de classe. Et combien de fois l'enseignant devra-t-il rappeler à l'ordre ses brebis égarées sur Internet, dérangeant à tout coup le déroulement du cours? En classe, le cellulaire est devenu une vraie plaie, même lorsqu'il est interdit!

Comme les enfants apprennent par mimétisme, qu'est-ce que ce sera plus tard, quand les tout-petits de mères esclaves du cellulaire fréquenteront l'école? Malheureusement, j'ai trop vu de mamans allaiter leur enfant en tripotant leur cellulaire ou encore, une cuillère de purée dans une main et le téléphone dans l'autre. Des études prouvent que pour créer un véritable lien relationnel avec sa mère, un enfant a besoin de son regard...

À vouloir communiquer avec tout le *Monde* tout le temps, on ne communique plus réellement avec personne, même plus avec ses propres enfants... Si on dit que le bonheur c'est *ici et maintenant*, qu'en est-il pour qui est *ailleurs, tout le temps*?

Comme pour les cellulaires, il est aussi interdit de manger dans les classes et pourtant... Vu dans un cours au cégep: une élève plonger la main dans un plat *Tupperware*, en ressortir des spaghettis blancs et se casser le cou vers l'arrière pour les engloutir... Vu à l'université: une jeune femme assise au premier rang, sortir un pot de lait et un bol de *Froot loops* et préparer son petit-déjeuner devant un conférencier qui venait tout juste de prendre la parole! La honte! Combien de fois à l'université, des étudiants reviennent de la pause avec un plat des plus *odorants* qui va empuantir la classe toute la seconde partie du

cours? Si vous les avertissez, ils vont vous répondre « Ben... C'est parce que j'ai faim... » ou encore « J'ai pas eu le temps de déjeuner et quand je ne mange pas... » La *faim* justifie-t-elle toujours les moyens? Quel manque de savoir-vivre! Rappelons-nous que jusqu'à la fin des années 80, il était possible de fumer dans les places publiques y compris dans les écoles. Imaginez, même dans des endroits restreints comme les autobus, les trains et les avions! Quelle époque nocive et nauséabonde! À compter du 26 mai 2016, il sera interdit de fumer sur les terrasses au Québec... il était temps!

Par ailleurs, j'ai remarqué qu'il y a de plus en plus d'avis, entre autres, dans les bureaux et établissements de médecine afin de prévenir l'impolitesse et la violence verbale. Avertissement, avant même de franchir la porte d'une clinique spécialisée :

Veillez fermer votre cellulaire.

Puis, dans la salle d'attente, sur une affiche bien en vue :

*Nous ne sommes pas responsables des délais pour les formulaires ni de la longueur des listes d'attente! **Nous ne tolérons donc aucune agressivité.** Merci de votre compréhension.*

Même genre de recommandation chez un Groupe de médecine familiale :

Nous ne tolérons aucune violence verbale.

Cela en révèle beaucoup sur le comportement répréhensible et irrespectueux d'une certaine partie de la clientèle à l'égard des employés de ces bureaux. On m'a toujours dit

que le respect commence par le respect de soi. Respecter qui on est, son temps, ses limites, ses choix, ses possibilités, ses goûts, etc. Et si on se respecte, les autres nous respecteront. Il faut croire que cette règle ne tienne plus vraiment dans la société actuelle...

Comment assassiner Mozart

Quel affront à l'intelligence que le nivellement par le bas qui prévaut un peu partout, mais en particulier dans les écoles. Pour qu'un plus grand nombre d'individus puissent avoir accès à des niveaux scolaires supérieurs, on baisse la note de passage. Tout le monde pareil, pour ne pas diminuer l'estime de soi des enfants, aucune tête ne doit dépasser du troupeau au risque de se la faire couper. Comme si chacun pouvait accomplir tout ce qu'il veut. Pourquoi vivre dans une telle illusion? Pour éviter de blesser les gros égos de leurs princes et de leurs princesses, les parents souverains les installent sur des trônes bancals afin qu'ils deviennent un jour des rois de la pop ou des reines de beauté... Parfois bien malgré eux... Afin d'assouvir leur surdimensionnée ambition parentale, papa et maman, se voulant pourtant bien intentionnés, livrent leurs rejetons comme proies à divers concours devant les mener à la conquête de l'*Empire des vedettes instantanées!* À trop vouloir prêter aux enfants des talents qu'ils ont peu ou prou en musique, en sport, en danse ou dans une autre discipline, certains parents ou professeurs «assassinent le Mozart» en eux, expression empruntée à Antoine de St-Exupéry. Ce dernier a aussi écrit avec justesse: «Les enfants seuls savent ce qu'ils cherchent.» Et pourtant... Si les parents ont une part de responsabilité dans le choix d'activité de leurs enfants, ces derniers ont souvent des rêves surtout encouragés par les *valeurs* de la société. Un matin, à la radio, l'animateur

demande à des jeunes de moins de dix ans ce qu'ils souhaitent faire plus tard, un garçonnet répond: «Moi, je veux devenir une vedette! Peut-être un humoriste ou un acteur, je ne suis pas encore sûr!» Il ne veut ni d'un métier, ni d'une profession, il aspire à un statut social! Il ne désire pas le fait, mais la conséquence. Car, dans la société actuelle, le plus important c'est de *paraître* et non d'*être*. Devenir une vedette, une personnalité connue et riche de surcroît, c'est le rêve de plusieurs jeunes et parfois de moins jeunes. Beaucoup d'appelés et peu d'élus... Comme si le fait d'être *quelqu'un de connu* cautionnait la réussite suprême. Il y a une différence entre réussir dans la vie et réussir sa vie. Tout le monde veut devenir une vedette de cinéma, de la chanson, du sport, de la radio, de la télévision, une vedette quoi! Et ce, le plus vite possible et surtout, sans effort. Car l'effort est si peu valorisé de nos jours... Tout devrait arriver comme par magie, au moment même où on le désire. La *génération de l'instantané* tolère mal les étapes à suivre, les échelons à gravir, l'expérience à acquérir et l'ardeur à fournir pour arriver à un certain niveau d'emploi et de compétence. Dans une entrevue qu'il accordait à Richard Martineau à l'émission *Les Francs-tireurs* diffusée à Télé-Québec en octobre 2015, Gregory Charles citait l'exemple d'un jeune qu'il venait d'engager et qui se disait déjà blasé par son emploi après seulement quelques jours de travail. «Qu'est-ce qui t'allumerait?» Et le jeune de répondre à peu près ceci: «Toi, ce que tu fais, ton travail à toi m'intéresse». Ce à quoi Charles réplique: «Tu es en train de me dire que le travail que je fais, que j'ai pris vingt ans à construire, toi, au bout de seulement quelques jours, tu voudrais l'avoir?» L'animateur n'est pas le seul à déplorer ce genre d'attitude des *milléniaux* (Génération Y et Z) arrivant sur le marché du travail. Récemment, un électricien d'expérience m'a raconté l'anecdote qui suit: «Première

journée de stage pour un jeune qui vient de terminer sa formation d'électricien. Je l'amène dans un édifice où, pour régler un problème, je dois enlever un panneau du plafond. Debout sur la dernière marche de l'escabeau, j'y suis entré jusqu'à la taille. Comme il me manque un outil, je demande au jeune homme d'aller le chercher dans le camion. J'attends... Au bout de quelques minutes, inquiet, je décide d'aller voir pour quelle raison il n'est pas encore revenu. Personne! Ni dans la camionnette, ni autour... Je prends l'outil et retourne dans l'édifice sans savoir où était passé le stagiaire. Je ne l'ai jamais revu! J'ai su le lendemain qu'après des mois de formation, il avait décidé de changer de métier, car on ne lui avait jamais dit qu'il devrait travailler dans les murs et les plafonds puisqu'à l'école, tout ce qu'il réparait se trouvait toujours sur une table... » À qui la faute? Au professeur, qui semble-t-il ne l'avait pas signifié (avait-il réellement besoin de le faire?) ou à ce jeune n'ayant pas déduit que les fils électriques ne passent pas sur les tables de cuisine ou sur des bureaux, mais bien dans les murs et les plafonds? Combien j'ai vu d'élèves du cégep abandonner leurs cours à quelques semaines seulement de la fin d'une session? Combien d'étudiants vont d'un programme à l'autre sans jamais trouver leur véritable voie? De la technique en soins infirmiers, ils volent vers l'architecture, ils délaissent la littérature pour l'agriculture. C'est peut-être que les études collégiales ou universitaires ne conviennent pas à tout le monde? C'est peut-être que les jeunes n'ont «rien à apprendre au cégep»? C'est du moins souvent ce qu'ils prétendent... Ils ne remettent pas un travail? «Ça vaut juste dix pour cent, je l'assume.» Le journal *Le Devoir* publiait sous la rubrique *Enseignement au collégial* le 6 juin 2011, le texte *Les nouveaux demi-civilisés* d'un enseignant de français de niveau collégial, Ian Murchison, qui déplorait l'attitude de ses élèves en ces mots: «Ils

regardent l'heure sur leur téléphone intelligent toutes les 30 secondes et s'envoient des dizaines de messages textes pendant l'heure et quart de souffrance qu'on leur inflige sadiquement. N'essayez pas de les priver de cette sublime évasion, car la direction de l'école et toute la société technophile vous accusera de brimer leur liberté d'expression, leur droit fondamental d'être un consommateur hyperbranché, stupide et endormi.» Pourquoi fréquentent-ils le cégep alors? Parce que leurs très méchants parents les y obligent. Malgré qu'il appartienne lui-même à la fameuse *Génération Y*, Murchison se dissocie totalement des plus jeunes de sa génération et les analyse ainsi: «Les élèves arrivent à votre cours gonflés à bloc, indubitablement sûrs d'eux, emprisonnés dans leur individualisme irascible, indélogeables de leurs médias sociaux et ostentatoirement accrochés à leur image. Ils sont irresponsables, mal convenus et arrogants. Ce qui compte: le boulot, la voiture et les vêtements. Le *I Phone*. Bien sûr, tout cela ressemble à un ramassis de préjugés, mais vous êtes étonné de constater chaque jour dans votre salle de classe que c'est en fait une grande part de la réalité.» L'enseignant plaint du coup les 3% de ses élèves «cette minorité dont le talent, la motivation et les capacités scolaires sont exceptionnellement élevés» qui doivent endurer le comportement narcissique de leurs camarades de classe. Malheureusement, les élèves brillants et doués se retrouvent souvent fin seuls dans leur coin, jugés trop *nerds* par la majorité de la classe. Encore une fois, c'est le nivellement par le bas. Il faut couper les têtes des meilleurs pour ne pas qu'elles sortent de l'eau, car tous doivent se noyer dans l'ignorance.

Au fond, ce n'est peut-être pas de leur faute, car à la petite école, on leur a montré que tout le monde est égal. Un exemple? Au primaire, après une *compétition de grammaire*

en classe, chacun a droit à sa médaille parce que chacun a le mérite d'avoir participé, même le plus grand des paresseux reçoit une récompense. Belle façon de valoriser l'effort... Quel message envoie-t-on aux réels méritants, à ceux qui avaient étudié, travaillé et investi du temps pour pouvoir réussir? Au primaire comme au secondaire, on se préoccupe peut-être trop d'aplanir les différences vers le bas plutôt que de valoriser les meilleurs qui pourraient aspirer les autres vers le haut... Les décrocheurs ne sont pas tous des cancre, au contraire. Ce sont souvent de jeunes allumés, découragés de perdre leur temps à aider les moins forts. Ils ont soif d'apprendre et on les abreuve à petites gouttes, pour ne pas que les plus faibles, eux, s'étouffent. La société est loin de valoriser les *bollés*, bien au contraire. Il est important de respecter les différences, quelles soient scolaires ou autres pour ne pas *assassiner Mozart*.

Depuis la fin du cours classique, les choses ont bien changé, et c'est tant mieux dans un sens. Le niveau de scolarité supérieur n'est plus réservé qu'aux plus riches, mais à tous y compris aux filles, grâce, entre autres, au programme de *Prêts et bourses* du gouvernement québécois. Les professions libérales sont loin de s'avérer les plus payantes. Des mécaniciens gagnent souvent plus cher de l'heure que certains avocats. Un niveau de scolarité universitaire ne garantit plus désormais un salaire élevé. La démocratisation de l'éducation nous a même conduits à certaines pénuries de main-d'œuvre, car les cours professionnels longs et courts ont longtemps été boudés voire méprisés par les jeunes sinon par leurs parents. *Il n'y a pas de sots métiers que de sottes gens*, dit-on. Un des problèmes, c'est souvent le non respect du *petit Mozart* qui sommeille dans le garçon ou la fillette. Au jeune joueur Pee-Wee, on dira «Tu vas jouer dans la Ligue nationale de hockey...» même

si le jeune préférerait la LNI (Ligue Nationale d'Improvisation). À la fillette qui prend des cours de chant, on promet : « Tu seras la prochaine Marie-Mai ! » alors qu'elle aime chanter seulement pour s'amuser au karaoké. TVA annonçait récemment sur son site : « Votre enfant vous impressionne par ses prouesses vocales ? Il rêve de monter sur scène comme ses idoles ? Inscrivez-le à *La Voix Junior!* » Les auditions ont attiré des centaines de jeunes âgés de 7 à 14 ans tant à Montréal, à Québec qu'à Chicoutimi. Vouloir devenir une vedette est une chose, devenir un artiste en est une autre...

Comme dans bien des domaines, beaucoup d'appelés, peu d'élus... Les télérealités ont ouvert la porte de la facilité à devenir une *célébrité instantanée*. Sans effort, sans compétences précises, sans réel mérite sauf peut-être celui d'avoir le courage, parfois, de se couvrir de ridicule au petit écran. Et encore, certains, certaines n'en avaient cure, l'important, c'est de « se faire *wouère* à *tivi* ». De pompier, esthéticienne ou étudiant inconnus à vedettes en page frontispice de magazines populaires, comme le *7 Jours* et *La Semaine*, a de quoi griser tout aspirant avide de visibilité et de notoriété facilement acquises. *La grande vertu de la télévision est de donner leur chance aux imbéciles. Mais elle n'en laisse aucune à vos enfants, puisqu'elle les leur inflige* écrivait le journaliste et écrivain Christian Combaz. Tout le monde a quand même droit à ses quinze minutes de gloire répliquerait l'artiste américain Andy Warhol. Comme le chantait Luc De Laroche à la fin des années 1990 dans sa chanson *Cash city* : « Tout le monde veut être une star, mais personne veut être une planète » [...] Tout le monde veut que tout le monde l'aime, mais personne n'aime tout le monde [...] Tout le monde a des idées empruntées à la télé [...] Tout le monde est imposteur, chacun est son propre héros. »

Passer de façon fulgurante de l'ombre à la lumière, voilà le désir de plusieurs... Cela démontre toute la puissance de l'*image* propulsée par la télévision et par la suite sur Internet. L'*instantanéité de la popularité* donne sans doute à la jeune génération l'impression qu'il est aisé de devenir une *vedette* après seulement quelques apparitions à la télévision. Alors, pourquoi s'acharner et mettre des années à atteindre la notoriété? se disent sans doute certains. Cette *réussite spontanée* n'aide en rien la valorisation de l'effort. Plusieurs *lofteurs* et *académiciens* ayant tout de même sombré dans la profondeur de l'oubli prouve qu'arriver au sommet de la gloire est une chose, s'y maintenir en est une autre...

«La chance aide parfois, le travail toujours.» Proverbe Brahman

CONCLUSION

*Le gain de notre étude,
c'est en être devenu meilleur et plus sage.*
Montaigne

Tenter de vérifier l'hypothèse qui veut que la chronique puisse s'avérer un avatar de l'essai exige, au départ, une longue investigation dans le monde essayistique et journalistique. Mes lectures m'ont conduite à découvrir des aspects imprévus... Que la définition de l'essai ne fasse point l'unanimité chez les théoriciens était envisageable, mais que la théorie consacrée à la chronique soit à la fois ambiguë et sibylline constitue une véritable surprise. Contre toute attente, il m'a fallu confronter et comparer de nombreuses définitions de la chronique pour constater que, malgré le fait qu'il existe divers genres de chroniques, leur distinction s'avère imprécise et incomplète. Même la terminologie utilisée pour les caractériser varie d'un théoricien à l'autre. Ce constat commandait, pour les besoins de cette recherche, d'établir une distinction entre la chronique *libre* et celle d'*opinion* ainsi que de choisir un qualificatif, en l'occurrence *libre*, pour faciliter la comparaison de ce genre de chronique avec le texte essayistique.

Me consacrant depuis mes débuts à la chronique *spécialisée*, la partie création de ce mémoire m'a permis d'appriivoiser et d'expérimenter un nouveau processus de création d'abord de la chronique *libre* puis de l'essai, m'offrant ainsi l'opportunité d'éprouver de façon pratique la rédaction de ces différents genres de textes. Cette écriture m'a par la suite permis de confronter les observations résultant de la comparaison des typologies et de

l'analyse des chroniques. Entre la chronique *spécialisée* et *libre*, outre le choix du sujet, limité à un domaine en particulier pour la première, le contraste est assez mince en ce qui a trait à la rédaction en tant que telle. Par ailleurs, comme le propos de la chronique spécialisée se veut le plus souvent factuel, elle devient, contrairement à la chronique libre, obsolète à plus courte échéance.

L'écriture de l'essai permet de se délester d'une certaine rigidité de rédaction puisque ce genre permet une grande liberté de style et de sujets. Si la chronique exige un nombre limité de mots ou de caractères, l'essai, lui, n'impose aucune restriction d'espace. En effet, il est plus facile de sortir du sujet principal et d'emprunter des chemins de traverse dans l'essai, car l'écriture se développe le plus souvent au fil de la pensée. La concentration du texte journalistique commande quant à lui une construction un peu plus linéaire, exigeant presque une écriture d'un seul souffle alors que l'essai permet de prendre de grandes respirations...

Concernant les trois chroniqueurs étudiés au cours de ce mémoire, en l'occurrence Josée Blanchette, Pierre Foglia et Dany Laferrière, leurs textes pourraient être considérés comme des essais selon les résultats des analyses théorique et pratique effectuées au cours de cette recherche. Dans leur cas, leur style d'écriture et leur personnalité ont joué un rôle fondamental. C'est pourquoi, il serait sans doute intéressant de poursuivre cette recherche en analysant les textes d'autres chroniqueurs, car si, selon le style de l'auteur, la chronique *libre* peut se révéler un essai, cela pourrait peut-être s'avérer de même pour la chronique *spécialisée*, par exemple, celle que signe Jean Dion dans le journal *Le Devoir* qui aborde le

sport d'un angle très personnel et se révèle plus souvent une chronique d'*humeur* que *spécialisée*. Il pourrait aussi être intéressant d'analyser les chroniques publiées dans d'autres journaux que *La Presse* et *Le Devoir*, car *libre* ou *spécialisée*, le style de l'auteur se veut un facteur déterminant à savoir si la chronique peut être considérée ou pas comme un essai. Les chroniques de magazines pourraient être considérées, car leurs articles profitent habituellement d'un espace moins restrictif que dans un journal facilitant ainsi la comparaison entre l'essai et la chronique.

À la base, que ce soit pour l'essai ou la chronique *libre*, la discipline reste la même, seule la longueur diffère, c'est la différence entre piquer un sprint et courir un marathon... De là à conclure que la chronique est un avatar de l'essai, il ne faut qu'un pas... que plusieurs auteurs ont osé franchir. Jean-Claude Picard parle de *chroniqueurs, autant essayistes que journalistes*, Michel Lemaire croit à *l'appartenance des chroniques à l'essayistique* tout comme Marie Gil qui affirme que *la chronique relève de l'essai*; René Audet abonde dans ce sens en autant que les chroniques soient publiées dans un recueil. Finalement, Laurent Mailhot considère carrément la chronique comme un des avatars de l'essai... Quant à moi, à la question «La chronique est-elle un avatar de l'essai?» j'ose avancer une réponse affirmative, mais conditionnelle, c'est-à-dire dans les limites où certains critères, comme le style investi d'individualité, sont respectés.

BIBLIOGRAPHIE

- AUDET, René, « À propos du feuilleton idéal (la chronique comme pratique de l'essai) », dans CAUMARTIN, Anne et LAPOINTE, Martine-Emmanuelle (dir.), *Parcours de l'essai québécois 1980-2000*, Québec, éd. Nota Bene, coll. « essais critiques », 2004, p.47-53
- BELLEAU, André, *Petite essayistique*, Liberté, vol. 25, no 6, (150) 1983, p. 7-10
- BERNIER, François-Marc, *Foglia, l'Insolent*, Édito, 2015, 383 p.
- BLONDEAU, Philippe, « Avatars de la chronique chez Pierre Mac Orlan » dans CURATOLO, Bruno & SCHAFFNER Alain (dir.), *La Chronique journalistique des écrivains (1880-2000)* Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2010, p.123-133
- BONENFANT, Joseph « La Pensée inachevée de l'essai » *Études littéraires*, vol. 5, n° 1, 1972, p. 15-21. <http://id.erudit.org/iderudit/500217ar>
- BRAULT, Jacques, *Ô saisons, ô châteaux*, Boréal, Montréal, 1991
- CARDINAL, François, *Plus on est de fous, plus on lit*, « La chronique a-t-elle encore raison d'être? » ICI Radio-Canada Première, 09 avril 2015 http://ici.radio-canada.ca/emissions/plus_on_est_de_fous_plus_on_lit/2014-2015/chronique.asp?idChronique=368886
- CHENIER, Jean-Félix, *Le métier d'écrire*, 15 novembre 2012 <http://voir.ca/jean-felix-chenier/2012/11/15/le-metier-decrire/>
- COLLARD, Nathalie, *Confusion des genres*, La Presse, 06 avril 2014 <http://www.lapresse.ca/arts/medias/201404/05/01-4754882-confusion-des-genres.php>
- CORNELLIER, Louis, *À plus forte raison : chroniques de L'action*. Presses de l'Université Laval, Québec, 2011, 213 p.
- CORNELLIER, Louis, *L'art de défendre ses opinions expliqué à tout le monde*. VLB, Montréal, 2009, 109 p.
- CONSEIL DE PRESSE DU QUÉBEC, *La liberté rédactionnelle et les genres journalistiques*, novembre 2003, <http://conseildepresse.qc.ca/code/droits-de-la-presse/le-traitement-et-la-diffusion-de-linformation/>
- DE BONVILLE, Jean, *L'analyse de contenu des médias : de la problématique au traitement statistique*, De Boeck Université, Paris, Bruxelles, 2000,451p.
- DION, Jean, *Tout un plat*, Le Devoir, 27 avril 2000, p. A3

DUBOIS, Judith, *L'information internationale dans le quotidien La Presse au tournant du XX^e siècle. Une progression marquée par l'attrait de la proximité*, Communication Vol. 28/2 | 2011 <http://communication.revues.org/index1758.html>

DUCAS, Marie-Claude, *Pierre Foglia le premier blogueur du Québec* <http://www.journaldemontreal.com/2015/03/03/pierre-foglia-le-premier-blogueur-du-quebec>

DUMONT, François, *Approches de l'essai. Anthologie*, textes rassemblés et présentés par Éditions Nota bene, Québec, 2003, 276 p. (Coll. « Visées critiques ».)

FARRON, Ivan, « Une poétique de la rencontre. Les chroniques journalistiques de Jacques Chessex », dans CURATOLO, Bruno & SCHAFFNER Alain (dir.), *La Chronique journalistique des écrivains (1880-2000)* Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2010, p. 217-223

FERENCZI, Thomas, *L'Invention du journalisme en France*, Paris : Petite bibliothèque Payot, 1996

FOGLIA, Pierre, *Courrier*, La Presse, 27 mai 2013

GENDRON, Louise, *Le mal élevé de La Presse*, L'Actualité, 1er mai 1993

GIL, Marie, « La métamorphose littéraire de la chronique chez Proust », dans CURATOLO, Bruno & SCHAFFNER Alain (dir.), *La Chronique journalistique des écrivains (1880-2000)* Éditions universitaires de Dijon, coll. « Écritures », 2010, p.23-32

GLAUDES, Pierre, *L'Essai au XIX^e siècle*, 24 mai 2012 http://www.fabula.org/actualites/l-essai-au-xixe-siecle_51237.php,

GLAUDES, Pierre, Louette, Jean-François, *L'essai*, Armand Colin, Paris, 2011, 319p.

GREVISSE, Benoît, *Écritures journalistiques, stratégies rédactionnelles, multimédia et journalisme narratif*, De Boeck Université, Paris, Bruxelles, 2008, 252 p.

HOMIER-ROY, René, *La bibliothèque de René*, 4 octobre 2013 http://ici.radio-canada.ca/emissions/la_bibliotheque_de_rene/20132014/chronique.asp?idChronique=315272

JOBIN, François, *La réplique › Jacques Godbout - L'écrivain n'est pas un être d'exception* Le Devoir, 15 novembre 2012 <http://www.ledevoir.com/culture/livres/363980/l-ecrivain-n-est-pas-un-etre-d-exception>

KALANTZIS, Alexia, *L'essai dans l'œuvre de Remy de Gourmont et de Marcel Schwob: enjeux génériques et littéraires*, revue Romantisme, n° 16, 2014-2

KATTAN, Naïm, *Le Désir et le Pouvoir*, Montréal, Hurtubise HMH, 1983, p. 164

- LABOURET, Denis, « La chronique de presse selon Giono : un genre antimoderne? » dans CURATOLO, Bruno & SCHAFFNER Alain (dir.), *La Chronique journalistique des écrivains (1880-2000)* Éditions universitaires de Dijon, coll. Écritures, 2010, p.91-100
- LANDRY, Kenneth, «Dossier l'essai » *Où commence, où finit l'essai*, Québec français, n° 53, mars 1984, p. 34-35., <http://id.erudit.org/iderudit/45978ac>
- LANDRY, Kenneth, « *L'essai ou la prose d'idées au Québec avant le XXe siècle : un survol* », Québec français, n° 143, 2006, p. 47 <http://id.erudit.org/iderudit/49490ac>
- LANGLET, Irène, *Les théories de l'essai littéraire dans la seconde moitié du XXe siècle. Domaines francophone, germanophone et anglophone. Synthèses et enjeux*, thèse de doctorat, Rennes, Université de Rennes 2 Haute-Bretagne, 1995
- LAPOINTE, Josée, *Rima Elkouri le pouvoir de raconter*, La Presse, 22 novembre 14 <http://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201411/21/01-4821320-rima-elkouri-le-pouvoir-de-raconter.php>
- LEMAIRE, Michel (hiver 1987), *Jacques Brault, essayiste*, Voix et images, Vol. XII, n02, p. 223-238.
- LITS, Marc, *Du récit au récit médiatique*, De Boeck Université, Paris, Bruxelles, 2008
- LÓPEZ García, Isabelle, *Généalogie d'un genre : les chroniques lémébéliennes*, Université Paris-Sorbonne, Paris IV, CRIMIC-SAL, 2001, www.crimic.paris-sorbonne.fr/actes/sal3/lopezgarcia.pdf
- MAILHOT, Laurent, *L'essai québécois depuis 1845 : étude et anthologie*, Cahiers du Québec, Coll. Littérature, Les Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2005, 357p.
- MAJOR, Robert (1999), « Le recueil d'essais ou l'ombre de Montaigne », dans François DUMONT (dir.), *La pensée composée. Formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota Bene, coll. « Cahiers du centre de recherche en littérature québécoise », p. 13-36.
- MARCEL, Jean, *Prolégomènes à une théorie de l'essai. Pensées, passions et proses*. L'Hexagone (Essais), Montréal, 1992, p. 315.
- MARTIN-LARGARDETTE, Jean-Luc, *Le Guide de l'écriture journalistique*, La Découverte, Paris, 2009, 255p.
- MONTAIGNE, Michel de, *Essais*, Paris, Librairie générale française (coll. Livre de poche), 3 vol., 1985
- PAQUIN, Jacques, *Jacques Brault, Gilles Cyr, François Charron*, Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 125, 2007, p.44-45 <http://id.erudit.org/iderudit/36654ac>

PATILLON, Michel, *L'art rhétorique : exercices préparatoires, états de cause, invention, catégories stylistiques, méthode de l'habileté*, Hermogène, L'Âge d'homme, Lausanne, 1997, 640p

PELLETIER, Jean-Jacques, *Questions d'écriture: réponses à des lecteurs*, Hurtubise, 2014

PICARD, Jean-Claude, *La chronique dans les quotidiens québécois: un genre journalistique de plus en plus populaire*, Les Cahiers du journalisme, n° 6, Octobre 1999, p.36-49

PIRES, Alvaro, *Échantillonnage et recherche qualitative: essai théorique et méthodologique*, Université d'Ottawa, 1997

PRATA, FILIPA Ana, *Genre littéraire ou paralittéraire? Les enjeux de la chronique au Portugal*, Universidade de Lisboa www.reelc.net/files/Prata.pdf

RABOY, Marc, *Les médias québécois : presse, radio, télévision, câblodistribution*, Gaëtan Morin éditeur, Boucherville, 1992, p. 174 à 189.

RICARD, François, *La solitude de l'essayiste, L'atelier du roman*, Flammarion Boréal, Montréal, 2007, p. 77

RIENDEAU, Pascal, *Méditation et vision de l'essai, Roland Barthes, Milan Kundera et Jacques Brault*, Éditions Nota Bene, Québec, 2012

RIENDEAU, Pascal, *La rencontre du savoir et du soi dans l'essai*, Études littéraires, vol. 37, n° 1, 2005, p. 91-103.

ROSS, Line *L'écriture de presse, l'art d'informer*, Gaëtan Morin éditeur, Montréal, 2005, 253p.

SALLES, Daniel, *Journalistes et écrivains au XIX^e siècle*, <http://expositions.bnf.fr/presse/arret/13.htm>

SOHET, Philippe, *Images du récit*, Presses de l'Université du Québec, 2010, 360p.

SORMANY, Pierre, *Le métier de journaliste : guide des outils et des pratiques du journalisme au Québec*, Les Éditions du Boréal, Montréal, 2000, 494p.

SAUVÉ, Mathieu-Robert, *L'essai selon Chassay*, 27 novembre 2003, <http://revue.leslibraires.ca/articles/essai-quebecois/l-essai-selon-chassay>

THERENTY, Marie-Ève, *La Littérature au quotidien, poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, «Poétique» Seuil, Paris, 2007

THÉRENTY, Marie-Ève, *Pour une histoire littéraire de la presse au XIX^e siècle*, Revue d'histoire littéraire de la France, 3/ 2003 (Vol. 103), p. 625-635

TREMBLAY, Yolaine, *L'essai, unicité du genre, pluralité des textes*, Les éditions Le Griffon d'argile, Sainte-Foy, 1994, 188 p.

VIGNEAULT, Robert, *L'écriture de l'essai*, Éditions de l'Hexagone, Montréal, 1994

VIGNEAULT, Robert, *Dialogue sur l'essai et la culture*, Presses de l'Université Laval, Québec, 2003, 75p.

Orientations bibliographiques

Essai

ARON, Paul, Saint-Jacques, D., Viala, A., *Le Dictionnaire du littéraire*, Presses universitaires de France, Paris, 2002, 634p.

AUDET, René, « La fiction à l'essai », dans *Frontières de la fiction*, 1999, <http://www.fabula.org/colloques/frontieres/PDF/Audet.pdf>

BACON, Francis, *Introduction*, traduit par Maurice Castelain, éditions Montaigne Paris, Aubier, (Collection bilingue), 1948

BROUILLETTE, Claude, *L'Essai : une frivolité littéraire?* Études littéraires, vol. 5, n° 1, 1972, p. 37-46. <http://id.erudit.org/iderudit/500219ar>

DUMONT, François, « Bifurcation de l'essai dans l'œuvre de Jacques Brault », dans CAUMARTIN, Anne et LAPOINTE, Martine-Emmanuelle, (dir.), *Parcours de l'essai québécois 1980-2000*, Québec, éd. Nota Bene, coll. « essais critiques », 2004, p. 83-95

DUMONT, François, *Approches de l'essai. Anthologie*, Québec, Éditions Nota bene (coll. Visées critiques), 2003

DUMONT, François (dir.) *La pensée composée. Formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota bene (coll. Cahiers du CRELIQ), 1999

LEMAIRE, Michel, *Jacques Brault essayiste*, Voix et Images, vol. 12, n° 2, (35) 1987, p. 222-238. <http://id.erudit.org/iderudit/200628ar>

MAILHOT, Laurent, *Arcand et Bouchard : deux anthropologues dans les lieux dits communs*, Études françaises, vol.36, n° 1, p.127-149

MARCEL, Jean, *Pensées, passions et proses*, Hexagone, coll. Essais littéraires, Montréal, 1992

MARION, Philippe, et SOHET, Philippe, *Une écriture de la familiarité : La guerre de Foglia*, Voix et Images 63, vol. XXI, n° 3 (printemps), p. 560-574

Histoire

DIONNE, René (dir.) *Le Québécois et sa littérature*, Éditions Naaman, Sherbrooke, 1984, 458p.

GREIF, Hans-Jurje, et OUELLET, François, *La littérature québécoise 1960-2000*, L'Instant même, 2004

LEMIRE, Maurice, SAINT-JACQUES, D. et ROBERT, L. *La vie littéraire au Québec*, tomes I à VI, Presses de L'Université Laval, Québec, 2010

Journalisme

ADAM, Jean-Michel, *Genres de la presse écrite et analyse de discours*, Semen 13 | 2001
URL : <http://semen.revues.org/2597>

ADAM, Jean-Michel, *Unités rédactionnelles et genres discursifs : cadre général pour une approche de la presse écrite*, Pratiques, n° 94, Juin 1997

AGNÈS, Yves, *Manuel de journalisme*, Éditions La Découverte, Paris, 2008, 473 p.

ALLEMAND, Alain, *Journalisme narratif en pratique*, De Boeck Université, Paris, Bruxelles, 2011, 223 p.

BLANCHETTE, Josée, *Sans ménagement : confidences*, Flammarion, Québec, 2013

BLANCHETTE, Josée, *Chère Joblo*, Les Éditions du Boréal, 2003, 157 p.

CORNELLIER, Louis, *Lire le Québec au quotidien*, Typo, Montréal, 2008, 132 p.

DURRER, Sylvie, *De quelques affinités génériques du billet*, Semen [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 30 avril 2007, URL <http://semen.revues.org/2600>

LAFERRIÈRE, Dany, *L'Art presque perdu de ne rien faire*, Boréal, Montréal, 2011

LAFERRIÈRE, Dany, *Journal d'un écrivain en pyjama*, Mémoire d'encrier, Montréal, 2013

LUGRIN, Gilles, *Le mélange des genres dans l'hyperstructure*, Semen 13 | 2001, URL : <http://semen.revues.org/2654>

RABOY, Marc, *Les genres journalistiques*, http://www.cyberjournalisme.com.ulaval.ca/module0.2/0.2.4_genrejournalistique.php

STIENON, Valérie, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, *ConTEXTES* URL : <http://contextes.revues.org/index3902.html>

THÉRENTY, Marie-Ève, *LA chronique et LE reportage : du "genre" (gender) des genres journalistiques*. *Études littéraires*, vol. 40, n° 3, 2009, p. 115-125.
<http://id.erudit.org/iderudit/039248ar>

Méthodologie

DE BONVILLE, Jean, DARISSE, C., «L'évolution du *Devoir* vue à travers les structures de son contenu», *Communication*, Vol. 29/2 | 2012, URL :
<http://communication.revues.org/index2822.html>

CLERC, Isabelle, Kavanagh, É., Lépine, F, Roy, R-L., *Analyse linguistique de textes tirés de quatre quotidiens québécois (1992-1999)* Conseil de la langue française, Université Laval, 2000 p.37-40

MOIRAND, Sophie, *Responsabilité et énonciation dans la presse quotidienne : questionnements sur les observables et les catégories d'analyse*, *Semen 22* | 2006, URL:
<http://semen.revues.org/2798>

The logo for Clicours.COM is displayed within a dark blue rectangular box. The text "Clicours.COM" is written in a white, bold, sans-serif font, centered horizontally and vertically within the box.

ANNEXE

TEXTES DES CHRONIQUEURS

1. CHRONIQUES DE JOSÉE BLANCHETTE

1.1 CONFIDENCES SUR L'OREILLER *LA GLANEUSE DE SOMMEILS*

Le Devoir 2 février 2007

«À quelle heure tu viens te coucher demain matin?», m'écrit Eva Van Den Bulcke. C'est la forme d'invitation la plus ambiguë que j'aie jamais reçue. Si elle ne venait pas d'une jeune photographe qui a déjà fait un court séjour de nature professionnelle dans mon plumard, j'aurais pu facilement prendre mes fantasmes en dormance pour des réalités. Au mois de décembre dernier, la délicieuse Eva (31 ans, blonde, Flamande à l'accent fleurrrrrri, yeux vert clairière, sourire avec une fente entre les dents, humour à fendre toutes les dents...) s'est présentée chez moi un matin blafard et mutin pour me croquer dans les bras de Morphée. Debout dans mon lit, elle a fait cliquer son petit Nikon FM2 rétro sous tous les angles possibles. Enfin, pas tous, j'avais conservé mon pyjama... Tant d'intimité donne faim! J'ai ensuite invité Eva à partager mes confitures maison. Puis nous nous sommes promis de poursuivre les confidences sur l'oreiller (le sien) en janvier, juste avant son exposition de photos, qui a cours jusqu'à dimanche prochain. Le projet d'Eva consiste à immortaliser le sommeil, cette *terra incognita* où nous sommes livrés à notre fragilité originelle. «*Au départ, je voulais faire le portrait de quelqu'un qui n'a pas le contrôle sur son image. Parce que nous sommes dans un monde d'images. Tout ce que tu observes se*

modifie, même un atome sous la lentille d'un microscope. Mais dans le sommeil, j'espérais aller chercher l'innocence. Je suis une glaneuse. Pas besoin d'aller très loin pour voyager... », constate la jeune femme, qui exerce aussi le métier de directrice artistique. Au coin du lit l'aventure, donc!

De l'art qui fait zzzzzzzzzzzzz!

Encouragée et financée dans ce projet artistique par son employeur (l'agence de création Sid Lee), Eva s'est levée aux aurores durant une année et demie pour pénétrer dans des univers clos, aux humeurs chargées des toxines de la nuit, les chambres à coucher de ses victimes consentantes. *« Je ne suis pas une matinale. Je portais la "tête dans le cul", le post-it sur le dash de l'auto. Mais une fois que j'étais dans leur lit, j'étais fière! »*, dit-elle. Si certains arrivaient à dormir (elle s'était munie de leur clé et d'un plan de l'appartement avant de se rendre), d'autres feignaient la fuite devant son appareil sans flash et s'étaient brossé les dents au préalable. *« C'est très étrange de rentrer dans l'intimité des gens de cette façon. Un gars n'aurait jamais pu faire ce projet en demandant: "Je peux venir dans votre lit?" J'explorais une nouvelle forme de perversité... J'ai couché avec la ville entière pour faire cette expo, mais je n'ai pas dormi beaucoup »*, dit la jeune artiste, qui a exposé à New York la semaine dernière avant de s'offrir une vitrine à Montréal. Et, bien sûr, beaucoup de garçons émoustillés par l'expérience l'ont appelée pour remettre le couvert, avec ou sans confitures. *« Les gars pensaient souvent que c'était un prétexte moderne d'entrer dans leur chambre et, en plus, j'arrivais chez eux en pyjama... pour les mettre à l'aise »*, sourit-elle. Eva a d'ailleurs noté qu'il y avait une grande différence entre les

femmes endormies et leur apparence u réveil. Beaucoup plus que pour les hommes. *« Les femmes sont les reines de l'illusion. Si on se montre au naturel, c'est un choc pour les hommes! Je me sentais plus perverse d'entrer dans l'univers des filles. C'était forcément plus sensuel, plus vulnérable, même si ce n'était pas l'intention de départ... »* L'intention de départ, justement, elle est venue d'une expérience dans la vie d'Eva: son incapacité à dormir avec quelqu'un. *« C'est très intime de dormir, plus que de coucher... Quand tu couches, tu partages. Quand tu dors, chacun est dans son univers. Ça prend du temps avant que je me sente assez à l'aise pour aller jusque-là »,* dit celle qui dormait dans le même lit que sa sœur et dans la même chambre (circulaire) que ses parents, jusqu'à l'âge de 13 ans. *« Nous habitons un moulin à vent en Belgique. Tu n'as pas besoin de ta propre chambre quand ton univers est à l'intérieur de ta tête... »*

Le salut du sommeil

Eva s'est beaucoup intéressée au sommeil, à l'insomnie, à ses incidences sur le comportement dans une société de carencés du dodo. *« Quand nous sommes éveillés, il y a seulement 10% de notre cerveau qui fonctionne. Quand on dort, 80%. Nous devrions tous dormir, nous sommes des génies au repos! Et puis, nous devrions écouter notre corps. Nous prenons des médicaments pour dormir, puis pour nous réveiller, puis nous ajoutons le cache-cernes et le café... »,* constate-t-elle. Depuis quelque temps, Eva dort en charmante compagnie. Chacun des portraits de son expo est immortalisé sur une taie d'oreiller. J'ai pu faire l'entrevue avec elle, entourée des tronches de James Hyndman (coiffure impeccable même s'il dort la face dans l'oreiller) et de Jacques Languirand (le sourcil éméché), profondément

endormis. Si loin et si proches à la fois... saisissante perspective. *« C'est humoristique, mon truc, un trompe-l'œil amusant... Je trouvais ça ludique, mais faire de l'art, ça reste du luxe! »* Pendant son expo, Eva permettra aux visiteurs de se faire photographier dans un lit et leur proposera d'immortaliser leur visage endormi sur l'oreiller. Les profits seront versés à un organisme qui vient en aide aux jeunes sans-abri. *« Nous, on a nos problèmes d'insomnie sur nos bons matelas, constate la photographe. Mais il y a des gens qui dorment dans la rue, avec la menace, le froid, sans aucune protection. Ils n'ont pas l'espace pour rêver. Alors, la folie les guette. Je ne peux même pas imaginer les séquelles hallucinantes engendrées par ce manque de sommeil. »*

Eva a pu observer les habitudes de sommeil de ses contemporains au fil de ses intrusions dans leur vie très privée. Les pyjamas qui font la gueule, les tables de nuit qui débordent, les traces de fin de conscience avant l'échappée belle. *« Il y en a qui font des listes, d'autres qui lisent des bouquins sur la performance, certains des revues d'actualité ou reliées au travail »,* fait remarquer celle qui ne porterait même pas un t-shirt avec un logo dans son lit parce que *« rien ne doit nous rattacher à la réalité, il faut être libre dans une chambre »*. La liberté d'Eva commence dans le sommeil, et c'est aussi là qu'elle entretient son rêve le plus cher: faire le tour du monde pour installer dans un lit gigantesque des politiciens, opposants idéologiques de toutes les confessions, des gens qui ne s'entendent pas réveillés, mais qu'elle obligerait à dormir ensemble: *« Je ne veux pas être photographe de guerre, je veux être photographe de paix. »* Voilà où ça mène de trop dormir! *cherejoblo@ledevoir.com*

Eva Van Den Bulcke en entrevue sur l'oreiller: une nouvelle forme de perversité artistique? «J'ai couché avec la ville entière pour faire cette expo, mais je n'ai pas dormi beaucoup», dit Eva Van Den Bulcke.

*«Le sommeil allume entre les corps allongés de hauts brasiers, rendant chacun à son isolement premier, à son irréductible et magnifique étrangeté.» « Dormir avec la belle ou avec le bien-aimé, et dormir jusqu'à la fin du monde, c'est proposer à l'autre non de partager sa mort, mais de vivre dans l'éternel.» «Le désir, le plaisir ont fait croire, un temps, qu'il existait des gués, des isthmes ou des passerelles; puis le sommeil vient qui délie ces jointures, qui fait passer de l'air ou du vide, après tout ce plein, qui met de l'espace, du silence, de la respiration; qui rend chacun à sa liberté fondamentale, à sa royauté d'île.» – Du sommeil et autres joies déraisonnables, Jacqueline Kelen *Entre écrire, dormir et aimer**

«Je vais dans le sommeil comme j'avance dans l'amour: éblouie, les mains ruisselantes de fleurs. Dormir, aimer, écrire: au fond, ce que je préfère. Ce que je sais le mieux faire. Trois états poétiques qui requièrent le plus fin silence et qui renvoient à la plus haute solitude, à la parfaite nudité.» Ça commence comme ça. Et ça se poursuit comme ci: *«Oui, je suis tissée de songes, tant pis pour la sérénité, l'ataraxie, le nirvana, au diable le travail sur soi, tant pis pour l'ouverture de mon nième chakra: cette fois — et de façon irréversible —, je choisis mon tissu de rêves, ma tunique magique, une robe qui scintille d'espérances magnifiques.»* Jamais je n'aurais pu imaginer qu'on puisse avoir le sommeil aussi intense: *«J'aime dormir et le sommeil est un sublime état d'amour. Comme l'écriture, parfois.»* J'ai trouvé dans ce court essai une sœur d'écriture et de passion, d'évasion aussi. À déposer sur la table de chevet... *Du sommeil et autres joies déraisonnables*, Jacqueline Kelen, Albin Michel.

Le making-of

Trois photographes en même temps dans mon lit? Je le jure sur la tête de mon grand-père, c'est la première fois. Une expérience de vie, comme on dit. Jacques Nadeau qui photographie Eva (l'artiste de service) me photographiant tandis que la blonde de Jacques croque la scène. Jamais vu autant de voyeurs dans une même pièce. Et merde, j'avais oublié mon appareil photo, comme dab! J'arrête ici, mes boss vont finir par croire que je m'amuse... www.chatelaine.com/joblo

Assisté: au vernis (sage) de l'expo photos d'Eva Van Den Bulcke hier soir. Elle s'intitule *Schlof* (de l'argot alsacien, on dit «aller au schlof» comme on dit «aller au pieu»), et ça se poursuit jusqu'à dimanche dans un beau grand lit. Cadeau de Saint-Valentin original, Eva vous propose l'immortalité sur un oreiller, à offrir à l' élu(e) de votre cœur. Elle sera là pour vous croquer le portrait demain et dimanche entre 13h et 16h. Apportez votre pyjama! Le coût de l'oreiller avec votre gueule dessus est de 80 \$. Et les profits sont remis à l'organisme Dans la rue. Faire le bien en dormant, c'est tout de même inespéré! Aux Commissaires, 5226, boulevard Saint-Laurent, ☎ 514 274-4888.

Reçu: *Le 108^e Mouton* d'Ayano Imai (Gründ), un livre qui traite de l'insomnie chez les petits. À moins que ce ne soit un livre pour apprendre à compter jusqu'à 108? Zzzzzzzzzzzzzzz.

Meublé: mes insomnies avec le dernier Tonino Benacquista, *Le Serrurier volant*, illustré par Tardi (Estuaire). Une belle intrigue dans la tradition des romans noirs. Un duo du tonnerre. De quoi rester éveillé!

Adoré: la pièce pour enfants *Une histoire dont le héros est un chameau et dont le sujet est la vie*. Telle un songe, cette pièce pour les quatre à huit ans surfe sur la poésie, le théâtre d'ombres et la luminosité des sentiments. Pour rêver éveillé... www.lesgrosbecs.qc.ca. Plusieurs représentations en février dans les environs de Montréal. À ne rater sous aucun prétexte diurne.

1.2 LA ROUCOULE ODE AUX CHANSONS SENTIMENTALES

Le Devoir 20 avril 2007

Ils m'ont tous roucoulé des mots de miel au creux de l'oreille. Ils m'ont baratiné les secrets du cœur bien avant l'heure. Tout chanteurs de charme qu'ils étaient, je les ai crus. J'étais encore jeune et naïve, en amour avec l'amour. Les grands sentiments avaient l'air si simples dans leur bouche et la rime si facile: amour avec toujours, rousse avec frimousse, bleu avec cieux et chianti avec oubli. Je n'avais pas encore appris *Paroles* de Dalida: « *Moi, les mots tendres enrobés de douceur / Se posent sur ma bouche, mais jamais sur mon cœur.* » Je ne comprenais même pas comment on pouvait en avoir soupé d'Alain Delon et de ses « *Si tu n'existais pas déjà, je t'inventerais* »

Il y a eu Julien à qui j'ai demandé de m'appeler Venise, quelle drôle d'idée: « *Elle voulait / Que je l'appelle Venise / Vous me voyez / Maillot rayé, la voix soumise / En gondolier...* » Et aussi Serge qui me chantait sans se faire prier: « *Ne t'en fais pas / Non, ne t'en fais pas / C'est toujours comme ça / La première fois / D'abord on dit rien / Puis on se dit tout / On a peur des chiens / Et on a peur du loup.* » Johnny, lui, vivait dans l'intensité et

me couvrait de baisers: « *Je prends des paris à la ronde / Sans perdre plus de dix secondes / Je promets devant tout le monde / De te donner 24 000 baisers.* » Et quand Patrick m'a fait valser sur « *Comment ne pas perdre la tête / Serrée par des bras audacieux / Car l'on croit toujours / Aux doux mots d'amour / Quand ils sont dits avec les yeux* », alors là, j'ai bien cru que ça y était. La fois où Charles me donnait du « *Ta cigarette après l'amour / Je la regarde à contre-jour / Mon amour...* », cette fois-là aussi, c'était le der des der à s'enflammer. Mais on brûle vite la cibiche du sentiment par les deux bouts. Et l'amour a parfois la profondeur d'un cendrier.

Les chansons disent la vérité J'ai reçu des roses de Picardie de la part d'Yves, celui qui en pinçait aussi pour Simone et Marilyn. Jusqu'à ce qu'il me fasse livrer les feuilles mortes: « *Et le vent du nord les emporte / Dans la nuit froide de l'oubli / Tu vois, je n'ai pas oublié / La chanson que tu me chantais.* » J'ai eu Cherge qui m'a fait le coup du *Je t'aime, moi non plus*, et Nounou celui des promesses: « *Ah, tu verras, tu verras / Tout recommencera, tu verras, tu verras / L'amour, c'est fait pour ça, tu verras, tu verras / Je ferai plus le con, j'apprendrai ma leçon / Sur le bout de tes doigts, tu verras, tu verras / Tu l'auras, ta maison avec des tuiles bleues* » J'attends encore la maison; pour les tuiles, j'ai vu, j'ai vu... Et puis est arrivé Mortimer, un de mes favoris, pas le plus beau, mais le plus dédié: « *Je te chanterai ma tristesse et ma joie / Je te chanterai ma vie qui n'est qu'un piano et quelques chansons / Je te prendrai la main pour me sentir bien / Faire l'amour peut-être / Et quand je serai très loin, tu comprendras / Lorsque je serai très bien, tu m'oublieras.* » J'oubliais Guy, justement, se languissant de notre prochain rendez-vous: « *Quand je vais à notre rendez-vous / Je me dis ce que les gens sont fous / De ne pas venir*

avec moi / C'est vrai qu'ils ne savent pas / Ce que c'est que d'être auprès de vous. » La roucoule, c'est pas d'hier, mais ce n'est déjà plus d'aujourd'hui. La chanson sentimentale, celle qui vous faisait un peu mâle dans la prise femelle, appartient peut-être à un temps révolu, celui des *crooners* du mélo. « *Pour être ringard, faut durer. Y a que les mecs qui durent qui deviennent ringards* », avoue Gérard Depardieu dans le film *Quand j'étais chanteur* de Xavier Giannoli, où il incarne la vie sans paillettes d'un chanteur de bals populaires. Alain Moreau (Gégé) et son orchestre arrivent à nous faire croire, deux heures durant, que « *c'est permis d'aimer la vie, d'aimer l'amour, d'aimer la nuit, d'aimer le jour* ». Et c'est un Depardieu dépouillé, un chouïa féminisé, marqué par les mots d'amour qu'il roucoule comme un pigeon de Montmartre, qui fait encore craquer la foule sentimentale. À travers un répertoire candide, léger comme un refrain de Delpech (pour un flirt avec toi), voire parfumé à l'eau de rose, Alain Moreau nous rappelle que ces chansons n'ont plus cours, décapées par une époque plus expéditive, aux approches instantanées, qui brandit l'ironie comme un bouclier. Il faut beaucoup d'humilité et de simplicité pour se nourrir d'un tel répertoire sans sombrer dans le ridicule. On ne meurt plus d'aimer. On se meurt exactement du contraire. Et peut-être aussi d'un manque de vérité, comme le mensonge d'un karaoké. « *Les chansons disent toutes la vérité, surtout les chansons sentimentales* », confie encore Alain Moreau, *ladies' man*, à Marion, interprétée par Cécile de France. Les chansons sentimentales, en plus de dire la vérité en trois ou quatre petites minutes bien ficelées, ne sont jamais trop mièvres à mes yeux quand elles sont chantées avec leur pesant de sincérité. On ne demande qu'à les croire, sinon ce monde est foutu et les troubadours ont péri en vain.

Capsules de philo

Mes premières leçons de philo, je les ai apprises en fredonnant. J'en connais tant. Dans l'une, Aznavour me disait que l'amour, c'est comme un jour, ça s'en va, ça s'en va. Dans l'autre, Reggiani se demandait de quoi nous aurions l'air, moi au printemps, lui en hiver. Et Lama qui m'aimait à la folie: « *Aussitôt que l'on rêve / C'est déjà qu'on est deux / Aussitôt qu'on en crève / C'est qu'on est amoureux / C'est déjà que l'on pense / Avec mélancolie / Que ce sera bientôt, bientôt fini.* »

Me voilà sous l'emprise de Depardieu (alias Alain Moreau), qui me fait chanter: « *Faut pas pleurer comme ça / Pleurer pour qui pourquoi / Pour quelques souvenirs / Pour quelques mots d'amour / Jetés dans une cour / Et qui s'en vont mourir / Ne dis rien si tu veux / Mais sèche un peu tes yeux / Et ne crois pas surtout / Que tes larmes on s'en fout / Tu sais, pleurer, ça sert à rien / Laisse un peu dormir ta peine / Dans un coin.* » En voilà un qui sait qu'un cœur peut ressusciter, que ça ne sert à rien de vouloir être un autre et qu'une chanson peut rendre quelqu'un heureux. Ou du moins consoler de ne pas l'être. Répétez au besoin. Le danger décroît avec l'usage. cherejoblo@ledevoir.com

Savouré: cette réplique de Depardieu à Cécile de France pour expliquer la familiarité des femmes avec lui: « *Comme je chante des chansons d'amour, les gens se sentent en confiance. Ils sont rassurés. C'est l'époque qui veut ça...* »

En passant, le film *Quand j'étais chanteur* plaira à toutes les générations, de celle qui fréquente les soirées *C'est extra* au cabaret Latulipe à celle qui s'ennuie des bals musettes

et écoute Sacha Distel en cachette. J'ai vu ce film deux fois et j'en suis ressortie avec la banane accrochée, le cœur en liesse et des chansons d'amour au bord des lèvres

Saoulé: mon B avec la bande sonore du film *Quand j'étais chanteur*. Elle joue en boucle dans la bagnole depuis deux semaines. Je ne pensais jamais redevenir une fan de Depardieu! Acheté: *Les Grands de la chanson française*, un CD qui réunit le *Que je t'aime* de Hallyday, le *Je vais t'aimer* de Sardou, *Les Divorcés* de Delpech, le *Maintenant je sais* de Gabin, *Un été de porcelaine* de Shuman. On ne se trompe pas.

Aimé: le clip du chanteur français Renan Luce, *Les Voisines* (myspace.com/renanluce), un clin d'œil au *Fenêtre sur cour* de Hitchcock. Ce Breton de 26 ans ne fait pas que dans la chanson de charme, mais toujours dans la chanson à texte. Coup de cœur pour son album «repenti» depuis quelques semaines.

Reçu: le livre *Piaf, mon amie* de Ginou Richer, préfacé par Charles Aznavour. Dans la foulée du film *La Vie en rose*, un pan de son histoire raconté par sa meilleure amie, confidente et assistante durant 15 ans: «*Au milieu des tumultes amoureux et des deuils qui ont défiguré sa vie, il y avait une femme incroyablement malicieuse, joueuse, qui ne se prenait jamais au sérieux. Qui ne s'est jamais prise pour Édith Piaf*», écrit Ginou. À lire après avoir vu le film, très beau du reste.

Consulté: *La Chanson française pour les nuls* de Bertrand Dicale. Tous les tubes y sont, beaucoup d'anecdotes et le contexte social, un *must* pour les amateurs. J'y ai appris qu'un de mes chanteurs préférés, Mouloudji, était le fils d'un maçon kabyle, communiste et analphabète qui vendait *L'Humanité* le dimanche dans les rues, et d'une femme de ménage

bretonne qui a sombré dans l'alcoolisme et la maladie mentale. Il n'avait rien à envier à «La Môme». Source Équinoxe Films

Alain Moreau, incarné par Gérard Depardieu, roucoule des chansons sentimentales dans le film *Quand j'étais chanteur*: «Les chansons disent toutes la vérité, surtout les chansons sentimentales.»

«Je lui dirai les mots bleus Ceux qui rendent les gens heureux Je l'appellerai sans la nomme Je suis peut-être démodé Le vent d'hiver souffle en avril J'aime le silence immobile D'une rencontre D'une rencontre.» – Christophe, *Les Mots bleus*

«Il y a Quelquefois des refrains Plus forts que le vin Qui vous tournent la tête Chante et ris Mais je t'en supplie Aucun danseur ne m'enlève ton cœur.» – Mort Shuman, *Garde la dernière danse pour moi*

Entre le porno et le fromage

Une scène amusante du film *Quand j'étais chanteur*: Bruno (Mathieu Amalric) demande à Marion (Cécile de France) son nom d'actrice porno. Il suffit de jumeler notre deuxième prénom au nom de notre premier animal domestique. J'ai récemment fait l'exercice au cours d'un repas entre amis. Autour de la table, il y avait «Walter Teddy», «Ginette Boutchat», «Julie Cachou», «Raoul Moustachu» et moi. Je ne vous révèle pas l'identité des convives, le surnom risque de leur coller au cul et mes amis sont des gens sérieux. Et puis, je me garde des munitions pour quand ils auront fait le saut en politique... J'étais la dernière à parler. – «*Et toi?*», a demandé mon voisin de table. – «*Mon nom de hardeuse? Madeleine Chester...*» – «*Ça, c'est du gros budget!*», a décrété Raoul, qui est cinéaste. Dans ce domaine, plus c'est gros, mieux c'est, non?

Full sentimental Le cadeau m’attendait sur les marches de l’escalier, sans carte muet comme une carpe. Un iPod Shuffle avec les écouteurs. 512 k, plusieurs heures de chansons sentimentales. J’ai appris la première en fermant les yeux: Piaf et Aznavour qui chantent «*Plus bleu que le bleu de tes yeux / Je ne vois rien de mieux / Même le bleu des cieux*». Chaque fois que je veux faire sourire mon B je la lui chante et il lève les bleus aux cieux. Qui que vous soyez, merci. C’est un cadeau d’anniversaire inespéré pour une romantique aux yeux bleus. www.chatelaine.com/joblo

1.3 LE LEGS DU FOND DE TIROIR LETTRE AU PAPA DE MON B.

Le Devoir 15 juin 2007

Salut Pops, il est trois heures du mat’. Je n’arrive pas à fermer l’œil. J’ai signé mon testament chez le notaire ce matin et je ne te lègue rien. Et puis, surtout, je te laisse l’essentiel. Je te laisse le soin de faire un B majuscule avec notre fils. Ce n’est pas rien quand on pense que tu mesures 6 pieds 4... Parfois, je me demande comment tu fais pour être si terre à terre en ayant la tête si près des nuages. Je t’écris pour échapper à la nuit, à l’angoisse qui me taraude devant la mort, si proche certains jours. Une mère n’a pas le droit de mourir, surtout pas avant les premières médailles, les égratignures d’une nouvelle peine d’amour et le nez qui saigne après la bataille. Si je mourais demain, il faudrait peut-être que je laisse autre chose que des REEE à notre B. Un peu de moi qui ressemble à une filiation, des racines dans l’arbre généalogique, davantage que ce B des Blanchette, des repères dans les souvenirs épars qu’il conservera, la pérennité d’un amour, l’urgence de s’accomplir, une

morale, des sens, des mentors, des horizons. Et c'est à toi que revient la charge incommensurable d'assurer l'à-venir.

Le phare de sa vie

Tout d'abord, garde le contact avec toutes les personnes signifiantes de sa vie. Ça te fera des gardiennes le samedi soir. Et puis, n'oublie pas les régions, ses racines; la Gaspésie sera toujours un havre pour lui, Clo, Cri et la-Marie-Chagnon, ses hôtes. Tiens, mission pour un superhéros, je te charge d'aller éparpiller quelques onces de mes cendres du haut du phare de Cap-des-Rosiers (tu connais la recette, nous l'avons fait ensemble pour mon grand-père). Comme ça, notre B pourra penser à sa mère en regardant la mer, c'est un horizon plus mouvant qu'une pierre tombale. Tu emballes le tout dans une petite cérémonie pas trop officielle, quelques bouteilles de bonnes bulles, trois ou quatre chansons pour pleurer et on n'en parle plus, sauf quand on a envie de pleurer. Pour les chansons: *Je m'envolerai* de Daniel Lavoie et *Y aura du monde* de Barbara. Tu peux aussi ajouter *À mourir pour mourir* parce que ça parle de vague qui cogne, de rivage et d'équipage. Tu termines avec *Je n'aurai pas le temps* de Michel Fugain. Ça devrait suffire à vous émouvoir. À propos de musique, arrange-toi pour que notre B apprenne un instrument, il a déjà de l'oreille. La guitare, ça pogne avec les filles. L'accordéon, ça pogne avec tout le monde. Et il aime les deux: les filles et tout le monde. L'harmonica — ça fait terroir —, tu ne peux pas draguer la bouche pleine, mais tu peux te faire aller le « *crawfish* », comme dit Claude, le chanteur des Petites Tounes. Et n'oublie pas la danse! Mon copain Vincent est mandaté pour lui faire faire ses premiers pas de *freestyle*. À cinq ans, il sera déjà capable de

se bouger les fesses. Succès assuré auprès des gonzesses, des gais et des matantes dans les mariages. Et puis, c'est un art de vivre, une façon très pratique de s'élever l'esprit en passant par les pieds. Tu peux l'envoyer au Brésil chez Denis, qui enseigne le tango à Salvador. Il lui montrera aussi les meilleures façons de draguer et d'essuyer un refus sans en faire une affaire personnelle. Pour compléter le volet culturel: mes livres de philo, de poésie, tout Christiane Singer, tout Gary, Colette, Réjean Ducharme, Anne Hébert, Dany Laferrière, le *Bestiaire* de Serge Bouchard et Dorothy Parker. Tout est là. Ma collection de littérature érotique? Bof. Ça ne s'apprend tellement pas dans les livres. Conserve peut-être Henry Miller et Anaïs Nin, vu qu'ils ont couché ensemble, les grands auteurs, les libres penseurs, qui n'ont pas eu peur de perdre leur crédibilité en célébrant leurs instincts. Pour la musique, je lui lègue *tous* mes disques de musique française. J'ai appris à écrire grâce à Mouloudji, Barbara, Gréco, la même Piaf, Jeanne Moreau, Brassens, Montand, Reggiani, Bécaud, Aznavour, Brel, Hardy, Dutronc, Gabin, Gainsbourg (sans oublier sa muse, Birkin), Lama et les autres, même Dalida. Toute la famille t'attend. Je fournis les écouteurs... Parlons cuisine: ma collection de grimoires est vaste, comme tu sais. Tu peux tout garder, c'est important. S'il devient chef cuisinier, il aura de quoi s'inspirer. Sinon, il y a de quoi échapper à la monotonie du souper. Côté bouffe, tu me connais: évite-lui tout ce qui ne goûte rien et, pour le reste, tout ce qui n'a pas de sens. Je sais, c'est un job à temps plein. Côté langue, il aime déjà la lecture, c'est gagné, mais je te laisse aussi mes *Larousse du XXe siècle en six volumes* avant qu'il ne tombe dans le cratère d'une réforme holistique. Emmène-le en Acadie pour entendre combien on peut perdre sa langue en quelques générations, surtout par manque de fierté.

Sauver les meubles

Merde! J'allais oublier le plus important: le banc de quêteux! Celui qui est dans la salle à manger et me vient de mon arrière-grand-mère gaspésienne, Joséphine Mercier. Toute l'histoire du Québec (et tu lui fais lire *Le Survenant* de Germaine Guèvremont dans la foulée) dort dans ce meuble. Tu ajoutes un rabot de son mari François-Xavier, leurs deux chaises berçantes en osier, une ou deux horloges, et on est tranquilles pour la section «antiquités québécoises ramassées par feu son grand-père». Là où je suis moins tranquille, c'est à propos des gens à rencontrer, les esprits libres et les originaux qui ont façonné ma vie. Qui restera-t-il encore? Les Languirand, Benoît Lacroix, l'Anglo, Franck, Anne Dandurand?

J'aimerais bien qu'il connaisse aussi Jean Lemire et Pierre Lussier (du Jour de la Terre) pour son premier job d'été. Bouddha, s'il lui reste du temps libre, par l'entremise de Drenpa, la nonne bouddhiste de la rue Laurier. Elle lui apprendra à pardonner. Je lui laisse aussi un parfum, le mien, Eau d'Yssey pour hommes, il pourra le porter l'été, et Carolina Herrera pour hommes, plus costaud, pour l'hiver. N'insiste pas trop sur mes défauts, c'est ce qui rend les disparus attachants, je parle d'expérience. Mais ne t'appesantis pas non plus sur mes qualités, je ne veux pas devenir son mythe personnel. Que je sois une inspiration, c'est bien, mais une fascination, c'est nul. Dis-lui aussi qu'il aura été l'homme de ma vie. Mon plus grand amour et sans conditions. Dis-lui combien j'ai aimé aimer. Lui et tout ce qui garde en vie, y compris le champagne et le chocolat. Ah! oui, Arthur Miller (le mari de Marilyn Monroe) prétendait qu'il y avait deux sortes d'hommes: les fils éternels et les

pères. Essaie d'en faire un père, c'est plus solide. Je parle encore d'expérience. Je suis certaine que j'en ai oublié, mais le reste, il l'a. Il t'a. Je vous veillerai de là-haut, mais faites pas les cons, je veux aussi me reposer... Josée P.-S.: tu peux conserver cette lettre sous «Foutu destin», «Testament du fond du cœur» ou «Adios à mon gosse». Ça pourrait servir. Et ça servira longtemps, c'est la seule chose dont je sois certaine. P.-P.-S.: bonne fête des Pops! cherejoblo@ledevoir.com

Découvert: les services de *mylastemail.com* et de *postexpression.com*. Ces deux sites offrent la possibilité d'envoyer un courriel (et même un blogue) à vos proches après votre décès. Dire que mon grand-père m'avait promis qu'il communiquerait avec moi par Internet après sa mort et qu'il aurait pu!

Acheté: «*Les successions, questions de loi, questions de choix*» dans la collection «Protégez-Vous». C'est sérieux, c'est plate, mais c'est utile. Vous pouvez même vous passer de notaire qui vous dirait que votre chien ne peut pas être votre héritier légal. Votre chat non plus.

Aimé: le livre *Mon petit chat* de Vicky Ceelen, des photos de bébés assorties de photos de chats, siamois dans leurs expressions. Vraiment très réussi. L'auteur s'était prêtée au même exercice avec des chiens il y a quelques années. Nous descendons du singe, mais il est encore permis d'en douter. Un beau cadeau pour le nouveau papa amateur de félins.

Reçu: la dernière édition de *La Gazette des femmes*: «*Le papa nouveau*». Je n'ai pas appris grand-chose sur ce dossier, mais on souligne que les employeurs sont emmerdés par le congé de paternité. Par contre, ça fait des pères mobilisés. Pour ce qui est des pères au

foyer, je veux bien que les médias s'excitent, mais ce n'est pas encore aussi populaire que la vasectomie...

Lu: *Un papa épatant!* de Brigitte Marleau (Les 400 coups). Un livre pour expliquer aux petits garçons qu'ils sont de petits garçons qui feront des papas épatants et qu'il faut être deux pour faire des bébés (quoique...).

Dévoré: le livre *Petite philosophie à l'enfant qui vient de naître* de Thierry Tahon. Le récit d'un philosophe qui devient papa, mais, surtout, son legs idéologique dans un bréviaire à la toute fin: «*J'ai en effet envie de transmettre à mon fils mon expérience, mes connaissances, quelques principes, et certains biens, aussi, comme une maison, une terre, parfois trois fois rien, comme de vieilles photographies de famille, ou des objets valorisés par mon imagination: ainsi, la canne de son arrière-grand-mère ou le missel de celle-ci, objets dérisoires en soi, mais particulièrement précieux pour celui qui sent bien qu'une part de son histoire personnelle, de son identité, est là, dans ces vieilleries qu'il faut conserver et se passer, de génération en génération, comme si l'on voulait conjurer le temps qui file. Je ferai tout cela: je lui donnerai tout ce dont il a besoin pour être solidement enraciné.*»

Une lumière au bout du tunnel

Je termine le tout récent livre de Christiane Singer: *Dernier fragments d'un long voyage*. Je repose le livre avec un serrement de cœur et une immense bouffée de reconnaissance. Ce sera véritablement son dernier témoignage puisque cette grande humaniste est décédée en avril dernier, à l'âge de 64 ans, d'un cancer qui lui a inspiré ses dernières phrases, ses dernières lucidités, du 1^{er} septembre 2006 au 1^{er} mars 2007. J'ai eu la

chance de la rencontrer il y a quatre ans. Une femme lumineuse, amoureuse, pleine de l'Autre et attentive à la magie d'un échange. Son livre en est imprégné. On y puise tant d'amour, de grâce et de générosité envers ceux qui restent. Je voudrais avoir cette élégance en partant. J'espère, comme elle, goûter cette lumière dans la douleur et puiser au cœur de ce qui fait vibrer la vie. J'ai eu plusieurs maîtres philosophiques et spirituels, Christiane Singer est l'un d'eux. Sa maladie n'aura fait qu'intensifier l'expérience qu'elle nous fait partager depuis des années. Et je chéris chacun de ses livres (notamment *Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies*), les léguerai à mon fils comme une des voies possibles, des voix à entendre. « *Même si ça ne devait pas durer, je suis dans la plus pure des joies et des libertés* », écrit-elle de sa chambre d'hôpital. « *Je vous le jure. Quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour. Il n'y a plus que l'Amour. Tous les barrages craquent. C'est la noyade l'immersion. L'amour n'est pas un sentiment. C'est la substance même de la création* », dit-elle encore. « *Nous n'avons pas même à être reliés: nous sommes à l'intérieur les uns des autres. C'est cela, le mystère. C'est cela, le plus grand vertige.* »

Enfin, même les médecins se sont penchés sur la façon qu'a eue Christiane Singer d'affronter sa fin. Elle s'y est plutôt coulée, irradiant une énergie qu'elle a pudiquement appelée « *bonheur* », mais qui dépassait tout ce qu'elle avait déjà connu. « *Ainsi ne s'agit-il que de vivre ce qui nous rencontre* », conclut-elle. Je suis vraiment choyée d'être riche de cette rencontre. www.chatelaine.com/joblo

« Si tu sais méditer, observer et connaître, Sans jamais devenir sceptique ou destructeur, Rêver, sans laisser ton rêve être ton maître Penser, sans n'être qu'un penseur. Si tu peux être dur sans jamais être en rage, Si tu peux être brave et jamais imprudent, Si tu peux être bon, si tu sais être sage, Sans être moral ni pédant. » – *Tu seras un homme, mon fils*, Rudyard Kipling

«Certains n’oublieront pas ce qui me fut moins beau.

Je te le donne aussi, car tu es mon enfant.

Les échecs de ma vie, mes soirs de Waterloo,

Les remettre à mon fils quand il aura seize ans. »

– *À remettre à mon fils quand il aura seize ans*, Gilbert Bécaud

2. CHRONIQUES DE DANY LAFERRIÈRE

2.1 UN ESCLAVE DANS LE PLACARD

La Presse 11 février 2007

I. Notre histoire

Je ne veux pas jeter de l'huile sur le feu, ce n'est surtout pas le moment. Mais il faut bien que nos jeunes gens l'apprennent d'une manière ou d'une autre : il y a eu des esclaves aux Québec. Près de 4000 pour certains ou même 8000 pour d'autres – le chiffre n'étant pas exact car on ne tenait pas de scrupuleuses comptabilités sur cette question. En fait, ce n'est pas le nombre d'esclaves qui compte, mais le fait de l'esclavage. L'être humain réduit à l'état de marchandise. Qui en possédait? De riches marchands, des officiers, des notables (c'était souvent pour le prestige). Le clergé en tête. Même Marguerite d'Youville en avait trois ou quatre. Et quand on s'en étonnait, elle répondait naïvement : Ce n'est pas à moi, c'est à mon mari. L'esclave était considéré comme un « bien meuble », selon le code noir de Napoléon (1685), qui tentait pourtant de donner un cadre légal à l'esclavage. Comme c'était interdit au début, les transactions se faisaient surtout en haute mer. On achetait et on vendait des êtres humains. Plus tard, quand il fallait plus de bras pour les durs travaux, on a vite légalisé tout ça. C'est le principe du *cheap labor*. Quand l'économie se porte plutôt bien, on ferme les frontières. Quand le besoin de travailleurs se fait sentir, on ouvre alors les frontières. Aussi simple. J'insiste que ce n'est pas une question de racisme, mais d'argent. Le racisme (la démonstration que l'autre est un être inférieur), c'est pour se donner bonne conscience. S'il n'a pas d'âme, alors on peut le traiter comme une bête.

J'ignore combien d'entre nous, aujourd'hui, savent qu'il y avait des esclaves au Québec. Pas beaucoup, je présume. Ce n'est pas la faute de l'historien Marcel Trudel, qui a risqué sa carrière de professeur à l'Université Laval en publiant déjà en 1960 une étude sur «l'esclavage au Canada français», puis bien plus tard son suffoquant *Dictionnaire des esclaves et de leurs propriétaires au Canada français*, où l'on trouve des noms d'éminentes personnalités du clergé. Ce n'est pas non plus la faute de l'historien Paul F. Brown qui a voué sa vie à rechercher la moindre trace d'esclavage au Canada (*Ces Canadiens oubliés*, éditions Les 5 Continents, 1998, paru précédemment en 1981). Brown raconte qu'il aurait aimé être blanc pour qu'on ne pense pas qu'il ne s'intéresse à cette question que parce qu'il est noir. Il est l'aboutissement d'une lignée d'esclaves et d'hommes libres. Son nom Brown, c'est celui du propriétaire de ses ancêtres. À l'époque, on portait le nom de son maître. Alors quand on lui dit parfois : «Si t'es pas content, retourne dans ton pays», il ne sait pas où aller. Des années plus tard, Daniel Gay, ce professeur à la retraite de l'Université Laval, a publié un livre fourmillant d'informations précieuses et d'analyses prudentes (*Les Noirs du Québec, 1629-1900*, Septentrion) sur la présence des Noirs au Québec durant près de 300 ans. Il y a là-dedans des choses à savoir sur notre histoire, je parle de l'histoire du peuple québécois en général. Car nous avons commencé à nous métisser très tôt. Le tricotage, si on y regarde de près, n'est pas si serré que cela. Comment se faisait ce métissage qui allait tant horrifier le chanoine Groulx (je le vois d'ici martelant que les Québécois le sont ni des nègres ni des sauvages)? C'était surtout pour augmenter le cheptel. Les propriétaires d'esclaves mettaient alors la main à la pâte en faisant des enfants avec leurs esclaves. L'enfant restait esclave tant que le maître n'épousait pas la mère. Pour

décrire l'hypocrisie du système, Trudel signale qu'on faisait baptiser les esclaves sans que cela ne change rien à leurs conditions. On continuait à les traiter comme du bétail, les vendant quand le prix est bon, n'hésitant pas à séparer ainsi de très jeunes enfants de leurs parents. J'ai rencontré dernièrement tous ces historiens (il faut ajouter aussi le professeur Greg Robinson de l'UQAM) chez un Serge Bouchard (*Pensée libre*) toujours curieux de tout, et qui croit fermement que le passé peut éclairer le présent. Ayant lu ces historiens de la mémoire blessée, on ne peut aborder la question de l'immigration qu'avec une certaine prudence. La question brûlante : pourquoi ne trouve-t-on aucune trace de l'esclavage dans nos manuels d'histoire? La réponse : l'histoire écrite par les maîtres raconte la version des maîtres. Les colonisés n'ont pas d'histoire, on le sait. Sauf s'ils l'écrivent eux-mêmes.

II. Discrimination Positive

D'abord l'expression fait un peu peur parce qu'elle semble antidémocratique. Toute discrimination est par nature antidémocratique. y a là comme une sorte de provocation de la part de l'État de défendre un tel point de vue. D'où peut-être cette réticence populaire face à la « discrimination positive ». S'il faut ajouter tout ce que cela provoque de changements dans la société. À manipuler donc avec prudence. D'autant que l'organisme social reste sensible, oh combien, à tout nouveau corps. On se souvient de la rage qu'avait provoquée le simple mot de féminisme et c'est pas fini. Doit-on aussi se rappeler de la tonne de quolibets qu'ont dû subir les végétariens pour avoir osé préférer le poisson au bœuf. Et combien ces derniers ont dû s'expliquer à chaque repas. Alors pourquoi je défends aujourd'hui cette

expression qui fait hérissier les cheveux des honnêtes gens? Eh bien parce que cette «discrimination positive» en cache une autre si répandue, celle-là, qu'elle s'est complètement diluée dans la société jusqu'à n'avoir plus de nom : c'est la «discrimination négative». Cette forme de discrimination ne s'adresse qu'à la conscience individuelle. Car personne ne peut vous obliger à aimer votre voisin. L'État ne peut pas vous forcer à partager quoi que ce soit avec lui, sauf par le biais de l'impôt – ce qui est un beau morceau. Mais pour tout le reste : vous êtes libre tant que vous ne contrevenez pas à la loi. Vous n'êtes, bien sûr, pas libre de dire à un chauffeur de taxi que vous ne le voulez pas parce qu'il est noir (je sais qu'il y en a qui enragent de ne pas pouvoir le faire). Mais vous êtes encore libre de prendre le taxi que vous voulez. Et vous êtes libre de quitter un quartier qui vous semble brusquement trop «coloré». Vous êtes libre de refuser un emploi à quelqu'un si vous lui donnez une raison lui ne défie pas la loi. Si vous refusez la nouvelle direction que prend la collectivité, libre à vous de quitter subtilement les rangs. Ou de protester silencieusement, et beaucoup ne s'en privent pas. C'est la «discrimination négative», ce poison qui court dans les veines de la société en créant cette atmosphère de suspicion poisseuse. Un silence qui vous pénètre dans les os. Le plus terrifiant c'est que cette «discrimination négative» trouve quotidiennement de nouvelles raisons de s'exercer. On peut rejeter quelqu'un pour son odeur, sa race, la couleur de ses cheveux (les roux en connaissent un rayon), son sexe, sa religion son accent (je parle, il perle), sa classe sociale. Il y a mille raisons pour refuser l'autre. En fait, le problème vient de celui qui refuse. C'est qu'il a mal quelque part. Je suis sûr qu'un homme heureux ne passe pas son temps à écraser un plus faible que lui. Mais comment l'aider s'il refuse de montrer son vrai visage. Il n'y a

pas que la burqa pour nous empêcher de voir un visage. Qui se cache derrière le masque de cet homme poli, souriant, on ne peut plus ordinaire? Parfois un monstre. Et c'est ainsi que la société gangrenée par une sorte de paranoïa succombe à la sinistrose. Cela crée un malaise social dont l'antidote ne pourrait être que la «discrimination positive». Et seul l'État peut injecter cet antidote dans le grand corps social malade. Car si l'État ne prend pas la défense de tous ceux qui se font écarter subtilement et avec un sourire, du partage social, la démocratie elle-même s'en trouverait menacée. Le déséquilibre serait trop grand entre les puissants et les faibles. L'État l'a déjà fait pour que les femmes puissent entrer à l'université (je ne minimise là aucunement la lutte des femmes). Et aujourd'hui, c'est toute la société qui bénéficie d'un tel progrès. S'il n'y avait que cette discrimination négative (celle qui écarte les démunis), on aurait déjà résolu une partie du problème. Mais il y a une autre discrimination plus subtile encore, et qui se fait en faveur des nantis. Et c'est le népotisme, les clubs fermés, les cousins, les amis, les enfants de nos amis, et tous ceux qui nous ressemblent et qui doivent passer avant ceux qui ne nous ressemblent pas. Cette «discrimination des riches» est aussi vieille que le monde. On n'entend subitement aucun bruit. Rien ne grince. Tout baigne dans l'huile. C'est l'argent de ce puissant groupe qui sert d'ailleurs à huiler le système. On ne remarque plus rien, car c'est devenu l'ordre des choses.

2.2 DRISS CHRAÏBI, L'AIGLE ROYAL DU MAROC

La Presse 22 avril 2007

I. La traversée

J'arrive à Casablanca entre deux actions terroristes et pourtant, l'aéroport me semble bien calme. Les fonctionnaires d'une lenteur reposante. Très différent d'un aéroport américain où le moindre bruit inédit permet toutes les démesures du côté de la sécurité. Faut dire qu'ils y ont goûté, mais ce n'est pas une raison pour gâcher ainsi le plaisir du voyageur. Les Américains sont un peuple trop jeune et trop riche pour accepter la mort. La mort des autres, oui. La leur, non. Tout au fond d'une pièce se tient une rangée de douaniers. Les voyageurs se dirigent vers la sortie sans leur jeter un regard. Eux-mêmes sont occupés à autre chose. Je ne fais que passer à Casablanca (le New York du Maghreb) pour aller à Agadir. On m'a donné rendez-vous l'étage, dans un des deux cafés qui se font face. Qui vient me chercher? On vous reconnaîtra. On dirait un de ces films d'espionnage d'après-guerre. C'est normal que je commence délirer ainsi, le nom de la ville permet tous les fantasmes. J'ai vu peut-être une dizaine de fois le film *Casablanca* et je me souviendrai toujours de ce petit homme, tout en sueur et en angoisse, qui courait partout, talonné par la mort, dans ce bar américain où se retrouvaient tous ceux qui trafiquaient la vie.

Je m'achète un magazine pour tromper l'attente. L'étrange figure goguenarde de Driss Chraïbi orne la couverture en noir et blanc – j'apprends du coup sa mort. Le corps mou, la cigarette au bout d'un bras velu, les yeux glauques d'un animal marin derrière des

lunettes carrées. Près du coude: une Olympia blanche (sa machine à écrire). Le photographe, visiblement, semblait accorder la même importance à la machine à écrire qu'à l'auteur. Le petit ventilateur juché sur une étagère branlante (des manuscrits et des bouquins partout) nous signale que la photo a été prise à Casablanca ou à Rabat, ou peut-être durant le mois d'août à Paris. Driss Chraïbia oscillé durant une grande partie de sa vie entre la France et le Maroc. Il est, pour beaucoup d'intellectuels marocains, leur plus grand écrivain. Ils lui sont reconnaissants d'avoir, le premier, mis les pieds dans les plats. Ce fils de la bonne bourgeoisie de Fès, né à El-Jadida en 1926, scandalisera sa classe dès son premier roman (*Le passé simple*), paru chez Denoël en 1954. C'était, d'une certaine manière, la naissance de la littérature moderne marocaine. On le fête en France, mais on lui reproche au Maroc de faire le jeu des colonialistes en crachant sur son pays d'origine. Il ne retrouvera jamais plus cette verve parricide, même si la suite reste tout à fait honorable. Il publiera, notamment chez Denoël en 1974, *Mort au Canada*, en 1982, *La foule*, en 1989, *Les Boucs*, en 1992, *Succession ouverte*, et en 2004, ce livre dont le si joli titre fait penser au classique de John Le Carré, *L'homme qui venait du passé*. Beaucoup de ses titres ont été repris en poche (Folio Gallimard ou Points Seuil), faisant de lui l'un des écrivains du Maghreb les plus lus. Vers la fin, il commençait à radoter un peu, mais son œuvre reste celle d'un pionnier et d'un homme courageux qui a dû affronter seul la meute afin de s'épargner une trop longue névrose. Il commença par débiller ses propres secrets de famille, comme pour dénoncer en miroir les sordides secrets d'État d'une société pourrie à l'os (« Les grands bourgeois ne faisaient rien. Le peuple se contentait de son sort. J'ai longtemps contenu ma révolte... ») Kacem Basfao, qui le connaît mieux que personne

notera assez justement que : « Toute sa littérature s'est faite par réaction à cette aisance. Il s'est affirmé en n'acceptant pas les facilités de la vie. Il cherchait des choses plus vraies, plus humaines, plus spirituelles. » Je formai un petit groupe avec deux autres écrivains (le Tchadien Nimrod et le Malgache Raharimanana). Cela fait un moment que nos routes se croisent. Nous irons cette fois de Casablanca à Rabat, en passant par Agadir. À Agadir, je fêtai mon anniversaire chez un riche marchand qui a fait fortune dans le commerce du poisson. Des hommes silencieux nous attendaient sur le parvis. Lumière blafarde. Vivant sur un immense domaine, notre hôte nous a fait visiter sa ménagerie qui comprend des dizaines de paons, des vaches normandes et des dromadaires. Il garde en cage un aigle royal tout renfrogné qui m'a jeté ce regard à la fois triste et furieux. Cette même douleur cachée que seuls les meilleurs écrivains marocains (Choukri, Chraïbi, Khaïr-Eddine) acceptent de révéler. Évitant du coup la traditionnelle description de paysages idylliques, cette convivialité parfois excessive et une langue si parfumée qu'elle parvient à étourdir le lecteur – le terrain de jeu des mauvais écrivains. Parlant de la vie, Chraïbi note dans *Vu, lu, entendu* (Folio, 2001) : « En regard d'elle, tout le reste est littérature, pour ne pas dire solitude. » Je reconnais Driss Chraïbi dans cet aigle royal encagé qui parvient à se libérer pour filer à tire d'aile vers les sommets enneigés de l'Atlas.

II. La fête du livre

J'ai toujours eu une relation très physique avec le livre (on le fête demain partout au Québec). J'aime le humer. Ah, cette odeur du livre neuf qui remonte à la haute enfance. J'aime aussi caresser du doigt le papier épais, mais toujours souple. Juste avant le vertige

de la lecture. À l'époque, il n'y avait que cela qui comptait pour moi, ce moment magique où l'on traverse le miroir pour aller vivre dans le monde rêvé de l'imaginaire. Pour moi, le livre était bien le fruit d'un arbre inconnu. Ce n'est qu'à la publication de mon premier roman que je me suis intéressé au parcours en zigzag du livre. Depuis l'arbre jusqu'au lecteur, en passant par l'éditeur, l'imprimeur et le relieur. Chaque livre passe par tant de mains avant d'atteindre un esprit. On est tout étonné de savoir qu'il faut tant d'artisans pour fabriquer ce minuscule objet qui renferme toute la mémoire du monde. Et dont il ne suffit, pour l'ouvrir, que de 26 lumineuses petites clés. On ne croise que de la passion sur le parcours du livre. Celle de l'auteur, plus présent sur la scène et qui nous a fait connaître la fièvre de l'inspiration et l'angoisse de l'écriture. Celle de l'éditeur, qui plonge littéralement dans cette mer d'encre. Il suit le fil électrique surveillant sans cesse les baisses d'énergie. Je l'imagine comme un enfant attentif, couché au fond du lit. Il savoure sa phrase tout en restant éveillé au moindre contresens. La mère lit la fable pour faire dormir l'enfant, mais celui-ci l'écoute pour reste réveillé. L'éditeur est le complice qui connaît chaque faiblesse de l'auteur, sans jamais penser à le dénoncer. Le correcteur, lui, est un pisteur qui marche tête baissée sur chaque phrase et pour qui chaque mot est une pierre qu'il ramasse et examine avec attention. Le correcteur connaît la règle, mais voudrait bien qu'elle soit appliquée si elle n'alourdit pas le sens du paragraphe. Il s'assure donc que l'élégance ne se fâche pas avec la grammaire. Un bon correcteur préfère le rythme à la règle. S'il lui était possible il changerait la grammaire pour ce faire, sachant que le style est la vraie grammaire de l'écriture. Avez-vous déjà vu un manuscrit corrigé? Ce massif coloré. Un cœur bat sous la montagne de mots. Le grand corps du texte arrive à peine à respirer. Après l'élégance de

l'écriture, il faut celle du corps physique de la page pour donner le goût de lire. Faire apparaître les silences, faire sentir chaque mot. Le grain du papier que le lecteur touchera constamment durant la lecture, un lettrage qui attrape l'œil avant d'irriguer le cerveau. Cette pagination épousant le corps du texte comme une jolie robe. Puis vient l'imprimeur, le plus vieux métier dans cette version moderne du livre, si l'on se souvient que Gutenberg fut d'abord imprimeur. L'auteur du premier livre qui sortit de ses presses ne fut nul autre que Dieu, inspiré bien sûr par le Saint-Esprit. Petit problème: il a oublié de signer le contrat. La Bible n'a pas de nom d'auteur sur la couverture. On ne sait pas trop à qui vont les droits d'auteur. Si le syndicat des écrivains acceptait de reconnaître Dieu comme un écrivain, on n'aurait plus de problème de religion. Après ce petit parcours, le livre revient à l'éditeur, qui envoie un des premiers exemplaires à l'auteur. Celui-ci passera la première nuit avec son livre sous l'oreiller. Il lui reste encore quelques jours avant de se faire réveiller par la critique. Mais juste avant, le diffuseur défendra le livre devant le libraire qui, lui, cherchera à intéresser le lecteur. Ah, voilà le destinataire final du livre : le lecteur. À travers cette population de veilleurs (quand la ville dort, le lecteur converse encore silencieusement avec l'auteur), le livre cherchera, sans l'aide de personne cette fois, son lecteur. Car chaque livre a au moins un lecteur.

2.3 LE SILLAGE LUMINEUX DE JACQUES ROUMAIN (1907-1944)

La Presse 17 juin 2007

Chaque pays a son Roumain, c'est-à-dire un écrivain qui résume en quelque sorte les rêves, les élans et les échecs de sa société. Ce n'est pas forcément le meilleur écrivain du pays, mais c'est celui en qui tout le monde se reconnaît. On ne doit pas penser pour autant à un poète bucolique qui vit retiré à la campagne, ni à un historien complaisant qui agite facilement ce vieux chiffon rouge du nationalisme sous le nez d'un peuple déjà énervé. C'est plutôt quelqu'un qui n'hésite pas à asséner ses quatre vérités à ses compatriotes. Pour le Québec, je pense à Miron. Pour Haïti, c'est Roumain. Roumain n'avait rien pour devenir cet écrivain national dont le renom déborde l'espace littéraire. C'est un fils de la bourgeoisie mulâtre dans un pays de pauvres nègres. Il a fait ses études en Europe quand ses compatriotes sont pour la plupart des analphabètes. Sa famille possède de bonnes terres arables alors que la question agraire fait couler tant de sang – trop d'habitants pour si peu d'espace. Il fait partie de cette minorité qui s'exprime en français pendant que la très grande majorité survit en créole. Alors pourquoi Roumain? Parce que sa passion d'Haïti est telle qu'elle désarme le plus aguerris des opposants. Quand on scrute la vie de Roumain, ou quand on lit attentivement son œuvre, on se retrouve devant une véritable passion physique qui n'a rien à voir avec le nationalisme – l'amour pour son pays ne peut être une affaire d'État. Miron aussi fut habité par une semblable obsession.

La gifle

Ce n'est pas courant qu'on traverse cette frontière de feu qui sépare les classes sociales. Roumain l'a fait. Ce jeune érudit passionné de paléontologie qui rentra en Haïti, en 1927, après 15 ans d'Europe. Il avait entrepris, en Espagne, des études d'agronomie qu'il délaissa rapidement pour la boxe et la tauromachie. Mais l'artiste était déjà en gestation, car ces deux sports auront une influence déterminante sur sa manière d'écrire et de vivre (on pense à Hemingway). Roumain n'écrit pas, il boxe. Et son goût du risque, ce mélange de stratégie et de témérité, fait penser à la tauromachie. À 21 ans, Roumain dirige déjà *Le petit impartial*, ce journal frondeur qui attaque sans répit le gouvernement. Il met tant d'ardeur polémique dans ses éditoriaux qu'il se retrouve assez rapidement en prison. Ses attaques contre le clergé breton qui mène une féroce « campagne antisuperstitieuse » contre le vaudou révèlent un jeune homme soucieux de ses origines. Pour roumain, si Haïti se tient encore debout, c'est grâce à ce trépied: l'indépendance, le vaudou et le créole (politique, religion, langue). Mais une blessure le ronge, car les États-Unis occupent Haïti depuis 1915. La honte de cette génération qu'on surnomme « la génération de la gifle ». Le 24 février 1930, le général Russel invite les intellectuels haïtiens à une réception pendant que l'armée américaine traque les paysans qui résistent encore dans le nord du pays. Roumain lui répond sans hésiter dans le journal *L'action*: « Le nègre Jacques Roumain ne daigne pas fréquenter les blancs. » Le blanc à l'époque c'est l'Américain, car le racisme est encore institutionnalisé dans le sud des États-Unis, et Roumain tente ainsi de retourner l'insulte. Il traite son futur beau-père, un baron du régime mis en place par l'armée américaine, de « triste valet », et naturellement ses fiançailles avec l'élégante Marie-

Henriette Roy sont immédiatement rompues. Ce bretteur infatigable est si souvent arrêté qu'il passe en tout 32 mois en prison. C'est là qu'il attrape cette pneumonie qui finit par l'emporter en 1944, à 37 ans.

L'écrivain

Ainsi le jeune bourgeois amateur de tauromachie et lecteur passionné de Montherlant et de Nietzsche, séducteur gominé et champion du 100 mètres, est aussi le fondateur du premier parti communiste haïtien. Son sens de l'orthodoxie rappelle Aragon – sauf que Roumain est mort avant la fin de la guerre tandis qu'Aragon est resté stalinien jusqu'à sa mort en 82 – surtout dans cet aveuglement qui l'empêche d'admettre que la médaille de nos malheurs a finalement deux faces: Hitler et Staline. Son «Analyse schématique 32-34» par laquelle il étudie la société haïtienne dans une grille marxiste, est précisément schématique. Sa haine des bourgeois fainéants et affligés de stupides préjugés qu'il brocarde allègrement dans ses minces premiers recueils de nouvelles (*La proie et l'ombre*, 1931, suivi quelques mois plus tard de *Les fantoches*), semble manquer parfois de nuance. Mais un critique contemporain, le jeune François Duvalier qui n'a que 24 ans à l'époque, s'enthousiasme dans *Le nouvelliste* pour *Les fantoches*: XXXX «L'écrivain a campé avec le sourire désabusé du philosophe, tous ces hommes ballons, véritables fantoches, esprits mutinés qui s'acharnent à se concevoir autres qu'ils ne sont dans une société inexistante». Nous voilà partis dans cette recherche d'identité qui allait absorber les esprits jusqu'aux premières émigrations massives des paysans, au début des années 80. Il a fallu le départ du paysan pour qu'on comprenne enfin que l'identité ne concerne que ceux

qui n'ont pas faim. Mais Roumain ne s'arrête pas là, il publie tout de suite après *La montagne ensorcelée*, un roman préfacé par nul autre que Jean Price-Mars. Si ses précédents récits n'étaient que des portraits acides de cette jeunesse dorée des beaux-quartiers de Port-au-Prince, Roumain plante *La montagne ensorcelée* en pleine paysannerie misérable. C'est l'influence de ce Price-Mars qui avait publié en 1928, *Ainsi parla l'Oncle*, un essai qui dénonçait ce qu'il appelait «le bovarysme collectif». Pour lui les Haïtiens se prennent essentiellement pour des Français, alors que «le sang africain» coule dans leurs veines. Les recherches de Price-Mars signaleront que si la bourgeoisie a renié ses origines africaines, la paysannerie a préservé l'héritage ancestral. Cet essai va changer le cours de l'histoire littéraire et politique d'Haïti. Il influencera ces deux jeunes hommes, nés la même année (1907): Jacques Roumain et François Duvalier. Roumain restera critique par rapport à cette soudaine «pureté» culturelle. Dans *La montagne ensorcelée*, il n'a pas fermé les yeux face aux problèmes que pose une société trop repliée sur elle-même et imperméable aux apports de la modernité. Duvalier, lui, utilisera l'essai de Price-Mars pour exacerber cette haine raciale, latente dans toute société anciennement colonisée. Pour garder le pouvoir, il utilise cette vieille stratégie de la division en opposant les Noirs aux Mulâtres. Ce criminel «indigénisme culturel» nous plongera directement dans la pire terreur, celle de Papa Doc. Le livre (*Ainsi parla l'oncle*) qui déclenchera la révolution chez Roumain, permettra à Duvalier, 25 ans plus tard, d'être un dictateur.

Le temps

L'exil et la maladie minèrent Roumain qui eut malgré tout le temps d'écrire à Mexico ce roman que les Haïtiens placent au sommet de leur littérature : *Gouverneurs de la rosée*. Depuis 1944, on a étudié le roman sous toutes les coutures. Et ce qui saute aux yeux c'est l'universalité de cette histoire qui se déroule dans un village sec d'Haïti, à Fonds-Rouge. Aucune pluie depuis des mois. On crève. Le livre s'ouvre sur un désespoir total : « Nous mourrons tous... » dit la vieille Délira. La misère, comme toujours, fait remonter à la surface de vieilles rancœurs. Fonds-Rouge est donc divisé en deux camps. Et au milieu de ce paysage apocalyptique se trouvent Manuel et Annaïse. C'est une histoire d'amour d'une puissance incroyable qui fait face à la misère, la haine et la trahison. Cette histoire est aussi portée par une langue savoureuse, ce français fortement créolisé que Roumain a inventé presque de toutes pièces. Et un souffle poétique irrésistible. C'est Jacques Stephen Alexis, l'autre grand romancier (*Compère général soleil*), qui a eu un destin encore plus tragique, qui semble avoir le mieux compris Roumain : « Toute la vie, toute la doctrine, toute la passion de Jacques Roumain semble avoir pour dimension première l'amour. » Jacques Roumain aurait eu 100 ans le 4 juin dernier, mais le temps ne semble avoir aucune prise sur les amoureux de Fonds-Rouge.

La lettre

J'ai reçu une lettre d'Hélène Lépine, en décembre dernier, qui accompagnait son roman (*Le vent déporte les enfants austères*, Triptyque, 2006). Elle avait l'impression que personne n'avait lu son livre. Sa remarque m'a intrigué. La raison est pourtant simple : pas

assez d'espace dans les médias pour la littérature. Le critique fait ce qu'il peut. L'écrivain, lui, a tout misé dans son livre. D'imaginer qu'un livre n'ait pas été ouvert me donne le frisson, même si ce n'est la faute de personne. J'ai donc ouvert et lu le livre d'Hélène Lépine. Des vagues successives d'émotions troublantes m'ont assailli immédiatement. Des personnages que seule la douleur fait bouger. Une colère toujours forte et brève comme une pluie tropicale. Lépine excelle dans les brefs portraits : « Pour vérifier la suite du chemin, Madame Yablonski doit tendre le cou, relever la tête, tortue gênée par sa lourde carapace. » Hélène Lépine peint d'abord un univers marin que son style éclaire comme un soleil d'été. P.S. J'en profite pour vous souhaiter un bon été. On se revoit à la rentrée... XXX » L'exil et la maladie minèrent Roumain qui eut malgré tout le temps d'écrire à Mexico ce roman que les Haïtiens placent au sommet de leur littérature : *Gouverneurs de la rosée*. »

3. CHRONIQUES DE PIERRE FOGLIA

3.1 LA BONTÉ

La Presse 8 février 2007

J'étais là, à prendre des notes comme un anthropologue chez les Pygmées, je notais les noms des gamins, des bénévoles, de la psychoéducatrice. À quoi bon, qu'est-ce que ça peut bien faire qu'elle s'appelle Johanne et les enfants Maxime, Alexandre, Cinthia, Éric. Les enfants des pauvres n'ont pas des prénoms à la mode sauf un Louis de temps en temps, mais c'est un Louis d'avant la mode des Louis. Tout ce qu'ils ont de moderne, c'est le nom que leur donne le Dr Julien : des enfants souffrants. Ils souffrent de quoi? De pauvreté, me

dit-on. À mon avis, ce n'est pas de la pauvreté. Enfant, j'ai été aussi pauvre qu'ils le sont mais je n'ai pas enduré le centième de la souffrance qu'ils endurent. Notre pauvreté était matérielle, la leur est fuckée dans tous les sens du mot. Je ne me souviens pas d'un enfant de ma rue, de mon quartier, de mon école qui ait été abusé, presque tous les enfants du doc Julien le sont. Tous les soirs de la semaine, après l'école, la maison du doc, au 1600 Aylwin, accueille une quinzaine de ces enfants souffrants. Des bénévoles viennent les aider à faire leurs devoirs, leur servent un souper, les emmènent patiner, rien d'extraordinaire, un peu de chaleur, un peu de «normalité». Je me suis joint à Pierre, un monsieur de mon âge, pour aider un petit paquet de nerfs de 9 ans à faire ses devoirs. C'est-à-dire, dans un premier temps, à essayer de le convaincre de sortir de dessous le sofa où il s'était réfugié avec des munitions, dès qu'il a entendu le mot «devoir». Ses munitions? Des livres, des legos, une chaussure qu'il s'est mis à garrocher en disant que de toute façon, il avait congé de devoir. Viens nous parler pareil. Non. On va jouer aux chiffres, t'aimes ça, les chiffres? On a finalement réussi à l'embarquer dans une table de multiplication pas si simple pour un enfant avec des lacunes, comme ils disent. Un coup, c'était lui qui nous posait la question : 7 fois 8? Cinquante-six, ai-je brillamment répondu. Un coup, c'était nous: 8 fois 7, Cinquante-six, a répondu le gamin à son tour en nous regardant avec l'air de dire, hé les monocles, je suis peut-être souffrant, mais je suis pas si con. Mine de rien, on est passés au devoir d'anglais, ça allait bien aussi jusqu'à ce qu'il dérape délibérément, comme s'il venait de se rendre compte qu'on avait finalement réussi à l'embarquer à faire ses devoirs. Pierre venait d'écrire *tomorrow* au tableau, il a lu le mot avec la bonne intonation, puis nous a regardés avec un petit sourire avant de nous répondre, ça veut dire : *you suck my*

dick. On a fait comme si on n'avait rien entendu. Tout le monde est passé à table. De la soupe, des croque-monsieur et des nouilles au gratin. Ils en ont tous repris avec un bel appétit qui disait que leur dernier biscuit soda remontait à un certain temps. À la fin, il restait des nouilles et le plus petit de la gang en a rempli un pot en plastique avec une louche presque aussi grande que lui. Pourquoi tu fais ça? C'est pour ma mère. Des fois, tu les étranglerais et des fois, comme celui-là avec sa grande louche pleine de nouilles pour sa mère, tu l'embrasserais, mais je ne l'ai pas fait, il avait plein de bobos. Trop de souffrance et de bonté à la fois. Tiens, le Pierre dont je vous parlais tantôt, le monsieur de mon âge, Pierre Ledoux, vous savez ce qu'il faisait avant de faire du bénévolat chez le doc Julien? Il était directeur général de l'hôpital Jean-Talon, il avait 17 secrétaires, la limousine, l'hélicoptère sur le toit, plein d'avantages sociaux et médicaux (il s'est fait enlever et remettre les amygdales six fois, pourquoi se priver, ça coûtait rien), il commandait à des chirurgiens, à des infirmières et là, il fait quoi? Il aide des petits baveux à faire leurs devoirs et il leur sert des nouilles au gratin. Pourquoi? Par pure bonté. Drôle de truc, la bonté. T'sais les vieilles pompes à bras? Quand elles sont désamorçées, tu mets un peu d'eau dedans, tu pompes et ça se met à couler. Je me disais, c'est peut-être pareil avec la bonté. De me coller à ce monsieur Pierre amorcerait ma pompe à moi, et la bonté coulerait... Pas du tout. Zéro bonté. Quand je pompe d'la souffrance, moi c'est de la colère qui sort. Avant de partir, je suis allé saluer le doc Julien. Doc, tu fais la job de l'État! Je tombais bien, le jour même ou le jour d'avant, je ne sais pas, deux ministères de Québec, pas un, deux, sont allés lui faire des mamours. Combien voulez-vous, docteur, pour vos projets? Il a dit combien. Il l'a eu sur-le-champ. J'espère que tu ne leur as pas dit merci. Te rends-tu

compte que TU FAIS LEUR PUTAIN DE JOB! Et que tu la fais 10 fois mieux qu'ils la feraient. Tu la fais en réseaux du cœur au lieu de la faire en plan quinquennal avec des sous-comités. T'es un saint, tabarnak. Peuvent bien te baiser les pieds. Mais sur le fond, docteur, le fond étant la pauvreté, des gens de ce quartier, des gens de Côte-des-Neiges, des gens de Saint-Michel, sur le fond, ils baisent tout court les pauvres depuis combien de temps? Les premiers qui ont démissionné: les soi-disant sociaux-démocrates du PQ. Dis-moi pas combien viennent de te donner les libéraux, ça ne m'impressionnera pas de toute façon. Mais te souviens-tu combien Lulu-le-lucide a donné à Françoise David, pour exactement le même combat que toi – la pauvreté – à l'automne 2000 au bout de la Marche des femmes? Dix cents, bonhomme. Dix cents de l'heure. Tu pompes de la bonté, doc, et moi, tu sais ce qu'ils vont dire de moi? Ils vont dire que je pompe d'la marde. Et tu sais quoi? Ce n'est pas tout à fait faux. Mais je n'en pomperai jamais assez pour les noyer.

3.2 C'EST PAS POUR ME VANTER...

La Presse 24 avril 2007

C'est pas pour me vanter, mais j'ai roulé samedi et dimanche. Et dimanche, sur le chemin Saint-Armand, pas très loin de mon ancienne maison, j'ai trouvé un faucon sur la route, il venait de se faire heurter. Le plus petit de tous les faucons, un rapace miniature qu'on appelle crécerelle d'Amérique, la tête peinturlurée comme un masque nègre, la queue et le dos roux, le duvet du ventre ocellé de taches grises, une magnifique petite machine à tuer et pourtant si douce et si tiède dans ma main. Je suis entré dans la cour de mon

ancienne voisine, Jip. Son border collie a essayé de me manger : j'ai même pas peur de toi, lalalèreu. Mme Chamberlin est sortie, elle a vu l'oiseau : *What a beautiful thing...* Elle m'a donné un sac de plastique de chez Metro, j'ai mis la crécerelle dedans. J'ai attaché le sac à mon poteau de selle et j'ai repris ma randonnée. J'ai monté trois fois la côte à Kyling, je monte toujours les côtes trois fois en début de saison pour les réapprivoiser. Puis j'ai enfilé le bucolique rang Saint-Henri jusqu'aux carrières. Sur le chemin Philipsburg, les chiens furieux de Pierre Paradis (oui, oui, le député préféré de M. Charest) m'ont fait un brin de conduite. Dans Bedford, sur le pont Zéphyr-Falcon – je vous mets au défi de trouver un plus beau nom de pont dans tout l'hémisphère nord – sur le pont Zéphyr-Falcon, des jeunes filles en bermudas riaient en renversant la tête comme si c'était l'été. À Mystic, à l'Œuf, j'ai caressé le chat gris dont j'oublie toujours le nom : t'appelles-tu Momo? Juste la façon dont il m'a regardé d'un air découragé, il ne s'appelle pas Momo.

À Saint-Ignace, rien à Saint-Ignace. Ni personne. J'ai traversé mille fois Saint-Ignace à vélo, je n'ai jamais vu âme qui vive. Je pense que les habitants de Saint-Ignace ont été secrètement déportés en Papouasie, en Acadie, en Moldavie, alouette... Parlant d'alouette : Pis? L'oiseau? m'a demandé ma fiancée alors que je venais à peine de débarquer du vélo. Comment sais-tu? Mme Chamberlin a appelé. J'ai sorti la bête du sac Metro. Ma fiancée a regardé dans son guide des oiseaux, c'était bien une crécerelle parce que, dit le guide, *aucun autre petit rapace n'a de roux sur la queue*. C'est pas pour me vanter, mais c'est pas vrai. Je pourrais donner des noms.

FROMAGE — Ce n'est pas pour me vanter, mais la première fois que j'ai goûté au Termignon, c'est la dernière fois que le Tour de France est passé par le col de la Madeleine. Je m'étais arrêté à Bessans, village qu'on traverse en descendant la Madeleine. Le Termignon est un fromage unique, du nom d'un autre village de la vallée, sur l'autre versant de La Madeleine en allant vers Modane. Un bleu d'alpage qui bleuit naturellement contrairement aux autres bleus qui sont « champignonnés artificiellement », mais surtout le Termignon n'est produit que par quelques fermiers. En France on en trouve à . . . Termignonla-Vanoise, à Bessans, dans quelques chics fromageries, – j'en ai trouvé une fois à Paris à l'épicerie du Bon Marché, rue de Sèvres. Il est aussi servi, me dit-on, sur la table de quelques grands restos, mais, m'avait niaisé le gargotier de Bessans, c'est sûr, vous ne le trouverez jamais au Canada.

J'ai trouvé du Termignon chez Hamel la semaine dernière. 79 \$ le kilo! Folie folle que je ne recommande pas aux bouches trop délicates, ni aux amateurs de bleu onctueux genre gorgonzola. Il y a dans ce bleu-là une rugosité, presque une âpreté, du grain comme on disait jadis, en fait c'est un fromage de jadis.

PLACEMENT DE PRODUIT — Un des chefs fromagers de chez Hamel m'a promis qu'il me mettrait un kilo de Termignon de côté en échange des quelques lignes qui précèdent. Comment ça, c'est pas correct? Branchez-vous. J'ai écrit récemment deux chroniques pour dénoncer le placement de produits et que m'avez-vous dit? Vous m'avez dit que j'étais un tata, vous m'avez dit qu'il n'y avait rien de plus normal que le placement de produits. Allume Foglia! Ça dérange qui? O. K. d'abord, ça ne me dérange pas moi non plus. Me

demande quel vin irait bien avec ce genre de fromage un peu terreux. Je ne connais pas bien les vins. As-tu une idée, Guy-A?

PLACEMENT DE PRODUIT, BIS — C'est pas pour me vanter, mais j'ai bu l'autre jour un truc étonnant que ma fiancée a acheté à l'épicerie. C'est un jus de fruits et légumes présenté dans une sorte de petite amphore verte, un produit de Californie, Bolthouse green goodness, en français *la bonté verte*. Écoutez bien tout ce qu'on trouve dans ce breuvage : du jus de pomme, du jus d'ananas, de la purée de mangue, de la purée de banane, de la purée de kiwi, du jus de limette, du brocoli, du thé vert, des épinards, de l'orge, du blé, de la purée de tamarin, de l'ail inodore... Quelle époque formidable, non? T'aimes pas l'ail? Pas de problème, il y a maintenant de l'ail inodore. Je poursuis la liste des ingrédients : du jus de citron, du topinambour, de la spiruline et ça se termine par : *et arôme naturel!* Pomme, ananas, mangue, banane, kiwi, épinards, topinambour, limette, brocoli... un peu d'arôme naturel avec ça? Arôme de quoi? Arôme d'arôme, mon vieux. Odeur d'odeur. Effluve d'effluve. Parfum de parfum. Ce que ça goûte? Ça goûte la brillantine. Vous avez déjà bu de la brillantine? Moi non plus avant ce truc-là.

QUOIQUE — C'est pas pour me vanter, mais je m'appête à relire le *Adolphe* de Benjamin Constant. L'idée m'en est venue en feuilletant un dictionnaire de littérature dans lequel on résume ce grand classique ainsi : Adolphe, qui a 22 ans, fait la connaissance d'Ellénore, encore belle, *quoique* ayant dix ans de plus que lui. Vous avez quoi, madame? 34, 35? Allez c'est pas si pire que ça, quoique...

3.3 LE SAVOIR-FAIRE

La Presse 14 juin 2007

Finis les fautes de français au cégep? C'était la manchette du *Devoir* il y a une semaine. Le ramdam que ça a fait! Et puis plus rien. C'est comme ça que ça marche depuis le début. Il n'y a jamais eu de débat public sur la réforme. Que des orages. Un gros nuage noir apparaît soudain, ça tonne de partout, les éclairs, la foudre fait une victime plus ou moins innocente et puis c'est fini. Un beau ciel bleu. La réforme, imperturbable, continue. Le PQ a toujours été pour la réforme. S'il ne l'a pas complètement inspirée, il l'a soutenue, défendue, imposée quand il était au pouvoir. Je crois même qu'il la revendique comme un fleuron de la social-démocratie. Les libéraux étaient très en faveur aussi jusqu'à tout récemment, précisément jusqu'à ce que Mario Dumont soit contre, sauf que M. Dumont n'est pas vraiment contre, il putasse comme pour le reste, il flatte le peuple dans le sens du poil. Le peuple veut des bulletins chiffrés? Mario aussi. En se contre-crissant bien entendu de ce que l'on chiffre. Les journalistes? Ils sont plutôt contre, encore que les gourous des sciences de l'éducation (particulièrement ceux de l'UQAM) ne perdent jamais une occasion de leur poser la question qui leur cloue le bec : que savez-vous du socio-constructivisme, monsieur le chroniqueur? Et je ne dirai rien de Radio-Canada où, l'automne dernier, tel que rapporté par ma consœur Michèle Ouimet, un rédacteur en chef dont l'épouse travaille au ministère de l'Éducation a invité ses journalistes à des séances d'information pro-réforme. Bref, à partir de la rentrée, le SAVOIR-FAIRE de votre enfant sera chiffré, 75 % au lieu de B. Êtes-vous content? Tant mieux. Mais Dieu qu'on est loin des questions fondamentales

qu'on aurait dû poser à l'ensemble des citoyens avant d'imposer cette réforme. Êtes-vous d'accord pour que vos enfants aillent à l'école pour faire l'acquisition d'un savoir-faire (les fameuses compétences) plutôt que des savoirs tout courts? C'est une des questions fondamentales qu'on ne vous a jamais posées. On a décidé pour vous. On a décidé que ce serait trop long de vous expliquer les dernières avancées de la pédagogie. En réalité, les gens des sciences de l'éducation avaient très peur que vous disiez non, fait qu'on a fait comme d'habitude: on vous a raconté n'importe quoi pour emporter votre adhésion. Un exemple de salade qu'on vous a vendue? Le projet d'apprentissage. Au lieu d'acquérir des savoirs dans l'abstraction du «par cœur», mettons la table des neuf, 9X4, 9X9, l'acquisition de ce savoir s'insère désormais, oh! merveille, dans un projet d'apprentissage. Projet abordé en équipe. On leur donne un truc à faire, pour faire ce truc les enfants doivent mesurer un machin, à un m'ment donné il va falloir diviser ce machin en sept, sauf qu'ils ne savent pas diviser par sept. Madame, comment on fait pour diviser par sept? Ah! ah! c'est là que la réforme les attendait au tournant, et c'est là aussi que les anti-réforme comme moi sont pleins de marde! Mais oui les enfants acquièrent des savoirs, mais dans l'allégresse de la pratique plutôt que dans l'obligation du par cœur... Sans doute le plus grand classique de la bullshit «constructiviste». Dans la réalité? Dans la réalité, le niveau baisse dans des classes de plus en plus pleines et de plus en plus dérangées par des «cas». Ça aussi, c'est la réforme: l'intégration des cas. Dans la réalité, le niveau baisse plus dramatiquement encore chez les profs que chez les élèves. Cela se comprend, les nouveaux maîtres sortent du creuset même de la réforme, premiers bénéficiaires de cette approche holistique qu'ils vont avoir à appliquer: fermer les yeux sur les faiblesses, mettre en valeur

les forces. Ah! ça, pour fermer les yeux sur la faiblesse des nouveaux maîtres... Mais le scandale, le seul en fait, c'est que cette réforme nous est présentée comme une vérité scientifique, comme la voie obligée, comme LE modèle. Quand un modèle s'établit comme une vérité incontournable, ce n'est plus un modèle, c'est un dogme. J'ai déjà posé la question, j'attends encore qu'on me réponde: pourquoi les parents ne pourraient pas avoir le choix entre une école publique traditionnelle et une école publique réformée, ou alternative? Vous dites que cela n'a aucun sens? Pourtant, c'était comme ça avant la réforme! Il y avait des écoles publiques «normales» et des écoles publiques alternatives. La réforme a fait qu'il n'y a plus, au Québec, que des écoles alternatives. De quoi j'me mêle? Permettez que je vous pose une question qui n'a rien à voir, mais peut-être que si, un peu quand même. Savez-vous comment on joue aux billes? Quand on joue aux billes, ce qui est en jeu, ce sont les billes elles-mêmes. Quand on joue aux billes, on perd des billes ou on en gagne. Ça n'a aucun sens de jouer aux billes autrement. Les enfants du monde entier jouent aux billes dans la cour des écoles pour gagner des billes qu'ils vont reperdre le lendemain. Dans une école primaire de ma connaissance (à Saint-Lambert), les enfants ont le droit de jouer aux billes, mais à condition qu'ils récupèrent leur mise. Pas le droit de perdre. Pas le droit de gagner Pourquoi? Parce que, a expliqué la direction à une mère éberluée : parce que quand certains enfants perdent, ils pleurent. Tout l'esprit de la réforme est là : empêcher les enfants de perdre. Alors que, pour moi, un des grands objectifs de l'éducation, sans doute le plus difficile, est justement d'apprendre aux enfants à perdre.